CONFIDENTIEL *On a regardé le documentaire que la* **REINE D'ANGLETERRE** *a fait interdire*

VANITY FAIR

MAI 2021

ENQUÊTES

Guerre de succession chez **DANONE**

+

Qu'est-ce qui fait courir **AUDREY PULVAR** *?*

+

MY BLOODY VALENTINE
L'histoire folle d'un culte musical

+

À la redécouverte des premières **FÉMINISTES DU CINÉMA AMÉRICAIN**

Isabelle HUPPERT

« JE VIS AU PRÉSENT. »

Chabrol, Pialat, Godard, Haneke... l'actrice raconte son amour pour le cinéma et ses cinéastes

NUMÉRO 89 – MAI 2021 – VANITYFAIR.FR
L 13348 - 89 - F: 4,50 € - RD

CHANEL.COM

CHANEL

JOAILLERIE

COCO CRUSH

BAGUES ET CLIPS D'OREILLES EN OR BEIGE, OR BLANC ET DIAMANTS.

Van Cleef & Arpels

Haute Joaillerie, place Vendôme depuis 1906

Boutique en ligne www.vancleefarpels.com - +33 1 70 70 02 63

Collection Frivole
Bague Entre les Doigts,
or rose et diamants.

* Le choix de Kaia

KAIA'S CHOICE*

COLLECTION
TRÉSOR

OMEGA

omegawatches.fr

Photographie retouchée
loropiana.com

Loro Piana

SOMMAIRE

CI-DESSUS ET EN COUVERTURE : TENUE **DIOR.** BIJOUX **DIOR HAUTE JOAILLERIE.**

VANITY FAIR

18 **CONTRIBUTEURS**
19 **L'ÉDITO de Joseph Ghosn**
22 **LETTRE DE MA CHAMBRE par Pauline Klein**

EN COUVERTURE

44 **ISABELLE HUPPERT « Je n'ai pas de nostalgie, je pense que demain sera mieux »**
L'actrice, qui n'a cessé de tourner durant l'année hors norme qui vient de s'écouler, évoque ses rôles et son rapport avec les cinéastes.

VANITÉS

24 **DOCUMENTAIRE Au secret de sa majesté**
28 **MOODBOARD Rose parade**
30 **HORLOGERIE Temps de paix**
32 **CAPRICE L'âme de Paris**
33 **MODE Les fétiches de Gherardo Felloni**
34 **AGENDA En avant toute**
36 **PARFUMS Voyages imaginaires**
37 **BEAUTÉ Kurkdjian et Guerlain : avis de grand frais**
38 **EXPOSITION Chaumet : osez Joséphine**
39 **VOYAGE Portofino : paradis retrouvé**
40 **FOOD Éthique & collect**
42 **INFOGRAPHIE Bulgari : mytholochic**

(Suite page 12 ⇉)

Portofino, en Italie.

P. 54

AUDREY PULVAR
« Viens sur ma liste ! » lui a dit Anne Hidalgo. Son entrée en politique est plus à vif que prévu.

P. 62

L'AFFAIRE DANONE
Comment le patron de la multinationale est devenu « le mec qui fait chier ».

P. 70

JEAN SCHLUMBERGER
Son briquet-poisson a affolé les Américaines chics. Pierre Groppo s'est plongé dans l'histoire du joaillier.

KATJA KAHLWES ; TOMMY PICONE

CHAUMET
PARIS

*Couronnez votre style

VANITY FAIR

(↠ Suite de la page 10)

MAGAZINE

54 POUVOIR Audrey Pulvar en tenue de campagne
Candidate aux élections régionales en Île-de-France, l'ex-journaliste a dû faire face à la pression politique et aux révélations sur son père.

62 AFFAIRES Emmanuel Faber : les derniers jours d'un condamné
La chute du dirigeant charismatique de Danone.

70 HISTOIRE Jean Schlumberger : du plus loin de l'oubli
Le discret et élégant joaillier enchanta le Tout-Manhattan durant trois décennies.

76 FAIT DIVERS Braquage à la parisienne
Comment un prince saoudien s'est fait dérober un fabuleux butin porte de la Chapelle à Paris.

82 RENCONTRE L'ombre des femmes
Dans les années 1970, les films occultés d'une génération de réalisatrices américaines ont posé les jalons de la « seconde vague du féminisme ».

88 PORTFOLIO Fragments
La photographe Joan Braun, depuis un an, saisit des images de ses amies. Un travail sur le corps et ses détails. La peau, mise à nu.

94 FLASH-BACK My Bloody Valentine : l'amour en fuite
Entre folie d'un groupe et faillite d'une maison de disques, l'histoire de l'album futuriste *Loveless*.

100 RÉCIT Chadwick Boseman : grand finale
L'acteur américain, mort à l'été 2020, a certainement donné sa meilleure interprétation dans son dernier film, *Le Blues de Ma Rainey*.

106 RAISE YOUR VOICES L'esprit libre d'Abidjan
À la tête de la ligue ivoirienne des droits des femmes, Marie Paule Okri milite pour leur autonomisation. Et envisage de se lancer en politique.

▲ Glynn Turman, Chadwick Boseman, Michael Potts et Colman Domingo dans *Le Blues de Ma Rainey* (Netflix).

MODE

110 HORLOGERIE L'heure d'été

CULTURE

122 LITTÉRATURE Cosey Fanni Tutti : « Se libérer prend du temps »
126 MUSIQUE Pharoah Sanders : un souffle au cœur
127 MUSIQUE Ethel Cain : « Pour moi, l'écho, c'est le plus beau son du monde »
128 ACTUALITÉ Will Self et Abel Ferrara : territoire des addictions
129 ÉLÉMENTS DE LANGAGE par Olivier Séguret
130 QUESTIONNAIRE DE FIN Glen Baxter : « J'espère ne pas progresser »

▶ MONTRE L'HEURE DU DIAMANT **CHOPARD.**

CE NUMÉRO COMPORTE UN **ENCART ABONNEMENT** JETÉ POUR LES VENTES DANS LES KIOSQUES EN SUISSE.

THOMAS CRISTIAN ; DAVID LEE / NETFLIX I

P. 76

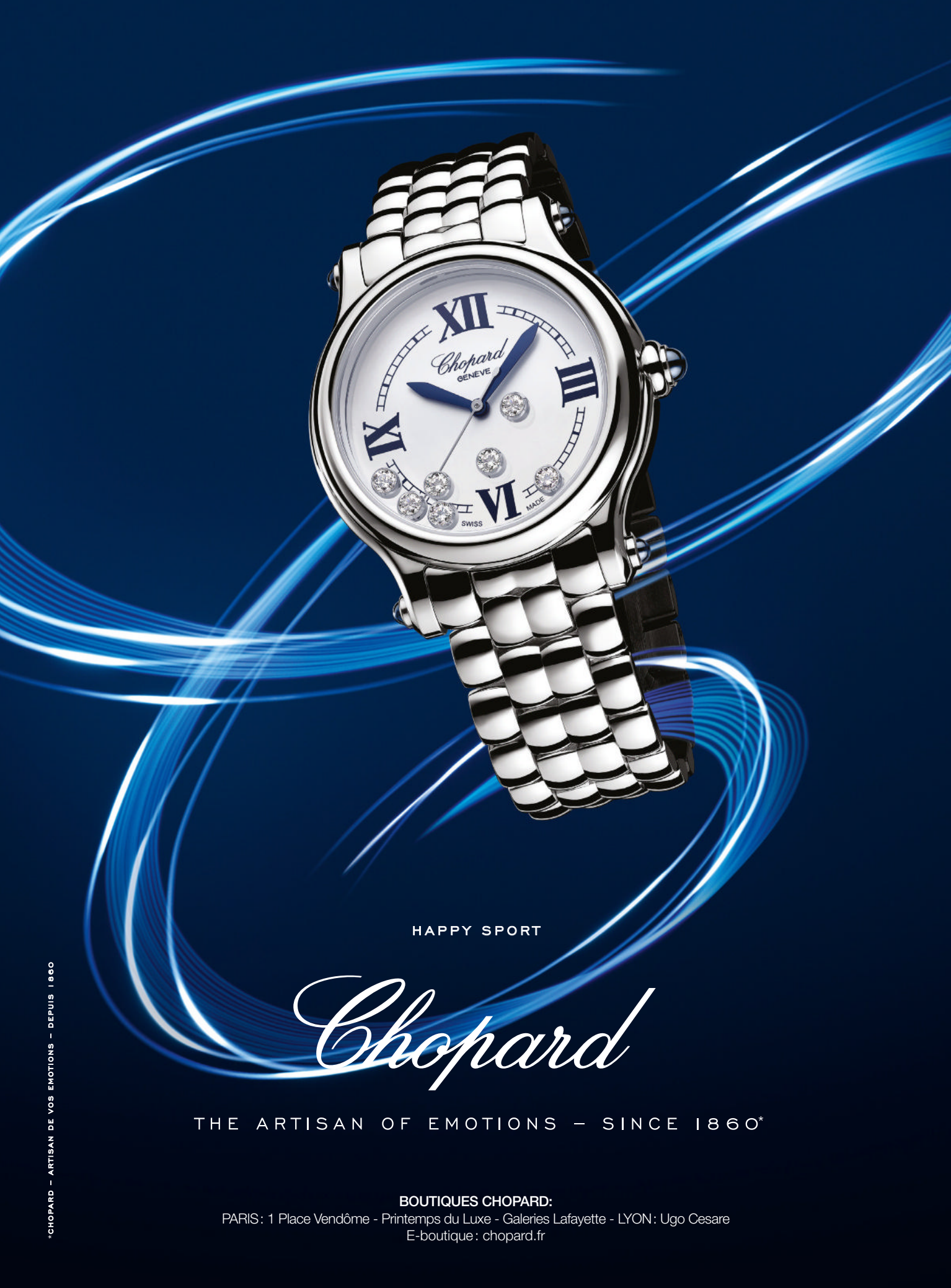
BRAQUAGE
Sept hommes sont suspectés d'avoir volé un prince saoudien. Un coup d'Arsène Lupin ?

P. 100

CHADWICK BOSEMAN
Un talent énorme, un charisme de dingue : la personnalité d'un grand acteur trop tôt disparu.

RECTIFICATIF

Dans notre numéro d'avril 2021, le nom de l'auteur de l'article « Philippe Sollers, portrait d'un joueur » a malencontreusement sauté. Il s'agissait d'**Arnaud Viviant.** Toutes les excuses de la rédaction.


Chopard
GENEVE
SWISS MADE
HAPPY SPORT
Chopard
THE ARTISAN OF EMOTIONS – SINCE 1860*
*CHOPARD – ARTISAN DE VOS EMOTIONS – DEPUIS 1860
BOUTIQUES CHOPARD:
PARIS : 1 Place Vendôme - Printemps du Luxe - Galeries Lafayette - LYON : Ugo Cesare
E-boutique : chopard.fr

VANITY FAIR

RÉDACTION

Les Publications Condé Nast – 3, avenue Hoche, 75008 Paris – téléphone 01 53 43 60 00
Pour envoyer un e-mail, les adresses se composent comme suit : initiale du prénom + nom (collés) @condenast.fr

Directeur des rédactions **Joseph Ghosn**
Rédacteur en chef culture **Philippe Azoury**
Rédactrice en chef mode **Camille Bidault-Waddington**
Rédacteur en chef enquêtes-reportages **Olivier Bouchara**
Rédacteur en chef mode écrite et lifestyle **Pierre Groppo**
Gestionnaire de la rédaction **Quynh Vo**

PHOTOGRAPHIE

Chef de rubrique photo
Rémy Pasquier
Rédactrice photo
Angèle Châtenet

CRÉATION ARTISTIQUE

Adjointe au directeur artistique
Géraldine Richard
Directrice artistique adjointe **Laëtitia Caillet**
Rédacteur graphiste
Arnaud Mendes-Seignour

ÉDITION

Secrétaire général de la rédaction
Vincent Truffy
Secrétaire de rédaction
Marie Baudet

MODE / ART DE VIVRE

Cheffe de rubrique beauté-joaillerie
Bénédicte Burguet

ENQUÊTES / REPORTAGES

Cheffe de service **Constance Dovergne**
Cheffe de la rubrique « Raise your voices »
Elvire Emptaz

CULTURE

Chef de service
Toma Clarac

ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

Textes **JD Beauvallet, Sylvie Bommel, Yohana Desta, Gaspard Dhellemmes, Pauline Klein, Arnaud Laporte, Joy Press, Florence Richard, Olivier Séguret** *et* **Hugo Wintrebert** *Traductions* **Étienne Menu** *Photographies* **Joan Braun, Angèle Châtenet, Thomas Cristiani, Noella Elloh, Renaud Monfourny, Bettina Pittaluga** *et* **Katja Rahlwes** *Illustrations* **Giacomo Nanni** *Maquette* **Alexandra di Marzio**

VANITYFAIR.FR

Responsable éditoriale adjointe **Margaux Krehl**
Rédaction **Pierrick Geais, Christelle Murhula, Norine Raja** *et* **Margaux Vanwetswinkel**

Éditrice
Delphine Royant

PUBLICITÉ & SOLUTIONS MÉDIAS

Directrice commerciale **Murielle Mucha** *Équipe commerciale print et digital* **Sophia Masurel** *avec* **Stéphanie Dupin** *et* **Marie-Christine Lanza**
Coordinatrice de la publicité **Nathalie Seco** *Cheffe de projet événements et partenariats* **Laura Périgord**
Directrice de la stratégie digitale **Victoria Bravo** *Opérations spéciales et sociales* **Marine Mompezat** *avec* **Jerôme Dupin** *et* **Bastien Saunier**
Publicité Italie **Paola Zuffi** *et* **Cecilia Zamboni (+39 02 25 06 06 04)** *Espagne* **Laurent Bouaziz (+336 11 18 10 60)**
Royaume-Uni, Allemagne, Pays-Bas, Scandinavie **Agnes Wanat (+44 208 749 6176)**

Notre publication contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Elle suit les recommandations de l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant à l'ARPP (23, rue Auguste-Vacquerie 75 116 Paris – www.arpp-pub.org).

PÔLE IMAGE

Directrice **Caroline Berton** *Gestionnaire du patrimoine et documentaliste* **Laure Fournis**

PRODUCTION & DISTRIBUTION

Cheffe de fabrication **Cécile Revenu** *Assistante de fabrication* **Anna Graindorge**
Export **Anne Claisse** *Directeur adjoint des ventes* **Fabien Miont**

ACPM OJD DIFFUSION

Impression **Walstead Central Europe**, ul. Obrocow Modlina 11 30-733 Kraków – Poland.
Diffusion **MLP**. ISSN **2268-0659**.
Numéro de commission paritaire **0723K91918**.
Dépôt légal **mai 2021**.

Provenance des papiers
Intérieur **Finlande**
P tot 0,011 kg/tonne
Couverture **France**
P tot 0,01 kg/tonne
Taux de fibres recyclées 0%

PEFC PEFC/32-32-082

ABONNEMENTS

Abonnements en France métropolitaine
1 an, 11 numéros : 30 euros
ADM – service abonnements, 60, rue de la Vallée 80 000 Amiens. Tél. : 08 09 40 04 47 (appel non surtaxé) ; vanityfair@condenast.fr.
En Suisse 1 an : CHF 63.-
Dynapresse, avenue Vibert 38, 1227 Carouge ; tél. : 022 308 08 08 ; abonnements@dynapresse.ch.
Commande d'anciens numéros : patrimoine. condenast@gmail.com ; tél. : 02 28 97 09 45.

LES PUBLICATIONS CONDÉ NAST SAS

Société par actions simplifiée au capital de 10 376 000 euros. Siren 562 077 206 RCS Paris
Président et directeur de la publication **Javier Pascual del Olmo** *Assistante de direction* **Viviane Amans**
Directrice de l'innovation et du développement stratégique **Violaine Degas** *Chief Business Officer* **Delphine Royant**
Directrice financière **Isabelle Léger** *Directeur des ressources humaines* **Charles de Vivie**
Directrice de la création éditoriale digitale **Sarah Herz** *Directrice du marketing client* **Dominique Dirand**
Directeur de la production et de la distribution **Francis Dufour** *Directrice de la communication* **Bernie Torres**

VANITY FAIR FRANCE EST COMPOSÉ AVEC LES POLICES DE CARACTÈRES TYPOGRAPHIQUES VF TIMES, VF DIDOT ET ENFANTINE DESSINÉE PAR COMMERCIALTYPE, ET VANITÉ DESSINÉE PAR JEAN-BAPTISTE LEVÉE TYPOGRAPHY EN COLLABORATION AVEC VANITY FAIR FRANCE

©GRAFF.COM 2021
GRAFF
TRIBAL

VANITY FAIR

CONDÉ NAST

Chief Executive Officer **Roger Lynch**
Global Chief Revenue Officer & President, US Revenue **Pamela Drucker Mann**
US Artistic Director and Global Content Advisor **Anna Wintour**
President Condé Nast Entertainment **Agnes Chu**
Chief Financial Officer (interim) **Jason Miles**
Chief Marketing Officer **Deirdre Findlay**
Chief People Officer **Stan Duncan**
Chief Communications Officer **Danielle Carrig**
Chief of Staff **Samantha Morgan**
Chief Product & Technology Officer **Sanjay Bhakta**
Chief Data Officer **Karthic Bala**
Chief Client Officer **Jamie Jouning**
Chief Content Operations Officer **Christiane Mack**

CHAIRMAN OF THE BOARD
Jonathan Newhouse

ÉDITIONS INTERNATIONALES

Allemagne *AD, Glamour, GQ, GQ Style, Vogue*
Espagne *AD*, Condé Nast College Spain, *Condé Nast Traveler, Glamour, GQ, Vogue, Vogue Niños, Vogue Novias, Vanity Fair*
États-Unis *Allure, Architectural Digest, Ars Technica, Basically, Bon Appétit, Clever, Condé Nast Traveler, Epicurious, Glamour, GQ, GQ Style, Healthyish, La Cucina Italian, Love, Pitchfork, Self, Teen Vogue, Them, The New Yorker, The Scene, Vogue, Wired, Hive, Vanity Fair*
France *AD, AD Collector, GQ, Vogue, Vogue Collections, Vogue Hommes, Vanity Fair*
Grande-Bretagne *Condé Nast Johansens, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, GQ Style, House & Garden, Tatler, The World of Interiors, Vogue, Wired, Vanity Fair*
Inde *AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue*
Italie *AD, Condé Nast Traveller, Experience Is, GQ, La Cucina Italiana, L'Uomo Vogue, Vogue, Wired, Vanity Fair*
Mexique et Amérique latine *AD Mexico & Latin America, Glamour Mexico & Latin America, GQ Mexico & Latin America, Vogue Mexico & Latin America*
Japon *GQ, Rumor Me, Vogue, Vogue Girl, Vogue Wedding, Wired*
Royaume-Uni London HQ, Condé Nast College of Fashion and Design, *Vogue Business*
Taïwan *GQ, Vogue*

LES MAGAZINES PUBLIÉS EN JOINT-VENTURE

Brésil *Casa Vogue, Glamour, GQ, Vogue*
Russie *AD, Glamour, Glamour Style Book, GQ, GQ Style, Tatler, Vogue*

LICENCES ET COOPÉRATIONS

Afrique du Sud *Glamour, GQ, GQ Style, House & Garden*
Allemagne GQ Bar Berlin
Australie *GQ, Vogue, Vogue Living*
Bulgarie *Glamour*
Chine *AD, Condé Nast Traveler, GQ, GQ Lab, GQ Style, Vogue,* Vogue Café Beijing, *Vogue Film, Vogue Me, Vogue Business in China*
Corée du sud *Allure, GQ, Vogue, Wired*
Grèce *Vogue*
Hong Kong *Vogue, Vogue Man*
Hongrie *Glamour*
Pays-Bas *Glamour, Vogue, Vogue Living, Vogue Man, Vogue The Book*
Pologne *Glamour, Vogue*
Portugal *GQ, Vogue,* Vogue Café Porto.
Proche et Moyen-Orient *AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue,* Vogue Café Riyadh, *Wired*
République tchèque et Slovaquie *Vogue*
Roumanie *Glamour*
Russie Vogue Café Moscow
Singapour *Vogue*
Thailande *GQ, Vogue*
Turquie *GQ, Vogue,* Vogue Restaurant Istanbul
Ukraine *Vogue, Vogue Man*

Condé Nast est un groupe média mondial de contenu premium, présent dans 32 pays, auprès de plus d'un milliard de consommateurs. **condenast.com**

GUERLAIN
PARIS

UN NOUVEAU REGARD SUR LES **6 DIMENSIONS** DU POUVOIR DU MIEL

ABEILLE ROYALE
NOUVEAU - EYE R REPAIR SERUM

94 % D'INGRÉDIENTS D'ORIGINE NATURELLE[3]

Depuis plus de 10 ans, la Recherche Guerlain a prouvé l'efficacité du miel de l'Abeille Noire de l'île d'Ouessant[4] au cœur de la Technologie BlackBee Repair™ pour agir sur les mécanismes de réparation de la peau. Les soins Abeille Royale améliorent visiblement 6 dimensions de la jeunesse de la peau : **fermeté, correction rides, tonicité, éclat, douceur et finesse du grain de peau.**[5]

NOUVEAU EYE R REPAIR SERUM. Sa formule composée à 94% d'ingrédients d'origine naturelle[3] **lisse les rides, illumine et offre un effet liftant du regard x 3.**[1]

SERUM DOUBLE R RENEW & REPAIR. Sa double technologie à effet peeling et lifting **affine, raffermit et illumine visiblement.**

ABEILLE ROYALE, LA RÉPARATION NÉE DE LA SCIENCE ET DE L'ABEILLE

[1] Test clinique comparatif J0 vs J28 de l'évaluation de la performance sur la zone du regard sur 33 femmes. [2] Goutte dorée. [3] Conformément à la norme ISO 16128, calcul incluant l'eau. Les 6% restants contribuent à optimiser l'intégrité de la formule dans le temps et sa sensorialité. [4] Associé à un assemblage de miels et gelée royale exclusive. [5] Tests in vivo sur produits finis Abeille Royale.

KATJA RAHLWES

Née en Allemagne, elle arrive à Paris à l'âge de 16 ans pour étudier le stylisme au Studio Berçot. Devenue photographe, elle travaille pour le magazine *Purple* où elle tente d'imposer dans ses images de mode une vision à l'opposé de la femme-objet – de consommation, en l'occurrence. Elle collabore ensuite à *Vogue Paris, Self Service, W, i-D* et, comme dans ce numéro, à *Vanity Fair,* le temps de tirer le portrait d'**Isabelle Huppert** P. 44. □

JD BEAUVALLET

Il a été l'un des fondateurs des *Inrockuptibles* dès 1986, mais il est surtout, depuis quarante ans, un observateur amusé de la Grande-Bretagne et de la culture anglaise. Pourtant, ce mois-ci, c'est sur un choc parisien, administré par des Irlandais, qu'il revient : la sidération provoquée par un concert de **My Bloody Valentine** à l'Olympia en 1992 P. 94. □

HUGO WINTREBERT

Journaliste indépendant, il a coécrit le livre d'enquête *Inch'Allah* (Fayard), avant de travailler notamment pour *Society, Les Inrockuptibles* et *Vanity Fair*. Habitué des faits divers dans nos colonnes, il raconte cette fois le braquage d'un **prince saoudien**, porte de la Chapelle, dont le procès doit se tenir en mai P. 76. □

BETTINA PITTALUGA

Cette photographe franco-uruguayenne, qui privilégie l'image argentique, a mis au cœur de son travail l'intime et l'authentique. C'est dans cet esprit qu'elle est allée voir **Audrey Pulvar** pour notre magazine P. 54. Elle s'emploie à donner, par ailleurs, une visibilité à ceux qui ne sont pas ou trop peu représentés. □

SYLVIE BOMMEL

À sa sortie d'HEC en 1979, elle devient responsable des relations sociales dans une filiale d'Alcatel. Cinq ans plus tard, elle se reconvertit dans le journalisme, d'abord à *L'Usine nouvelle,* puis en lançant le magazine *Management,* avant d'occuper des fonctions de rédactrice en chef à *VSD, Capital* et *Geo.* Elle collabore aujourd'hui au *JDD* et à *Vanity Fair.*
Dans ce numéro, elle livre le récit de l'éviction spectaculaire du patron de Danone, **Emmanuel Faber** P. 62. □

SAMUEL KIRSZENBAUM

Le court espace DE LA NUIT

Sur quel chemin serons-nous dans un an ? Dans ce numéro, nous publions un article consacré à un acteur qui, il y a un an ou deux, était destiné aux sommets de son art, à tous les honneurs : Chadwick Boseman était Black Panther, ce héros Marvel qui, en BD dans les années 1960 et 1970, incarna une forme d'émancipation noire. Sous ses traits, ce personnage devint pour les années 2010 et 2020 la nouvelle forme de la modernité, de la diversité et du futur en marche. Mais l'acteur a succombé trop jeune à la maladie et son départ pour un autre monde n'en finit pas de nous attrister. Le raconter ici, c'est se souvenir de lui, le garder vivant en nous. Se souvenir de lui, c'est se rappeler la façon dont nous résistons depuis un an et davantage au virus et à la manière dont nous avons appris à vivre avec lui – plus ou moins difficilement, plus ou moins dangereusement. Au moment où j'y songe, je vois passer sur Instagram la couverture d'un livre intitulé *Mars,* dont l'auteur ne m'est pas familier : Fritz Zorn. J'interroge la personne qui l'a postée et elle me répond qu'il s'agit du récit de quelqu'un qui raconte sa maladie, un cancer, dont il sait qu'il va l'emporter mais qui lui ouvre les yeux sur sa condition, son destin. Le livre, que je lis dans la foulée, est dur et, effectivement, il dilate les pupilles d'une façon inexpugnable. La confession est totale, intime, dévastatrice. Une fois refermé, qu'en reste-t-il ? Au moment d'écrire, je commence à apprivoiser le nouveau confinement, le troisième. Je le dompte en travaillant tout au long de promenades et de dérives quasi psychogéographiques : mes pas me mènent au hasard des méandres de mon esprit et au gré des conversations que mon téléphone m'accorde. Je le dompte aussi grâce à une femme qui est là, sans cesse, depuis quelques mois, dans le désert des retranchements sur soi. Son écriture est salvatrice : elle permet de combattre le temps et les nuits. Vous la connaissez, et sans doute mieux que moi : Virginia Woolf. Je lis ses textes et mon monde en est différent. Au milieu de son grand roman, *Vers le phare* (ou *La Promenade au phare,* selon les éditions) à propos duquel Cécile Wajsbrot vient de publier un splendide récit intitulé *Nevermore,* se situe le chapitre « Le temps passe ». Y a-t-il meilleure façon de raconter la vie ? Au cœur de ce que Virginia Woolf y écrit, surgit cette phrase : « Mais après tout qu'est-ce qu'une nuit ? Un court espace, surtout quand les ténèbres s'estompent si vite, et que si vite un oiseau siffle, un coq chante, un vert tendre s'avive, comme une feuille naissante, au creux de la vague. » Les nuits finissent toutes par passer et, dans ces temps où les perspectives se sont tant amoindries, voire évaporées, ce qui compte, ce n'est pas tant le phare lui-même que le chemin qui y conduit. « Vers le phare », c'est aussi cela la définition de ce qui est vécu et c'est aussi cela la voie que Chadwick Boseman, Fritz Zorn et Virginia Woolf ne finissent pas de nous montrer. □

Ce qui compte, ce n'est pas tant le phare lui-même que le chemin qui nous y conduit.

JOSEPH GHOSN
Directeur des rédactions de *Vanity Fair.*

RALPH LAUREN

PRÉSENTE SA COLLECTION DE LUNETTES STIRRUP

Lettre de ma chambre
par Pauline Klein

Sans témoins

« Tu fais une fête? Il y aura qui? » Pas moi, en tout cas.

L'autre soir, j'ai croisé une jeune fille qui m'a raconté qu'elle avait fêté son anniversaire la veille. Bien entendu, elle s'est justifiée et a immédiatement précisé qu'ils étaient à peine une dizaine, qu'ils avaient gardé leur distance, que son salon était régulièrement aéré. Je n'ai aucune idée de la façon dont s'est déroulée cette soirée et, mis à part le pas en arrière que je me suis sentie faire pour ne pas être contaminée par cette jeune fille qui devenait en quelques secondes la somme de tous ses invités potentiellement infectés, je n'ai retenu aucune image de ces instants passés dans son salon. D'habitude, lorsqu'on fêtait un anniversaire, lorsqu'on célébrait quoi que ce soit sans que j'y sois conviée, pire, lorsque je le découvrais sur Instagram, j'éprouvais une légère frustration, parfois même de la colère, à l'idée de ne pas en avoir été.

Depuis quelques semaines, les gens font un dîner, ils ont quelque chose ce soir, ils voient un petit nombre d'amis... Voilà comment sont exprimés nos événements mondains. Dans le secret et le mystère. Sans lieu ni nom, sans précision. « Il y aura qui? » n'est plus une question valable, puisqu'il s'agit de réduire le nombre officiel de participants, comme de niveler par le bas le degré d'excitation et d'enchantement ressentis lors de ces courts instants passés à jouir du moment présent comme entre parenthèses. Quant aux traces visibles de ces événements camouflés, ils sont gardés ailleurs, ils ne sont ni publiés ni exhibés. Sur Instagram, par exemple, les photos de voyages sont soigneusement recadrées pour ne laisser apparaître qu'un morceau de piscine sans géolocalisation particulière, les vidéos de soirées n'osent faire apparaître qu'une ou deux paires de bras levés, laissant les potentiels autres hors champ, les plans grandioses de la chapelle Sixtine se meuvent en détails ambivalents qui ne s'adressent qu'à ceux et celles à qui on a confié qu'on partait à Rome (« juste deux jours »). Les démonstrations fières, parfois insolentes qui dévoilaient nos réjouissances quotidiennes sont floutées par l'interdit, dévaluées par la culpabilité.

Je me suis demandé si notre rapport aux signes extérieurs de béatitude et de contentement n'était pas en voie d'extinction. Je me souviens d'une jeune fille d'une vingtaine d'années, qui avait annoncé lors d'une réunion : « Si ça n'est pas sur les réseaux sociaux, ça n'existe pas. » Bien entendu, nous ne sommes pas de la même génération, elle et moi, mais on peut tout de même se poser la question de la destinée de nos moments présents, ceux que nous estimions il y a encore un an, hautement publiables. Où iront nos souvenirs s'ils ne sont plus consignés dans la mémoire de ceux et celles dont nous choisissions qu'ils pouvaient en être témoins en même temps que nous ? Est-ce qu'ils pèseront moins qu'auparavant ? Est-ce qu'ils se désagrégeront à peine vécus, sous l'absence d'images faisant foi et de commentaires capables d'en décrire le sens que nous voulions leur donner ? Si la joie devient coupable, l'hilarité ou le plaisir impossibles à partager par les êtres qui ne sont plus là pour le constater, alors peut-être qu'il faudra vivre juste pour nous, et ce n'est pas si mal. □

PASCAL ITO/FLAMMARION ; MARK PETERSON/GETTY IMAGES

HUBLOT

HUBLOT
BOUTIQUES
PARIS • MONACO
COURCHEVEL • ST-TROPEZ

hublot.com • f • 🐦 • 📷

BIG BANG ONE CLICK

Boîtier en King Gold 18K serti de diamants. Mouvement automatique. Bracelet interchangeable par un système d'attache unique.

VANITÉS

▶ Moodboard p. 28 ▶ Horlogerie p. 30 ▶ Caprice p. 32 ▶ Mode p. 33
▶ Agenda p. 34 ▶ Parfums p. 36 et 37 ▶ Exposition p. 38
▶ Voyages p. 39 ▶ Food p. 40 ▶ Infographie p. 42

HULTON ARCHIVE/ GETTY IMAGES

Au secret de sa majesté

En 1969, un documentaire montrait le quotidien d'Élisabeth II. Vite interdit par Buckingham Palace, il est devenu invisible. *Vanity Fair* en a retracé l'histoire, retrouvé la trace et réussi à le visionner. Alors, scandale?

Texte **Pierrick Geais**

En vacances dans leur propriété écossaise de Balmoral, les Windsor pique-niquent au bord de la rivière Dee. Le prince Philip et la princesse Anne font cuire des saucisses sur le gril, tandis que la reine prépare deux ou trois feuilles de laitue et quelques radis qu'elle présente fièrement à son mari. La caméra s'attarde sur cette scène familiale, dont la simplicité ferait presque oublier la noble extraction de ses protagonistes. Pourtant, on ne verra pas la souveraine passer à table, ni boire ni manger sa salade composée. L'intrusion a tout de même ses limites!

Ce mois de juin 1968, contre l'avis de sa mère, *queen mum,* qu'elle aimait pourtant consulter, Élisabeth II avait accepté d'être suivie par une équipe de la BBC, dirigée par Richard Cawston, l'un des réalisateurs de documentaires les plus réputés d'Angleterre. Le tournage avait duré soixante-quinze jours, étalés sur quasiment une année, dans pas moins de 172 lieux différents. À bord du yacht *Britannia* ou du train royal, d'un voyage officiel au Brésil aux fêtes de Noël dans le château de Windsor, un preneur de son et un cameraman n'avaient rien manqué du quotidien de sa majesté, filmant même l'une de ses audiences – normalement si secrètes – avec son premier ministre, Harold Wilson.

La famille royale répondait alors à une demande des médias mais aussi du public, curieux de voir les coulisses d'une monarchie à la rigidité critiquée. L'époque avait changé, mais les Windsor n'avaient pas su s'adapter à ces *sixties* si bouillonnantes. La popularité de la reine – pourtant adorée quand elle était montée sur le trône en 1952 – en pâtissait. La tendance était alors à la médiatisation de ↠

La reine Élisabeth II et son mari, Philip, avec leurs enfants, Anne et Charles, au château de Windsor (Berkshire) vers 1969, pendant le tournage de *Royal Family*.

↠ la vie des puissants. Aux États-Unis, John Kennedy avait ouvert la voie, se laissant filmer avec femme et enfants en vacances. De quoi inspirer William Heseltine, le très novateur et influent conseiller presse du palais de Buckingham.

Royal Family, diffusé le 21 juin 1969 sur la BBC, s'ouvre sur l'héritier au trône, Charles, torse nu et galbé, faisant du ski nautique. C'est lui – et sa sœur la princesse Anne – que les 40 millions de Britanniques, scotchés devant leur poste ce soir-là, veulent voir. Cette nouvelle génération de têtes couronnées fait rêver sur papier glacé, et désormais à la télé. Étonnamment, alors qu'elle nous plonge dans l'envers du décor, la suite du documentaire est loin d'être palpitante. Parmi les séquences les plus marquantes, on retient seulement celle où Élisabeth II achète, avec ses propres pièces de monnaie (sur lesquelles est d'ailleurs gravé son visage), une glace au petit prince Edward, avant de le réprimander sur cette « saleté gluante » qui risque de tacher les sièges de sa Bentley. Des scènes moins acceptables auraient été coupées au montage, d'un commun accord entre la reine et le réalisateur. On raconte que dans l'une d'elles, le prince Philip couvrait d'insultes les fidèles corgis de son épouse. *Shocking* !

Royal Family est un tel succès d'audience qu'il est rediffusé quatre fois en moins de six mois, y compris le 25 décembre, après les traditionnels vœux de la reine. Mais voilà : si la BBC est ravie, la famille royale l'est beaucoup moins. Regardé par plus de deux tiers des sujets, ce film ne risque-t-il pas finalement de la démythifier ? En 1972, le palais de Buckingham décide donc de le retirer de l'antenne, d'en récupérer tous les droits et de l'interdire à jamais.

Le prince de Galles, Charles, et son jeune frère, le prince Edward, filmés pour le documentaire.

Cinquante ans plus tard, il est toujours aussi difficile d'en retrouver la trace. Un ou deux extraits sont visibles sur YouTube, de quelques minutes seulement. Les bobines originales sont gardées précieusement sous clé dans les sous-sols de la BBC. Buckingham Palace en aurait aussi une copie, tout comme le British Film Institute qui refuse de la montrer, même aux historiens chercheurs. Par chance, en France, l'Institut national de l'audiovisuel (Ina) en conserve un exemplaire dans ses archives, puisque le documentaire a été diffusé sur la deuxième chaîne de l'ORTF le 30 décembre 1969.

Duplicata abîmé et muet

Après quelques coups de téléphone, on nous propose enfin de venir consulter ce film top-secret sur un écran à la Bibliothèque nationale de France. Mais on préfère nous prévenir : « Le documentaire *La Famille royale d'Angleterre* est une production 100 % BBC achetée par l'ORTF pour une diffusion. Le matériel original a été restitué ensuite. L'Ina ne dispose d'aucun droit d'exploitation sur le programme, interdit de rediffusion par la famille royale d'Angleterre. » Nous allons donc braver l'anathème ! Mais l'enthousiasme est de courte durée, puisque le duplicata de l'Ina est abîmé, en noir et blanc... et muet. Il faudra se contenter de lire les sous-titres de l'époque.

Même sans entendre la voix d'Élisabeth II, on remarque finalement que *Royal Family* n'a assurément plus rien de sulfureux. Alors, pourquoi ne pas lever l'interdit ? À l'heure où les Windsor sont désormais au cœur d'une série grand public diffusée sur Netflix, la mise à l'index de ce documentaire semble complètement obsolète. *The Crown* s'est d'ailleurs intéressé au tournage de celui-ci dans l'un des épisodes de sa troisième saison. Aussi est-il de plus en plus difficile pour la BBC de garder ce film caché. Des copies piratées auraient été vendues illégalement et sortent régulièrement sur Internet. En janvier 2021, *Royal Family* est réapparu mystérieusement sur YouTube, avant d'être supprimé dans l'heure. Un mois plus tard, il a été mis en ligne sur Vimeo, passant complètement inaperçu durant plusieurs jours. Une fois alertée, la BBC l'a de nouveau fait retirer. De quoi piquer encore plus la curiosité des sujets de sa majesté, qui ne demandent qu'une chose : un *Royal Family 2*. □

HULTON-DEUTSCH COLLECTION/CORBIS/GETTY IMAGES

chez
LUCIE SAINT-CLAIR
PARIS

www.luciesaintclair.fr

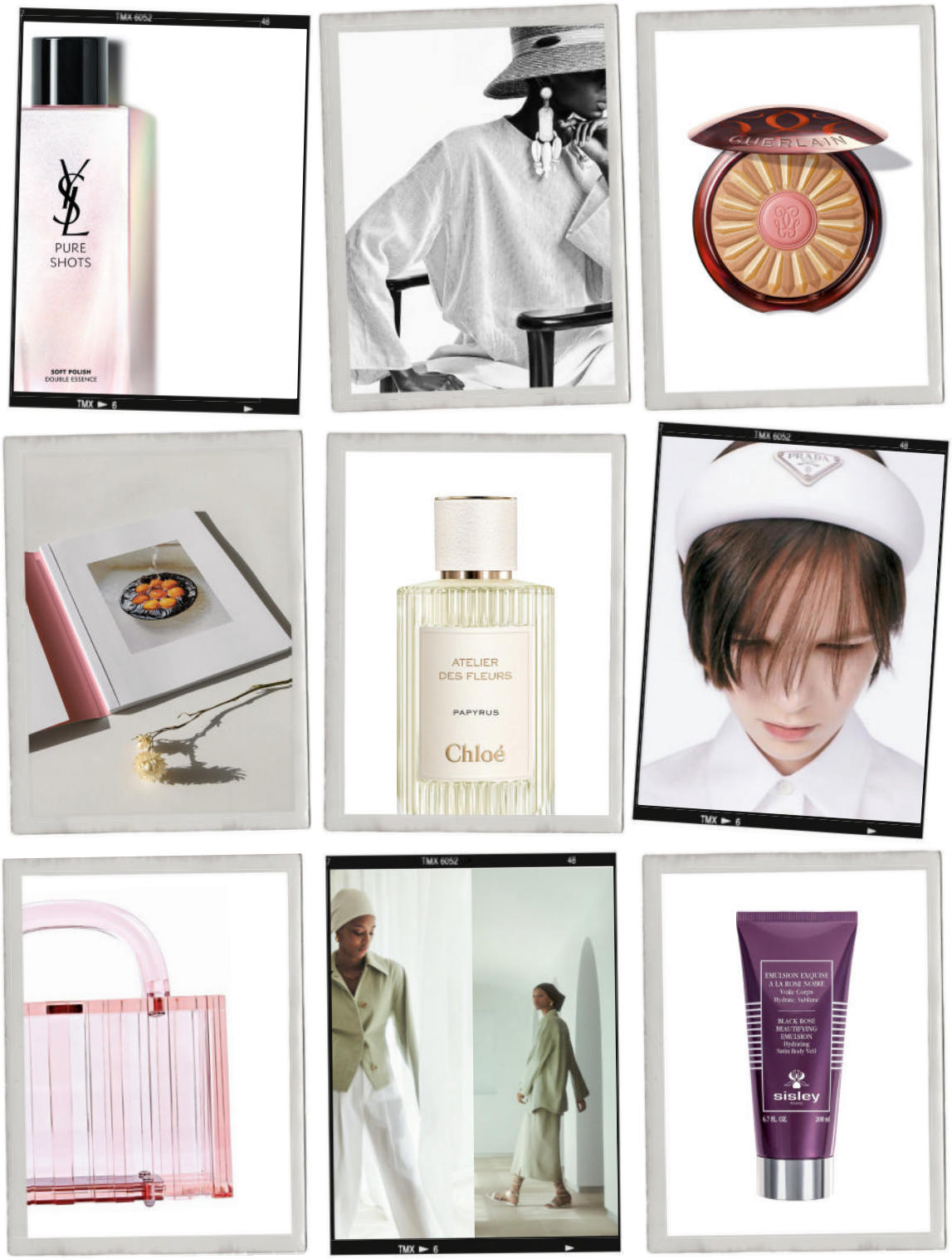
IENA INTERNATIONAL 4, AVENUE PIERRE 1er DE SERBIE PARIS 16e **01 47 20 53 54**
ÉLYSÉE 5, RUE DES SAUSSAIES PARIS 8e **01 42 66 55 01** • **CHAMPS DE MARS** 103, RUE SAINT DOMINIQUE PARIS 7e **01 47 05 99 45**
BOULOGNE 44bis, BOULEVARD JEAN JAURÈS **01 46 04 99 50** • **BORDEAUX** 74, COURS GEORGES CLÉMENCEAU **05 56 48 51 50**

LES SALONS LUCIE SAINT-CLAIR UTILISENT LES PRODUITS

shu uemura art of hair · KÉRASTASE PARIS · L'ORÉAL PROFESSIONNEL PARIS · REDKEN BREWS NYC GROOMING

ROSE PARADE

Neuf envies d'inspiration florale. À assouvir au printemps.
par Bénédicte Burguet



LOTION SOFT POLISH DOUBLE ESSENCE PURE SHOTS **YVES SAINT LAURENT BEAUTÉ.** SILHOUETTE NEW NORMAL **GIORGIO ARMANI**. POUDRE TERRACOTTA **GUERLAIN.** LIVRE TIRÉ DE LA SÉLECTION **SESSÙN ALMA.** EAU DE PARFUM PAPYRUS COLLECTION ATELIER DES FLEURS **CHLOÉ.** CHEMISE ET SERRE-TÊTE **PRADA.** SAC BLUSH PINK LUCITE PAGODA **L'AFSHAR.** SILHOUETTE **VINCE.** ÉMULSION EXQUISE À LA ROSE NOIRE **SISLEY**.

Dégustologie
par WMF

n.f. science des pauses gourmandes grâce à la collection KITCHENminis ultra compacte, performante et élégante.

Avec WMF, le meilleur de la technologie culinaire allemande s'invite chez vous, depuis plus de 160 ans.

Redécouvrez chaque jour le plaisir de préparer et déguster vos boissons et plats préférés, grâce à la collection KITCHENminis. Cafetière, grille-pain, bouilloire, blender, cuiseur vapeur, mini raclette... des produits performants au design contemporain et ultra compact, qui trouvent leur place dans toutes les cuisines même les plus petites.

instagram.com/wmf_france

Serviceplan I Crédits photos : WMF Group, Qualitimage

TEMPS DE PAIX

Mécaniques ou connectées? Pixels ou rouages? Et si les unes n'allaient pas sans les autres? Sélection de montres qui réunissent tradition, modernité et virtuosité.

Texte **Pierre Groppo**

LA PLUS BIEN-ÊTRE

Pionnier parmi les montres connectées de luxe, ce modèle est équipé de l'application Wellness permettant un suivi aussi simple qu'efficace de sa santé et de son activité quotidienne.

TAG HEUER WELLNESS **TAG HEUER**.

LA PLUS DESIGN

Associant à son boîtier en aluminium noir un bracelet en caoutchouc, ce modèle embrasse résolument tous les possibles de l'horizon numérique.

SUMMER LITE **MONTBLANC**.

Les *CONNECTÉES*

LA PLUS AÉRIENNE

Pour pilotes confirmés ou aspirants aux voies du ciel, ce chrono sait mesurer des « temps blocs » et de vol, heures d'arrivée, de décollage, d'atterrissage…

EXOSPACE B55 **BREITLING**.

LA PLUS COQUETTE

Déclinaison connectée du modèle légendaire lancée en 2005, la Big Bang e multiplie les cadrans mais aussi les bracelets de couleurs auxquels les associer.

BIG BANG E **HUBLOT**.

LA PLUS INSOUPÇONNABLE

Au revers de ce modèle d'apparence ultra-classique, un capteur dernière génération enrichit les fonctionnalités de ses aînés en mesurant la fréquence cardiaque au poignet.

SMARTWATCH VITALITY **FRÉDÉRIQUE CONSTANT**.

Les *MÉCANIQUES*

LA PLUS RUGISSANTE

Le cadran squelette travaillé en forme de panthère aux yeux d'émeraudes est serti de rien de moins que 341 diamants.

PASHA SQUELETTE **CARTIER**.

LA PLUS PLONGEANTE

Équipé d'un bracelet artisanal *made in France,* cet hommage aux premières montres de plongée de Tudor vous accompagne à 200 mètres sous l'eau.

BLACK BAY FIFTY-EIGHT NAVY BLUE **TUDOR**.

LA PLUS VIRTUOSE

Accumulant les complications horlogères, ce stupéfiant garde-temps projette la légende des automates historiques dans le XXIe siècle.

TAMBOUR CARPE DIEM **LOUIS VUITTON**.

LA PLUS INTEMPORELLE

Avec son affichage en diagonale et sa couronne à 1 h 30, ce modèle centenaire twiste plus que jamais le chic horloger.

HISTORIQUES AMERICAN 1921
VACHERON CONSTANTIN.

LA PLUS POIDS PLUME

Grâce aux plaquettes de carbone TPT posées sur un squelette en titane, le bracelet de ce trésor horloger, qui a nécessité plus d'un an de développement, ne pèse que 29 grammes.

RM 07-01 LADIES EN CARBONE TPT
RICHARD MILLE.

LA PLUS NOUVELLE FÉMINITÉ

Avec un boîtier de seulement 35 mm de diamètre, ce chronographe français conjugue au féminin esprit sportif et raffinement.

CHRONOGRAPHE NEWPORT POUR DAME
MICHEL HERBELIN.

L'âme de Paris

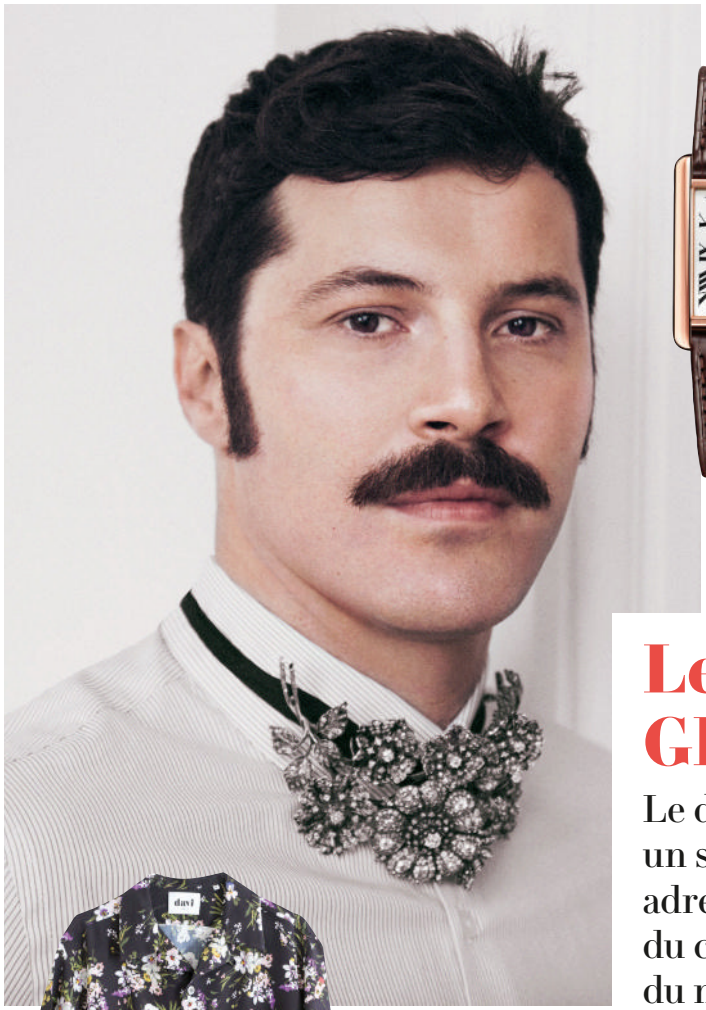
Le sac Triomphe s'offre un nouveau porté, à l'épaule.

Photographie **Angèle Châtenet**

Imaginé par Hedi Slimane comme un hommage à l'architecture de la place de l'Étoile (son fermoir s'inspire des chaînes de l'Arc de triomphe), ce sac s'affiche cette saison dans une version *shoulder bag* à l'allure avivée par le beige papyrus satiné. □

SHOULDER BAG TRIOMPHE **CELINE PAR HEDI SLIMANE**. PRIX SUR DEMANDE.

PHOTOGRAPHIÉ AU SHOWROOM USM, 23, RUE DE BOURGOGNE, PARIS VII^e



Les fétiches de GHERADO FELLONI

Le directeur artistique de Roger Vivier cultive un style bien à lui. Mode, beauté, accessoires, adresses : plongez dans l'art de vivre unique du créateur toscan qui habille les pieds du monde entier. Texte **Pierre Groppo**

Votre uniforme ? Une chemise à imprimé floral **(5)** de chez Davi Paris ou Brooks Brothers. Un pantalon Prada **(8)** et des baskets classiques, New Balance **(10)** ou Nike.

Vos bijoux ? Des pièces du XIXe siècle de chez Pennisi à Milan ou achetées aux enchères chez Pandolfini Casa d'Aste en Italie et chez Drouot à Paris.

Votre montre ? J'en porte rarement, mais je garde précieusement une Cartier vintage en or des années 1970 **(1)**.

Que trouve-t-on dans votre salle de bains ? Des produits neutres La Roche-Posay, un savon Santa Maria Novella **(6)**, les colognes italiennes Zagara que je porte en alternance avec Habit rouge de Guerlain. Et un exfoliant La Prairie **(3)**.

Un accessoire d'été ? Je n'aime pas bronzer, donc un chapeau Borsalino **(4)**. Et des lunettes de soleil Persol **(2)**.

Sans quoi ne vous ne vous déplacez vous pas ? Ma valise Rimowa en acier, ultralégère et qui résiste à tout **(7)**. Et un sac à dos Prada.

Les boutiques qui vous fascinent ? Charvet que j'ai découvert en venant à Paris et, à Milan, la galerie de mobilier Nilufar.

Un refuge ? L'hôtel Pardini's Hermitage, sur l'île du Giglio. Une adresse qui se transmet de bouche à oreille. Un bonheur.

Une adresse gourmande ? À Torre di Palme, dans les Marches, près de l'usine où sont fabriqués nos souliers, Lu Focaro : un restaurant tenu par une dame qui prépare absolument tout à la main.

Un conseil de saison ? Les sandales fleuries de Roger Vivier, et pour le soir, l'escarpin Love Vivier vert acide **(9)**. □

En avant TOUTE

Pour du camping sauvage, des lectures de voyages, des sorties *by day* et des objets *outdoor*. Voici sept moyens de prendre le large.

Texte **Bénédicte Burguet** et **Pierre Groppo**

1

FASHION VERTIGO

Imaginée en collaboration avec l'artiste Sarah Coleman, connue pour son détournement des toiles emblématiques de la mode, cette nouvelle capsule Fendi, placée sous le signe de l'*outdoor* a de quoi donner le vertige. Prenant la liberté de jouer avec les effets de distorsions sur le logo de la maison romaine, transformé en « FF Vertigo », elle convoque un esprit hyperfonctionnel, décliné aussi bien sur l'ensemble des lignes de prêt-à-porter que dans les accessoires, à l'image du sac Peekaboo ISeeU luminescent, mais aussi d'indispensables pour du camping pas comme les autres : boîte à bento, appareil Polaroid, et même… une tente et un sac à dos technique.

fendi.com

2

SECOND SOUFFLE

Fondée en 1849 par Pauline Moynat, femme malletière parmi les hommes, la luxueuse griffe ouvre aujourd'hui un nouveau chapitre de son histoire, en nommant l'Anglais Nicholas Knightly directeur créatif. Venu de Louis Vuitton, à lui désormais de faire vivre la force de Moynat : l'artisanat de haute volée et des designs ancrés dans l'air du temps.

moynat.com
SAC LE FLORI **MOYNAT**.

3

CÉRAMIQUES D'ÉTÉ

Avec son nom, « poulpe », et ses volutes aux couleurs du Sud, mêlant bleu azur et terre chauffée par le soleil, ce vase transporte immédiatement sur une terrasse en bord de mer. Signée Pia Chevalier, cette création singulière fait actuellement partie de l'exposition « Un air de printemps » organisée par le Printemps Haussmann et Made in Design. Elle est fraîche, organique, mais surtout durable puisque les pièces présentées par l'artiste dans l'atrium du grand magasin viennent d'autres auparavant cassées, fendues ou fêlées. À travers un savant jeu d'émaillage et de couleurs, cette démarche de recyclage par le haut *(upcycling)* offre un nouveau visage à ces objets et valorise leurs imperfections, uniques.

printemps.com et **piachevalier.com**

4 TALON D'AUJOURD'HUI

Avec son talon architectural et sa communauté XL, Nodaleto est peut-être la plus internationale des jeunes griffes françaises. Pourtant, lors de son lancement en 2019, le duo de créateurs a pris le parti de ne présenter que six modèles, ni plus ni moins. « Nous proposons quelques designs par saison et des bestsellers que nous reconduisons, expliquent Julia Toledano et Olivier Leone. À une époque où tout est devenu disponible en grande quantité, nous avons souhaité insuffler de la rareté à nos créations. » Façonnées à la main en Italie, les pièces Nodaleto sont une alchimie parfaite entre un savoir-faire traditionnel et une dégaine ultra-pointue. « Nos chaussures sont pensées comme des objets de design. Elles se doivent donc d'allier le fond et la forme : un temps long, laissé à la façon, et des lignes avant-gardistes. » Évidemment, avec de pareils ingrédients et une communication numérique à la précision chirurgicale, les listes d'attente s'allongent chaque année. Côté com, donc, la marque rempile cette saison avec sa minisérie Instagram *Nod-flix*, mettant cette fois en scène l'actrice française Camille Razat découverte dans la série *Emily in Paris*.

nodaleto.com

5 SOLEIL NOIR

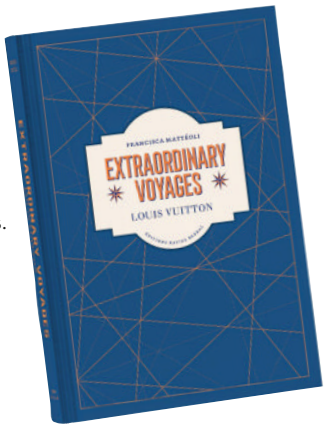
Ces lunettes Versace (produites par le groupe Luxottica) donnent envie d'être portées la nuit, comme les jeunes des années 1980 qui, habillés par Gianni Versace, saturaient les clubs de Miami à Paris. Aujourd'hui, on sort de jour et c'est tant mieux car ce modèle reste quand même fait pour le grand beau.

versace.com

STUDIO DESD FLEURS/HERMÈS ; ALINARI ARCHIVES, FLORENCE/BRIDGEMAN IMAGES

6 AILLEURS

Se replonger dans la magie du voyage : voici l'ambition de ce livre. Ou s'inviter aussi bien dans un wagon-lit façon Orient-Express que sur un paquebot transatlantique, et même à dos de cheval en compagnie d'exploratrices. À moins de préférer le voyage en ballon à la Jules Verne… Cinquante itinéraires légendaires sont réunis dans cet ouvrage richement illustré, vivement recommandé pour s'échapper sans (encore ?) bouger.



Extraordinary Voyages Louis Vuitton
de Francisca Mattéoli (éd. Xavier Barral).

Les passagers du transatlantique *Rex*, New York 1934.

7 À CHEVAL !

Puzzle ou service de table ? Les deux à la fois ! Ce nouveau service en porcelaine signé de l'artiste Gianpaolo Pagni pour Hermès n'hésite pas à mélanger les genres. Comme une invitation à mixer les pièces : assiette queue de cheval ou tête d'équidé, tasses à cafés, mugs… Le tout, inspiré par un motif ancien retrouvé dans la collection privée d'Émile Hermès, clignant de l'œil aux tenues de jockeys. Un motif aujourd'hui retravaillé avec la technique du tampon, qui offre à chaque trait un frémissement aussi vibrant qu'amusant. L'heure du thé a sonné, d'Ascott à Longchamp !

hermes.com
SERVICE HIPPOMOBILE **HERMÈS**.

Le Carlton à Cannes, vers 1960.

VOYAGES imaginaires

Cette année, le festival de Cannes n'aura pas lieu en mai. Ce qui ne nous empêchera pas de partir en croisière olfactive.

Texte **Bénédicte Burguet**

1. À Pantelleria
CYPRÈS PANTELLERIA COLLECTION ARMANI/PRIVÉ **GIORGIO ARMANI.**

2. À Venice Beach
ON THE BEACH **LOUIS VUITTON**.

3. En Orient
WILD LEATHER ACCORD CUIR GAÏAC **YVES SAINT LAURENT BEAUTÉ**.

4. Dans un pays idéal
MIXED EMOTIONS **BYREDO**.

5. En Provence
FLORA SALVAGGIA COLLECTION AQUA ALLEGORIA **GUERLAIN**.

6. À l'hôtel du Cap-Eden-Roc
EDEN-ROC **DIOR**.

7. En Suède
MARELD **BJÖRK & BERRIES**.

ADRIAN ACE WILLIAMS/GETTY IMAGES

Avis de grand frais

Les nouvelles colognes fortes de Francis Kurkdjian invitent à prendre le large. L'occasion pour le parfumeur de livrer sa balade olfactive. Texte **Bénédicte Burguet**

Que sent la fraîcheur ?
C'est une odeur de situation liée à des lieux : celle de la montagne, celle des embruns qui frappent le visage, celle de la rosée qui tombe sur le thym, celle de la pluie sur le bitume... Elle n'est pas forcément fraîche. C'est aussi le parfum des trois nouvelles colognes sorties le 1er mai qui rappellent respectivement la fraîcheur solaire, le propre et la bouffée d'air.

La saison la plus fraîche ?
L'hiver ou la fin du printemps avant qu'on ne bascule vers l'été.

Votre madeleine de Proust ?
L'odeur du mimosa de ma grand-mère et celle de la banane écrasée au lait et à la cannelle.

Le pire parfum ?
Celui du pot d'échappement d'une voiture Diesel. Cela dit, mon métier consiste à trouver de la beauté dans les matières premières, donc on ne peut pas classer les parfums en bonnes et mauvaises odeurs. À la manière d'un peintre, il y a des sombres et des clairs, des rouges et des bleus... La rose, par exemple : ses composants sont un arc-en-ciel de molécules parfois malodorantes.

L'odeur de votre ville ?
C'est Paris et c'est donc celle du métro, des bouches d'aération ou de la jonction Châtelet-Opéra qui sent le soufre. Je crois qu'elle se situe à proximité d'anciennes carrières. Avec l'humidité, cela dégage du H_2SO_4, de l'acide sulfurique. C'est l'odeur de la boule puante. Mais Paris peut aussi avoir le parfum des tilleuls du printemps ou des seringats [une forme de jasmin] qui longent les Champs-Élysées...

Votre parfum ?
Je n'en porte pas ; ça m'encombre l'esprit. Mais je mets les créations en cours pour voir comment elles vivent.

Êtes-vous sensible à celui des autres ?
Oui, bien sûr. J'ai un sens olfactif comme tout le monde qui s'ajoute à mon nez professionnel. Avec la distanciation sociale et le masque, on ne perçoit pas tout de suite le parfum des autres – ce qui peut être pratique.

L'odeur de l'année pour vous ?
Elle est liée au lancement de la trilogie de colognes et ses accords de musc boisé, fruité, ambré avec, en tête, une fraîcheur propre, tiède comme une fleur solaire suivie de cassis, d'estragon et de bergamote. Mais actuellement, je suis déjà en 2023 dans ma tête, puisque je travaille au prochain lancement. Plus généralement, je trouve que nous sommes passés dans l'ère du réconfortant : OK, ça sent bon, mais ça doit aussi faire du bien au moral. □

Aqua Vitae, Aqua Universalis et **Aqua Celestia** (Maison Francis Kurkdjian).

Claire et le lit bleu de Charlotte Abramow (2017).

CHARLOTTE ABRAMOW

FEMALE GAZE

« À quoi ressemble le monde vu par les femmes ? À quoi ressemble une femme photographiée par une autre femme ? Y aurait-il un regard spécifiquement féminin ? » Luce Lebart, historienne de la photographie, nous interroge et Guerlain tente de répondre en rassemblant les œuvres de quatorze pionnières qui marquent ou ont marqué notre époque : Christine Spengler, Alice Springs, Cindy Sherman, Sabine Weiss, Martine Franck, Bettina Rheims, Françoise Huguier, Dominique Issermann, Valérie Belin, Carolle Bénitah, Delphine Diallo, Marie Rouge, Charlotte Abramow et Sarah Moon. Un accrochage qui explore la singularité du regard de ces artistes sur d'autres femmes, enrichi, pour mieux le comprendre, d'une série de sept conférences à la boutique des Champs-Élysées. Animées entre autres par Marie Robert, conservatrice du patrimoine et commissaire d'exposition, et Luce Lebart, coautrices d'*Une histoire mondiale des femmes photographes* (Textuel), ces conférences sont retransmises en ligne. □

« Femmes en regard ». Jusqu'au 31 août à la boutique Guerlain, 68, avenue des Champs-Élysées, Paris VIIIe.

Osez Joséphine

Dans une exposition de pièces ayant appartenu au couple impérial, Chaumet dévoile une Beauharnais puissante et amoureuse.

Texte **Bénédicte Burguet**

L'Impératrice Joséphine avec un herbier de Robert Lefèvre (1805), musée napoléonien de Rome.

Alors que l'on commémore les deux cents ans de la mort de Napoléon, Chaumet met sa première épouse à l'honneur. Figure féminine et romanesque du Premier Empire, Joséphine de Beauharnais était dépensière, fantasque, mondaine, indomptable, déjà mère de deux enfants et Bonaparte en était fou. « Je n'ai pas passé un jour sans t'écrire ; je n'ai pas passé une nuit sans te serrer entre mes bras ; je n'ai pas pris une tasse de thé sans maudire la gloire et l'ambition qui me tiennent éloigné de l'âme de ma vie », lui écrit-il le 30 mars 1796 pendant la campagne d'Italie.

« Leur histoire d'amour est comme toutes les autres, sauf qu'ils sont tout à fait singuliers », souligne Jean-Marc Mansvelt, directeur général de Chaumet. D'où le nom de l'exposition : « Joséphine et Napoléon, une histoire (extra)ordinaire », avec ces parenthèses qui disent tout. La maison fondée par Marie-Étienne Nitot, joaillier préféré de l'impératrice, expose près de 150 trésors ayant appartenu au couple dans ses salons fraîchement rénovés. Chaque pièce raconte leur folle passion, leur appétit de pouvoir et leur amour des bijoux. Joséphine pouvait en effet dépenser des fortunes en diamants. Il arrivait à Marie-Étienne Nitot de se cacher avec ses bijoux à vendre derrière les lourds rideaux du château de Malmaison lorsque le bruit des pas de Napoléon se dirigeait vers les appartements de l'impératrice. Parmi les plus belles créations à découvrir, on note un diadème réalisé vers 1811 suggérant une brassée de blé balayée par le vent.

Femme de poigne et de pouvoir, Joséphine réintroduit ce bijou dès ses premières apparitions. « Remettons cela dans le contexte, souligne Jean-Marc Mansvelt. Après la Terreur et la Révolution, il fallait oser y aller aussi franchement dans la symbolique du pouvoir. » Celle qui séduit l'empereur, lui tient tête (le couple est célèbre pour ses disputes) autant qu'elle l'inspire, est aussi celle qui aurait eu l'idée brillante de se représenter sacrée par son époux dans le célèbre tableau de David. « Non seulement cette image assoit symboliquement le pouvoir de Bonaparte, mais elle offre à Joséphine une absolue postérité. » □

« Joséphine et Napoléon, une histoire (extra)ordinaire ». Du 8 mai au 18 juillet. Chaumet, 12, place Vendôme, Paris Ier.

LE GOÛT DE LA PARURE

DIADÈME ÉPIS DE BLÉ PAR FRANÇOIS-REGNAULT NITOT, VERS 1811 (À L'IMAGE DE CEUX QUE PORTAIT L'IMPÉRATRICE).

PARURE D'INTAILLES DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE PAR FRANÇOIS-REGNAULT NITOT, VERS 1809.

DIADÈME BANDEAU DE CAROLINE MURAT, BELLE-SŒUR DE L'IMPÉRATRICE, ATTRIBUÉ À NITOT & FILS, VERS 1810.

BRACELET-MONTRE D'AUGUSTE-AMÉLIE DE BAVIÈRE PAR NITOT & FILS, 1811 (COMMANDE PASSÉE PAR L'ÉPOUSE D'EUGÈNE DE BEAUHARNAIS, FILS DE JOSÉPHINE).

CHAUMET - NILS HERRMANN

Paradis retrouvé

Nul besoin de terrasse pour profiter du Splendido Mare. L'établissement réinvente l'hôtellerie de luxe à Portofino avec 14 chambres seulement.

Texte **Pierre Groppo**

Ce coin-là est un miracle géographique, au creux d'un golfe qui porte bien son nom : Paradiso. Tournant le dos à Gênes, Portofino et ses maisons de pêcheurs semblent toujours regarder vers le sud, comme une rêverie éternelle à laquelle ont succombé Maupassant, puis Ava Gardner, Truman Capote et Dalida, qui interprétait d'une voix de velours *Love in Portofino* en 1959. En hauteur, l'hôtel Splendido a vu passer Winston Churchill, Liz Taylor, Lauren Bacall, les Windsor en goguette... « Ce furent les premiers à signer le livre d'or », explique Michela Nicosia, trente ans de maison et une expertise d'historienne sur l'un des plus beaux ports de pêche au monde, promu par Rex Harrison (le Pr Higgins dans *My Fair Lady*) qui y convia sa bande.

Ce printemps, elle est descendue au bord de l'eau pour rouvrir le Splendido Mare, petit frère du palace rénové : 14 chambres, pas plus, pour cette maison située sur la *piazzetta,* autrefois considérée comme « le cinquième étage du Splendido », mais qui vit aujourd'hui sa propre histoire. Est-ce l'avenir de l'hôtellerie de luxe ? C'est le pari du studio Festen, repéré pour sa rénovation de l'hôtel des Roches rouges sur la Côte d'Azur. « La situation exceptionnelle, le bleu vert de la mer, la végétation, les maisons alentour : c'est un chantier hors norme, qui incarne pour nous une certaine idée de l'Europe », soutient Charlotte de Tonnac qui, avec Hugo Sauzay, savait exactement ce qu'ils ne voulaient pas faire : un hôtel de mer. « C'est vraiment une maison ouverte sur les bruits du port, les allers-retours des *gozzi* – les bateaux traditionnels –, les éclats de voix, et qui se découvre peu à peu. » Les chambres, numérotées de 1 à 15 (il n'y a pas de 13), se déclinent dans une palette de vert amande, vieux rouge et jaune ambré. Détails en bois verni, en corde, embrasures de portes soulignées de lignes peintes à la main : une simplicité dans laquelle les amateurs reconnaîtront la sophistication *sotto voce* des tissus Rubelli et du mobilier de Gio Ponti et de Paolo Buffa... Plus qu'un hôtel, c'est un art de vivre dans l'« un des derniers endroits où les gens ont vraiment du plaisir à s'habiller pour sortir manger une glace ou sortir dîner », souligne Hugo Sauzay. Ils peuvent même privatiser tout le Splendido Mare (c'est, paraît-il, déjà le cas pour 42 nuits cet été). Il est temps de réserver la suite Ava Gardner avec sa terrasse ou la chambre préférée du duo avec deux grandes fenêtres ouvrant sur le port, « celle qui correspond le mieux à notre projet ». □

Splendido Mare, a Belmond Hotel.
Via Roma 2, Portofino. belmond.com

De haut en bas, le port dans le golfe Paradiso ; Truman Capote à Portofino en 1953 ; le Splendido Mare.

TOMMY PICONE; MONDADORI /GETTY IMAGES

Les livreurs de Resto.Paris en décembre 2020.

ÉTHIQUE & collect

Face aux cuisines aveugles et au business effréné des applications de livraison, une poignée d'irréductibles milite avec force pour proposer un futur de la restauration plus juste et plus éco-responsable. Texte **Constance Dovergne**

Le spectacle est relativement récent, pourtant nous nous y sommes tous habitués : juché sur un vélo de location, un livreur sans papiers dérape sur une piste cyclable verglacée ou grille un feu rouge dans l'espoir de boucler à temps la livraison. Dans les rues, d'anciens commerces aux vitrines devenues opaques derrière lesquelles des cuisiniers s'activent à remplir des contenants à usage unique de pad thaï, de lasagnes ou de saucisses-purée. On appelle ces fourneaux aveugles, exclusivement dédiés à la livraison, les *dark kitchens*. Elles nécessitent un investissement dix fois moindre que l'ouverture d'un restaurant traditionnel et, depuis que ceux-ci ont dû baisser le rideau, elles constituent un modèle économique dominant dont l'essor a profondément changé le visage des villes. Elles favorisent aussi le recours à des armées de livreurs dont les conditions de travail ultraprécaires échappent largement au droit du travail français.

« On en arrive à s'alimenter en niant à l'autre des droits qui pour nous sont fondamentaux : on parle de protection sociale et de revenu décent, s'alarme Hervé Marro, coprésident de la communauté Écotable, qui milite pour une restauration durable. Ça en dit long sur ce qu'on est prêts à accepter pour se faire plaisir », regrette-t-il. Question : peut-on se faire livrer à manger de façon éthique ? « Ce qu'on appelle "livraison éthique", c'est juste une livraison qui respecte le droit du travail, en réalité : une entreprise qui

ALBIN DURAND ; ALAIN PITTON/NURPHOTO/AFP ; INSTAGRAM@SEZONO_PARIS

paie ses impôts en France, qui salarie ses livreurs, qui leur fournit les vélos et les entretient, réplique Chloé Bouilloux, coursière à vélo. Le défaut d'UberEats et de Deliveroo, c'est d'avoir laissé les consommateurs penser qu'il était possible de se faire livrer en quinze minutes un burger à 15 euros pour un prix de livraison de 3 euros. » Voilà bientôt un an qu'elle coordonne Resto.Paris, une plateforme de livraison équitable qui collabore avec une soixantaine de restaurants éco-responsables. L'enjeu : convaincre les Parisiens de se plier à un modèle de livraison plus contraignant pour eux (commandes deux heures à l'avance, panier minimum de 35 euros), mais plus juste pour tous.

Restaurer le corps et le moral

Dans l'ombre des *dark kitchens,* Chloé Bouilloux et Hervé Marro comptent parmi les irréductibles qui entendent « redonner son sens initial au mot "restaurant" : le lieu où l'on restaure le corps et le moral », proclame ce dernier. Alors, depuis un an, Écotable restaure : d'abord, le personnel soignant, qui s'est retrouvé sans ravitaillement pour se nourrir et reprendre des forces au moment où il en avait le plus besoin (30 000 repas distribués en huit semaines de confinement) ; ensuite, les étudiants précarisés par la crise (500 repas par semaine distribués jusqu'à la fin de l'année universitaire) ; enfin, les intermittents du théâtre de l'Odéon, qui doivent recevoir 90 repas par semaine jusqu'à la fin de leur mobilisation. « On est dans un moment où la solidarité entre tous ces acteurs dits "non essentiels" est impressionnante », se félicite Hervé Marro, convaincu que la pandémie a joué comme un accélérateur vers une restauration plus vertueuse : « L'année passée a fait émerger le pire comme le meilleur. Les restaurants ont fait preuve d'une agilité et d'une adaptabilité dont ils ne se seraient sans doute jamais sentis capables auparavant, remarque-t-il. Elle nous a forcés à explorer plus tôt que prévu de nouveaux chemins et c'est exactement ce à quoi doit servir une crise : à tirer des leçons. » □

Écotable. ecotable.fr
Resto.Paris. resto.paris/fr/

Toulouse, 31 octobre 2020.

« Le défaut d'UberEats et de Deliveroo, c'est d'avoir laissé les consommateurs penser qu'il était possible de se faire livrer en quinze minutes un burger à 15 euros pour un prix de livraison de 3 euros. »
CHLOÉ BOUILLOUX, COURSIÈRE À VÉLO

Hakim prépare le kebab de pleurotes chez Sezono.

CONFINÉS, PAS DÉCONFITS
Les métamorphoses de Sezono dans la crise sanitaire.

Chez les résistants de la food, l'histoire d'Ai Loan Dupuis fait déjà figure de cas d'école : la cheffe a récupéré les clés de son nouveau restaurant le 5 mars 2020, soit une semaine avant l'annonce du premier confinement. Après des mois d'errance administrative pour toucher des aides, Sezono ouvre enfin en juillet avec une carte proposant une cuisine légumière gourmande faite de produits bio d'Île-de-France… avant d'essuyer de nouvelles tempêtes avec agilité. Un couvre-feu ? Ai Loan remplace la carte du soir par une formule « heure dorée » : un apéritif avec deux verres de vin et une focaccia à partager. Le reconfinement et la vente à emporter qui s'impose ? Inscrite dans une démarche zéro déchet, la cheffe investit dans un système de consigne avec bocaux en verre. Prochaines étapes : une légumerie urbaine, en mai, où les Parisiens pourront commander des légumes nettoyés et découpés, prêts à être cuisinés ; et, pour la fin de l'année, la première terrasse chauffée et neutre en carbone de la capitale. □

Sezono. 13, rue Jacques-Louvel-Tessier, Paris X^e^. sezono.fr

Mytholochic

Natalia Vodianova incarne la nouvelle ligne Serpenti de Bulgari, née en collaboration avec la créatrice Mary Katrantzou. Texte **Bénédicte Burguet**

ATHÈNES ET ROME

La créatrice grecque Mary Katrantzou a réinterprété l'icône Serpenti : « Bulgari m'avait prêté des pièces de haute joaillerie pour mon défilé couture au temple de Poséidon, au cap Sounion. C'est donc un retour aux sources et une célébration de nos doubles racines, romaines et grecques. »

LA GÉNÉROSITE DU SERPENT

« Natalia Vodianova incarne la féminité, la transformation et la renaissance. En la choisissant, nous avons aussi voulu soutenir son association, la Naked Heart Foundation. Son engagement auprès des enfants handicapés a donné un vrai sens à cette collaboration. »

FEMMES ENGAGÉES

« La générosité, la compassion et la grâce de Natalia sont des valeurs que Bulgari et moi-même défendons. Il nous a donc semblé naturel de collaborer sur ce projet. Le fait de partager un amour pour l'artisanat, les couleurs vives et les narrations fortes a rendu cette aventure encore plus intéressante. »

Natalia Vodianova pose avec la minaudière Serpenti Metamorphosis de Bulgari.

HUGO COMTE/BULGARI

RENCONTRE AVEC
UN MAÎTRE BRASSEUR BELGE

Depuis 2016, la bière belge est inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO. Par cet acte, elle est passée du statut de boisson à celui d'institution culturelle.

Avec plus de 1600 variétés reconnues au niveau mondial et pas moins de 300 brasseries, ce qui a été longtemps perçu comme une simple attraction touristique est désormais un véritable étendard du savoir-faire belge. À tel point que les Maîtres Brasseurs belges sont aujourd'hui des garants de leur culture à l'international et sillonnent le monde pour former, éduquer et partager leur expérience. Dans cette optique, nous avons rencontré Hans Van Remoortere, le maître brasseur de la bière belge Tripel Karmeliet, pour en savoir plus sur la bière et répondre aux questions que l'on se pose tous.

ON VA COMMENCER PAR LE PLUS PRATIQUE. COMMENT DÉGUSTE-T-ON UNE BIÈRE ?

On commence par regarder : sa mousse, sa couleur, sa pétillance. Ensuite, on la sent pour déterminer les premières notes - n'hésitez pas à la remuer pour l'aérer. Enfin, on goûte pour confirmer ce que l'on a perçu auparavant : la texture, les flaveurs (...).

QUELLE EST L'IMPORTANCE D'UN VERRE LORSQUE L'ON DÉGUSTE UNE BIÈRE ?

On ne servirait pas de champagne dans un verre à eau. Pour la bière, c'est la même chose. Le choix du verre est primordial. La forme d'un verre Tulipe (comme celui de la Tripel Karmeliet) permet de retenir la mousse et ses arômes. Son pied, quant à lui, vous permet de tenir le verre en main sans réchauffer la bière.

COMMENT SAIT-ON QUAND UNE BIÈRE EST PRÊTE ?

Une bière passe par 4 à 5 stades. Je goûte le produit à chacune de ces étapes tous les jours à 11h - les papilles sont plus alertes. Si à une phase on observe une déviance de qualité, nous pouvons encore ajuster le liquide afin de garantir un produit qualitatif à tous les consommateurs.

Hans goûte la production Tripel Karmeliet tous les jours à 11h car "c'est à ce moment-là que les papilles sont le plus alertes".

POUVEZ-VOUS NOUS EN DIRE PLUS SUR L'HISTOIRE DE VOTRE BIÈRE, LA TRIPEL KARMELIET ?

C'est une histoire de famille. La brasserie a été créée en 1791 par Jean-Baptiste Bosteels, avant même la création du royaume de Belgique (1830). Depuis, 7 générations de brasseurs se sont succédé jusqu'à ce qu'Antoine Bosteels, à la fin du 20ème siècle, découvre une recette oubliée de 1679 qui deviendra l'inspiration de la Tripel Karmeliet actuelle.

C'EST L'UNE DES RARES BIÈRES BRASSÉES À BASE DE 3 GRAINS. VOUS NOUS EN DITES PLUS ?

Notre engagement est de créer une bière parfaitement équilibrée. On dit qu'une bière est équilibrée lorsque "l'onctuosité", "l'acidité" et "le caractère" sont parfaitement balancés. La Tripel Karmeliet trouve cet équilibre, notamment, grâce à l'association de 3 grains :

L'Orge qui apporte le corps à la bière.
Le Froment pour l'onctuosité et la fraîcheur
L'Avoine pour le caractère.
Sans ces 3 grains, la Tripel Karmeliet n'existerait pas.

SI VOUS DEVIEZ QUALIFIER LA TRIPEL KARMELIET ?

La Tripel Karmeliet n'est pas une bière brassée en 3 semaines, nous prenons le temps de faire les choses. Le brassin passe plusieurs semaines en cuve, laissant aux saveurs le temps de se développer naturellement et la production finit par une refermentation en bouteille. On a donc un cycle de brassage de 6 à 7 semaines, ce qui est nettement plus long que la majorité des bières présentes sur le marché, reflétant notre savoir-faire traditionnel et notre authenticité.

Nous remercions Hans d'avoir pris le temps de répondre à nos questions. Un échange chaleureux avec un passionné pour nous permettre d'en apprendre plus sur l'univers de la bière.

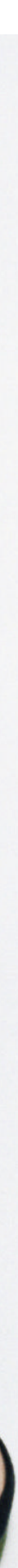
Photos : © Olivier Anbergen - septembre 2019

Tripel Karmeliet

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

« JE N'AI PAS DE NOSTALGIE, JE PENSE QUE DEMAIN SERA MIEUX »

Quand reverra-t-on Isabelle Huppert au cinéma et au théâtre ? L'actrice, qui n'a cessé de tourner, s'est confiée à Philippe Azoury. Ils ont longuement discuté de sa trajectoire, de ses rôles, de son rapport aux cinéastes, mais aussi de l'année écoulée et de sa vision d'un pays qu'elle habite mieux que personne : le cinéma. Photographie Katja Rahlwes. Stylisme Camille Bidault-Waddington.



TENUE **DIOR**.
BAGUE ET BRACELETS
DIOR HAUTE JOAILLERIE.

C'était à la toute fin du mois de mars 2020, au début de ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler le « premier confinement ». Le hasard d'une balade un dimanche après-midi dans Paris vide et la rencontre inopinée avec Isabelle Huppert

dans une petite rue ombragée, là, exactement sous la plaque de la délégation permanente de la République socialiste du Vietnam auprès de l'Unesco (les amateurs de jeux de piste, oui, en seront pour leur frais). La conversation sur les vicissitudes de la pandémie est vite débordée par un échange tout à fait revigorant sur Claude Lévi-Strauss, dont on redécouvrait la voix dans des rediffusions radio. Que vaut le coronavirus contre l'inventeur de l'anthropologie moderne ? Rien. Aujourd'hui, on ne sait pas, mais dans quelques années on verra bien que ça ne pèse pas lourd, un virus contre une voix. Durant les brèves minutes qu'aura duré cet échange, impression forte d'avoir flotté hors du désespoir ambiant. Une idée alors a fait son chemin : et si nous, à *Vanity Fair,* nous prenions rendez-vous avec Isabelle Huppert pour échanger librement, hors promo. Un an plus tard, nous, très fatigués, elle, très en forme, nous nous retrouvons dans la suite du Lutetia qui porte désormais son nom et qui est décorée de quelques pièces provenant de ses affaires : une robe noire magnifique, des livres de la collection « Blanche » de Gallimard... Le dialogue dure, mais ne produit rien. L'incertitude générale, l'humeur maussade du moment, l'impossibilité de se projeter nous a conduits trop vite à parler précisément de ce dont nous avions évité de parler, ce dimanche-là, sous cette plaque-là (elle est rose et jaune fluo, très étrange). On se quitte un peu tristes, mais en se disant qu'il faut se revoir très vite pour faire exactement l'inverse. Pour retrouver l'envie de parler du vivant. Mais la vie et le cinéma, chez Isabelle Huppert, c'est presque la même chose. Alors on est revenus huit jours plus tard, au même endroit. Cette fois, on a revu les films, on a noté comme des étudiants appliqués des répliques sur un carnet, pour en faire des symboles (dont Lacan affirmait qu'ils étaient d'abord des emblèmes, il n'a pas tort), et de fil en aiguille on l'a peut-être retrouvé, ce plaisir de la conversation libre, non infectée par ce qui nous plombe.

De quoi avons-nous tous besoin, ces jours-ci ? De parler d'autre chose. Une année sans cinéma ? Non, cette idée, Isabelle Huppert la refuse. Une année à parler de cinéma, à regarder le cinéma, à le refaire marcher, tout ça peut-être à un autre rythme : plus intime. Voici trois heures de cette parole-là. Isabelle, à bâtons rompus.

On se demandait comment vous aviez vécu cette année covid, cette année « sans cinéma » ?

Une année sans cinéma, non. Sans rituel du cinéma, oui. Or le cinéma déritualisé, est-ce encore du cinéma ? Vaste débat. Et à défaut d'en voir, on a continué à en faire. J'ai tourné quatre films.

Le premier confinement, vous l'aviez traversé comment ?

C'était inédit. L'inédit a pris le dessus sur l'inaction. Le nécessaire devenait contingent. J'ai beaucoup marché ; j'ai beaucoup lu... C'est le mot qui convient : c'était une traversée.

Ne pensez-vous pas que certaines choses ne se feront plus de la même façon, que cette crise n'aura pas d'incidence ?

Dans la forme, pas vraiment. Le cinéma est un espace imaginaire. Le plateau est un espace qui jouit d'une certaine impunité : les acteurs qui sont dans le champ s'embrassent, se parlent à moins d'un mètre... C'était comme si – à tort ou à raison – la force d'imaginaire que convoque le cinéma construisait un espace invincible.

D'une certaine manière, c'est presque indélicat de vous demander à vous, Isabelle Huppert, à quoi peut ressembler une vie sans cinéma, car si quelqu'un ne le sait pas, c'est bien vous, qui tournez beaucoup, qui voyez beaucoup de films quand vous n'êtes pas en tournage...

Ça, c'est une perception extérieure, qui réduit les vies aux signes visibles qu'elles émettent. Ce n'est jamais que la partie émergée de l'iceberg. Mais il y a la vie intime, la vie en pensées aussi. Et peut-être que cette période étrange que nous traversons tous favorise d'autres couches de soi, moins visibles, moins sollicitées quand on est actif. On était dans l'addiction, on a dû soustraire pour mieux extraire.

On pourrait à notre tour extraire quelques rôles de votre filmographie. Et autant commencer par *La Dentellière* de Claude Goretta, qui vous avait fait connaître du grand public. En le revoyant, il est frappant de voir à quel point ce rôle ↠

KATJA KAHLWES

TENUE **DIOR**.
BRACELETS
ET BAGUE
DIOR HAUTE JOAILLERIE.

TENUE **DIOR**.
BAGUE ET BRACELETS
DIOR HAUTE JOAILLERIE.

KATJA KAHLWES

TENUE **DIOR**.
BRACELETS
DIOR HAUTE JOAILLERIE.

était déjà celui d'une observatrice. Jouer celle qui regarde le monde, c'est toute votre filmographie ?

C'est plus ou moins vrai selon les rôles. *La Dentellière* n'avait pas d'autres choix. Un premier grand rôle, c'est un peu comme une signature. Ma mère, qui avait lu le roman de Pascal Lainé avant moi, trouvait que ce livre me décrivait : rousse, avec des joues rondes, qui regarde plus qu'elle ne parle.

On pourrait croire, à vous entendre, que c'est facile, qu'il n'y a qu'à jouer le personnage. Pourtant, ce mot-là, « personnage », vous ne l'aimez pas beaucoup.

Disons qu'on peut trouver mieux, « personne » par exemple. C'est un mot intéressant, vide et plein, en anglais ils en ont deux : *« nobody »* et *« person »*. C'est Jacques Doillon qui a beaucoup réfléchi sur le sujet. Sur *La Vengeance d'une femme,* il me disait : « Je filme des personnes, pas des personnages. »

Jean-Luc Godard aussi, qui dit de façon catégorique, comme souvent : « Les personnages, au cinéma, ça n'existe pas. Le roman crée des personnages, pas le cinéma. Le scénario crée des personnages, mais un film n'est pas un scénario. Sinon, on se contenterait de faire des scénarios… »

On ne saurait mieux dire et Benoît Jacquot ajoute aussi que filmer un acteur ou une actrice, c'est un peu faire un documentaire sur elle ou lui. Pour convoquer autre chose que ce que le scénario propose.

Convoquer quoi ?

Du vivant. Tout simplement. Un « personnage », c'est figé. Une personne, c'est en mouvement. La personne, c'est une appropriation possible, et même nécessaire. Le personnage, c'est le contraire de l'appropriation. Il est déjà écrit, il faut le jouer à la ligne. Ce sont deux mouvements inverses. L'histoire, on s'interdit de la faire sienne si on s'en tient à jouer un personnage. Le cinéma, c'est toujours un peu un hold-up. Sinon, quel intérêt ? On lui prend autant qu'il vous donne.

Comment la personne s'invite dans le personnage : par des inflexions de voix, par des gestes ? Ce que vous fabriquez, en tant qu'actrice, c'est quelque chose de silencieux, qui n'existe pas seulement dans le dialogue…

Oui, même s'il y a des films plus bavards comme *La Cérémonie* de Claude Chabrol. Mais cette liberté, plus encore qu'au cinéma, c'est au théâtre que l'on doit la gagner. Le cinéma n'a pas la convention lourde du théâtre. Mais c'est pourtant au théâtre que j'ai pu affiner cela, avec tous ceux avec qui j'ai travaillé, des personnes très singulières aux univers très forts qui m'ont laissée exprimer des choses très personnelles. Que ce soit Claude Régy, Jacques Lassalle, Bob Wilson, Peter Zadek, Luc Bondy, Krzysztof Warlikowski, Ivo Van Hove avec qui je fais *La Ménagerie de verre* en ce moment ou des auteurs comme Yasmina Reza et Florian Zeller. Le théâtre tout ancestral qu'il est dans son rituel permet la plus grande audace.

Que vous ont-ils appris sur la liberté de jeu ?

C'est très simple : « Il faut tuer le théâtre », disait Régy. Une convention à abolir à tout moment. Il ne peut se pratiquer que dans la négation de ce qu'il est. Ils ne m'ont rien appris. La liberté ça ne s'apprend pas ; on la rend possible.

Parce qu'il est au présent ?

Parce qu'il est oppressant [rires]. Or la convention est oppressante. Le théâtre se construit à la fois contre et à partir de cette négation. Au cinéma, c'est moins vrai. On bouscule moins les pratiques. Bien sûr, des films se font, qui essayent des écritures nouvelles, mais le cinéma n'oblige pas forcément à la radicalité, à la révolution. On peut faire un film tout à fait intelligent sans bousculer l'écriture cinématographique. Au théâtre, c'est moins vrai. Sans proposition vraiment inédite, il n'y a pas de théâtre. Dans cette liberté-là que recherche en permanence le théâtre, le personnage a été tué depuis longtemps, précisément parce qu'il incarne l'héritage, les grandes formes classiques.

Quand vous recevez un scénario, que faites-vous des informations qu'il vous donne sur ce personnage ?

Un scénario, on ne le lit jamais de façon objective, neutre. Ce n'est pas un matériau intrinsèque. Si c'est Haneke qui vous l'envoie, vous ne le lisez pas comme un premier film. Quelle qu'en soit la lecture, des images commencent à surgir, des bouts de dialogues esquissent un rôle possible. Toutes sortes de notes qui vont composer une partition.

Vos débuts ont eu quelque chose de fulgurant : tout de suite après *La Dentellière*, il y a un enchaînement vertigineux : *Violette Nozière* de Chabrol, *Loulou* de Maurice Pialat, *La Porte du paradis* de Michael Cimino, *Sauve qui peut (la vie)* de Godard… Tout ceci en l'espace de deux ans…

… et *La Dame aux camélias* de Mauro Bolognini. Qui clôt une séquence assez intense. Mais moi, je ne m'apercevais pas de ça. Je trouvais ça normal ! Je me disais juste qu'il fallait que je prenne l'avion. Pour aller sur le tournage de *La Porte du paradis,* c'était un long voyage.

Oui, c'est toujours un long voyage jusqu'au paradis… [rires]

Là, en l'occurrence, pour ce paradis-là, il me fallait d'abord arriver à New York, puis rejoindre le fin fond du Montana. Je crois que ce voyage occupait à lui seul l'essentiel de mes pensées, pas du tout le fait que j'allais jouer dans un film dont personne ne pouvait savoir à quel point il allait entrer dans l'histoire, de la façon la plus violente possible, d'abord rejeté, puis symbolique de la fin de Hollywood comme usine à rêve, jusqu'à enfin devenir ce film culte entre tous.

« Cette période étrange que nous traversons favorise peut-être d'autres couches de soi, moins visibles. On était dans l'addiction, on a dû soustraire pour mieux extraire. »

***Violette Nozière*, *La Porte du paradis*, *Sauve qui peut (la vie)* : vous incarnez la même année trois prostituées. Mais en les jouant totalement différemment…**

Ah oui, c'est vrai… Je ne m'en étais jamais aperçu [rires] ! Bon, il aurait vraiment fallu être sourde et aveugle à l'environnement pour les jouer de la même façon. On est agi par les films, plus que l'on agit sur eux. On est fabriqués par les films. Les acteurs ne le savent jamais assez. Ce n'est pas la peine de se fatiguer trop [rires]. Franchement, il n'y a qu'à se laisser porter. Par le costume, la lumière, l'époque, l'énergie générale du film.

Michael Cimino vous filme souvent en plan général, il y a beaucoup de scènes de groupe dans *La Porte du paradis*, on imagine que vous jouez en ayant le sentiment d'entrer par effraction dans un grand récit national.

Oui, mais c'est le sujet du film. D'une certaine manière tout le monde, tous les personnages pénètrent dans le film par effraction. C'est le grand film sur l'exclusion qui tentera désespérément d'être légitime.

Quand, quelques jours plus tard, vous arrivez à Lausanne, sur le tournage du Godard, vous êtes toute seule ou presque dans le plan. Ce qui se joue là, entre le cinéaste et vous, c'est la solitude même de l'actrice ?

La solitude de l'actrice est dans tous les films, bien sûr encore plus quand je suis plongée au fin fond de la Corée avec Hong Sang-soo *[In Another Country]* ou dans la jungle philippine avec Brillante Mendoza *[Captive].* Le tournage de *La Porte du paradis,* je le vivais comme un *« summer camp »*, on existait collectivement avec Kris Kristofferson, Anna Thompson (qui s'appelait encore Anna Levine), Mickey Rourke, Christopher Walken. On vivait en plan large, sur le film de Cimino, il y avait des centaines de techniciens. Même si le film atteint aussi de magnifiques moments d'intimité. Sur *Sauve qui peut (la vie)*, changement de format, on devait être quatre ou cinq.

Vous entretenez un dialogue privilégié entre le ou la cinéaste et vous ? Il y a d'abord la mise en scène et ensuite les partenaires ?

Un dialogue privilégié avec la mise en scène, oui, encore plus qu'avec le cinéaste. C'est ce qui compte avant tout. Il est invisible à l'œil nu. Le cinéma est un langage. Si vous venez sur un tournage, vous ne verrez rien. C'est animal, organique, harmonieux. Ça ne passe pas par des dialogues superflus, des questionnements à n'en plus finir. C'est une affaire de regard, médiatisé par la caméra, cette caméra qui s'approche, s'éloigne, qui vous tourne autour. C'est un plaisir sensuel tout comme l'est le plaisir musical du rythme qui s'instaure entre un partenaire et vous. Jouer, c'est jouer avec.

Les réalisateurs vous parlent beaucoup ?

Pas vraiment, non. Chabrol était connu pour en dire le moins possible. Verhoeven partait du principe que puisque j'étais une femme j'en savais plus que lui sur la question ! À l'inverse, quelqu'un comme Mia Hansen-Love très subtilement indique avec légèreté, comme on saupoudre quelques touches sur un édifice déjà construit, et *L'Avenir* est impressionnant par la façon même dont sa mise en scène s'enroule autour du « personnage »...

On dit que vous tenez à distance vos personnages. Vous avez souvent tourné avec des cinéastes qui sont de grandes forces naturalistes : Pialat, Chabrol, Doillon, peut-être même jusqu'à Verhoeven. En vous invitant, ils semblent remettre en question leur cinéma. A contrario, Godard, Schroeter, Haneke, Bozon, Breillat qui sont des cinéastes avec un rapport plus distant au personnage, vous précipitent souvent vers quelque chose d'ultra-physique…

J'ai pu sentir ça, oui. Que certains cinéastes, comme ceux que vous citez, cherchaient avec moi quelque chose de l'ordre de la performance. J'entends souvent parler de ma supposée distance ou froideur. Je n'en ai pas conscience. Quand je vois les films, je peux comprendre ; mais dans la pratique, j'ai du mal à la voir, cette distance. Elle n'est pas permanente. Elle intervient à quelques endroits, très précis, dans la construction d'un rôle. Mais il suffit de deux trois moments pour que l'on garde l'impression que tout serait ainsi. On se souvient de l'expérience appelée « l'effet Koulechov », du nom du formaliste russe des années 1920 qui en avait fait la tentative. Il propose un même gros plan presque inexpressif du visage d'un acteur et il accole ce visage à trois images différentes : un plat de pâtes, une femme nue, un enfant mort. En ressortent trois sentiments distincts : la faim, le désir, la douleur. Preuve assez convaincante, s'il en fallait, que le cinéma a sa vie propre. On ne doit pas se sentir obligé d'exprimer l'inexprimable, il vaut mieux imprimer. Pas la peine d'en rajouter. Pas la peine d'en faire trop.

« J'entends souvent parler de ma supposée distance ou froideur. Je n'en ai pas conscience. Quand je vois les films, je peux comprendre. »

Parce qu'il y a toujours un plan qui vient après, rejouer ou déjouer le précédent ? *Dans Sauve qui peut (la vie)*, il y a cette scène où deux types vous enlèvent pour que vous, prostituée indépendante, vous leur reversiez une partie de votre argent. Et ces deux personnes vous répètent : « Vous croyez que l'on peut être indépendante ? »

De toute évidence, chez Godard, les métaphores sont assénées mais non sans humour ! C'est ça qui est bien. Si on l'entend comme ça, c'est un assez bon résumé du statut de l'acteur. Il est pris dans la chaîne mais Godard ne s'exclut pas. Lui aussi fait partie de la chaîne.

Jouer certaines vies ne vous fait pas peur ?

Non. Même s'il est vrai qu'il arrive que l'on joue des vies terribles. Mais ce n'est pas tant ce que sont les vies que comment on les montre. Parfois, je vois des films, je me dis « qu'est-ce qu'on leur demande aux actrices »... Et nous, actrices, pour que nous puissions jouer cette pesanteur, il nous faut la grâce. Godard, sur *Sauve qui peut (la vie),* il l'avait, cette grâce. D'ailleurs, sur *Passion,* que nous avons tourné l'année d'après, il me parlait de Simone Weil et me faisait lire *La Pesanteur et la Grâce*...

Quelqu'un qui n'aurait jamais entendu parler de vous et qui verrait successivement *La Pianiste* de Michael Haneke et *Elle* de Paul Verhoeven pourrait se demander la même chose, non ?

Oui ! Il se dirait : « Mais qu'est-ce que c'est que cette femme ? » Quand j'ai tourné *La Pianiste,* mon fils avait 3 ans à l'époque, j'allais l'emmener tous les matins à l'école et après je jouais... La distance entre le personnage et la personne permet peut-être de faire des choses radicales, violentes, sans en souffrir. Sans trop être mise en danger par le film. Dans *La Pianiste,* c'est le langage du hors-champ qui crée le choc, par exemple dans cette scène où je me mutile le sexe au rasoir dans la baignoire. Haneke montre très peu de choses, il fait monter une tension et ensuite laisse le spectateur se persuader d'avoir vu cette chose. Grand illusionniste, Haneke. C'est le contraire de la pornographie. Pareil dans le film de Verhoeven.

En revoyant *Une affaire de femme*, de Chabrol, grand film sur les « faiseuses d'anges » comme on disait pour qualifier les femmes qui pratiquaient l'avortement avant qu'il ne soit ↠

↠ **légal, j'étais frappé par les silences… Cette fois, ce ne sont pas seulement vos silences à vous, n'est-ce pas ?**
Non, ce sont les silences d'une époque. Passivement imposés aux femmes. Mais Chabrol montre un personnage vénal, pas toujours sympathique, jamais sanctifié, qui devient une héroïne, par la violence du système qu'elle combat. Voilà ce que j'appellerais la nuance avec laquelle le cinéma doit encore pouvoir avoir à faire. Le personnage ne doit pas être systématiquement triomphant, sans nuances, symbolique. Par ailleurs, des femmes fortes, libres, le cinéma hollywoodien en a filmé dans les années 1930, tout le cinéma « pré-code », avant le code moral, quand on redécouvre aujourd'hui un film comme *Baby Face* [d'Alfred E. Green] avec Jean Harlow, qui date quand même de 1933, on est subjugué par la modernité du rapport hommes-femmes, c'est elle qui mène la danse. Mais elle n'exprime aucun besoin d'être montrée comme exemplaire, elle est seulement dans sa survie. Et le but est atteint, on la suit jusqu'au bout. C'est un film troublant à regarder à la lumière de certains des débats d'aujourd'hui. Car il est en avance sur nous. Il rappelle aussi que c'est l'actrice qui prend en charge le rôle, et il nuance la tendance à ne faire que des héros positifs, que des « personnages ».

« C'est un grand pays, le cinéma. Je le parcours beaucoup, dans tous ses aspects. Par intuition, par nécessité aussi. »

Quelqu'un qui croyait en cette prise en charge par l'actrice, et plus encore en la passion, avec ce que le terme recouvre d'ambiguïtés, c'est Werner Schroeter. Vous avez tourné *Malina*, *Poussières d'amour* et *Deux* ensemble. Il a beaucoup compté pour vous, n'est-ce pas ?
Le cinéma de Werner, c'est l'exemple même d'un art qui va au cœur des antagonismes. Tout ce qu'une histoire d'amour peut fabriquer de passion, de contradiction, de libération mais aussi de douleurs, Werner le raconte. Mais il le raconte en échappant à tout stéréotype. *Malina,* d'après Ingeborg Bachmann, une intellectuelle pure dévastée par la passion, est exemplaire de ce point de vue. Les trois films que j'ai faits avec lui comptent énormément pour moi.
Le scénario de *Malina* était signé d'Elfriede Jelinek, que vous avez connue sur le tournage du film de Schroeter. Plus tard, Jelinek a écrit *La Pianiste*. À l'époque, vous disiez ne pas l'avoir lu son roman…
Et je ne l'ai toujours pas lu ! Michael m'avait déconseillé de le lire pour jouer le film. J'ai lu d'autres choses d'elle, *Lust* par exemple. Elle nous a rendu visite plusieurs fois sur *Malina*, j'ai été heureuse de la connaître.
Qu'apprend-on à côtoyer, à vivre des tournages aux côtés d'ogres fantastiques que sont Chabrol, Pialat, Schroeter, Haneke, pour ne citer que les premiers noms qui nous viennent à l'esprit ?
Oui car il y en a tant d'autres, vous pourriez aussi bien me parler de Neil Jordan, de Joachim Trier, de Patricia Mazuy, d'Ira Sachs, de David O. Russell ou de Guillaume Nicloux. On perçoit des versions différentes de la vie. Pialat disait les choses plus brutalement, Chabrol exprimait sans doute la même noirceur, mais de façon plus distancée. Il cachait beaucoup de choses derrière sa bonne humeur. J'ai aimé être avec eux, passer du temps avec eux, avec Haneke aussi ou avec Bob Wilson. Qui m'aurait appris quelque chose ? Je cherche… Ils ne m'ont pas appris à jouer : ils m'ont fait jouer, c'est différent – et c'est beaucoup mieux.
Êtes-vous nostalgique de tous ces gens-là, de cette époque ?
Je n'ai pas de nostalgie, je suis triste que certains ne soient plus là, de ne plus pouvoir travailler avec eux ou rire avec eux. Mais je vis au présent. Je pense que demain sera mieux. Aux films que je viens de tourner et à ceux à venir. C'est une force vive, le cinéma. Et il n'a pas changé dans ses pratiques depuis que j'y suis entrée, donc pas de nostalgie d'une façon de faire avant. Ça va, je n'ai pas commencé sous le cinéma muet, quand même [rires] ! Même si j'adorerais faire un film muet, comme en faisaient Werner Schroeter ou Philippe Garrel à une époque… Ça me rappelle que j'avais fait un entretien croisé entre Garrel et Pialat pour un numéro des *Cahiers du cinéma* dans les années 1990. Mais le magnétophone n'avait pas marché, je crois.
Ça arrive, l'émotion est l'ennemie de la technique [rires]. Vous avez des regrets de gens avec qui vous auriez pu tourner ?
Non, j'ai plus d'envies que de regrets.
Duras ?
C'est marrant que vous pensiez à Duras… Je l'ai bien connue. Mais ce n'est pas un regret. Si ça avait dû se faire comme on dit… Je ne sais pas si on peut regretter de ne pas avoir tourné avec quelqu'un. Duras, j'ai beaucoup parlé avec elle. Elle m'a beaucoup fait parler aussi. C'est donc une interrogation : pourquoi on ne l'a pas fait ? Ce n'est pas un regret, c'est une interrogation. Il faut savoir que ce n'est pas que le fruit du hasard, une rencontre. Les rencontres racontent quelque chose, et à un moment donné ça s'élabore par le cinéma. Ou pas. Avec Marguerite Duras, nous n'avons pas fait de film. Pourquoi ? Je n'ai pas la réponse.
Vous n'êtes pas affiliée à une famille de cinéma ?
Non, pas vraiment. Et de moins en moins, je dirais. J'ai toujours évité. Je suis présente dans le cinéma français, mais à la marge des bandes, des familles. J'aurais pu en souffrir, mais non. J'en ai profité pour tourner ailleurs, pour m'échapper, pour tracer ma voie un peu partout en Asie, en Europe, aux États-Unis, en Australie aussi. C'est un grand pays, le cinéma. Je le parcours beaucoup, dans tous ses aspects. Par intuition, par nécessité aussi. C'est extraterritorial, le cinéma. Ça ne s'arrête pas à Paris.
C'est aussi un pays qui impose une survie de tous les instants, le cinéma… Il faut avoir le cuir dur pour y survivre ?
Il faut en avoir autant envie que besoin. La survie, mais l'instinct aussi… C'est très animal le cinéma. C'est ce qui se comprend sans parler, ce qui se ressent. Tout ce qui se passe avant de le dire, avant le langage. Et il y a la puissance du regard, ça donne des ailes ! □

KATJA RAHLWES

TENUE **DIOR**.
BAGUE **DIOR HAUTE JOAILLERIE**.

ASSISTANT DE LA PHOTOGRAPHE QUENTIN FARRIOL.
OPÉRATEUR NUMÉRIQUE PETER KEYSER.
VIDÉO UMBERTO TOSELLI.
ASSISTANTS DE LA STYLISTE ALINE MIA KASTLI, HOUMAN FARAHMAND ET LINA VELASQUEZ.
COIFFURE JOSEPH PUJALTE.
MAQUILLAGE ANTHONY PREEL.
MANUCURE CAM TRAN.
RETOUCHES SIMONE HOFFMAN.

TENUE *de campagne*

À peine désignée tête de la liste socialiste aux élections régionales en Île-de-France, Audrey Pulvar a dû affronter de terribles révélations sur son père. Gaspard Dhellemmes a cherché à comprendre comment l'ex-journaliste parvenait à se composer un masque de candidate enthousiaste entre la douleur familiale et la pression politique. Photographie Bettina Pittaluga.

LA CANDIDATE IMPOSSIBLE
Audrey Pulvar photographiée pour *Vanity Fair* à Paris en mars 2021.

Ce matin-là, le radio-réveil m'a fait sursauter un peu plus tôt que d'habitude. Audrey Pulvar était l'invitée de l'interview de 7 h 50 sur France Inter. J'avais justement sollicité un entretien avec elle il y a plusieurs semaines déjà. Je voulais savoir comment l'ancienne présentatrice du « 19/20 » de France 3 était devenue cette femme politique habile et ambitieuse, prête à défier Valérie Pécresse à la présidence de la région Île-de-France. Mais ce questionnement était soudain devenu dérisoire. Depuis quelques jours, trois de ses cousines racontaient avoir été jadis agressées sexuellement par son père, Marc Pulvar. Dans la boue des réseaux sociaux, sa fille était accusée au mieux d'indifférence, au pire de complicité. Elle, qui était une enfant au moment des faits, se voyait sommée de s'expliquer à la place de cet homme mort en 2008. À la radio, les auditeurs l'entendent donc se présenter comme la « fille d'un pédocriminel, fille d'un monstre » – ce sont ses mots. « Et quand vous êtes la fille d'un monstre, répète-t-elle, forcément, à un moment, vous vous demandez si vous n'êtes pas un peu un monstre vous-même. » Instant de sidération. Audrey Pulvar déplie la mécanique infernale de l'inceste. « Non, il ne m'est pas venu à l'idée de le dénoncer, dit-elle. Ça n'était pas à moi de le faire. » La femme politique disparaît peu à peu sous les sanglots étranglés. « Ce sont des crimes qui détruisent profondément les êtres, les victimes directes et tous ceux qui sont autour », conclut-elle, la voix hachée par les pleurs. C'est presque insoutenable à écouter. On se demande si elle va réussir à terminer l'interview.

Quelques jours plus tard, sa cheffe de cabinet me rappelle : Audrey Pulvar est d'accord pour me rencontrer, à condition toutefois de ne pas parler de son père. « N'essayez même pas, insiste-t-elle : elle ne répondra à aucune question. C'est très douloureux, vous savez. » Le sujet m'intéresse quand même. Je me demande comment on peut faire campagne après une telle déflagration. Comment distribuer des tracts, parler reconversion du triangle de Gonesse et saturation du RER B, comme si de rien n'était ? Quelle force faut-il trouver en soi pour porter le masque de la candidate forcément enthousiaste ? J'étais convaincu qu'elle céderait la place à un(e) autre, plus disposé(e) à jouer la comédie de la campagne.

Cette après-midi de mars, l'adjointe « à l'alimentation durable, à l'agriculture et aux circuits courts » (c'est son titre exact) me reçoit au troisième étage de l'Hôtel-de-Ville. « J'arrive, j'arrive », dit-elle en trottinant. Elle revient d'un déplacement au jardin d'agronomie tropicale du bois de Vincennes et, puisqu'il faut bien lancer la conversation, je la complimente un peu bêtement sur son bureau. Ça la fait sourire : « C'est que vous n'avez pas vu les autres. » À y regarder de plus près, la pièce est vraiment exiguë et dépare cet édifice tout en moulures et hauteurs sous plafond extravagantes. Au-dessus de sa table de travail, elle a accroché une gouache représentant un paysage normand : « Je la regarde parfois. Ça m'apaise. » Qu'elle semble lasse au milieu de cette campagne impossible. Elle plafonne à 13 % dans les sondages et, dans une région qui ne pense qu'à retrouver une vie normale, elle doit créer une dynamique autour de son projet à coups de réunions masquées sur Zoom. Très vite, je lui demande si elle a pensé à renoncer. Elle laisse passer un long silence, puis lâche un « non » d'une voix si faible que je crois entendre « oui ». « Comment vous dire ? reprend-elle. C'est quelque chose de très douloureux et qui l'a toujours été. Mais je dois faire face. »

Loin des fantômes

Selon le cliché psychanalytique bien connu, on n'échappe jamais vraiment à son enfance. Il est rare toutefois qu'elle vous rattrape avec une telle violence. Audrey Pulvar est née à Fort-de-France, la première ville de Martinique. Elle est la troisième fille d'une assistante sociale et d'un tonitruant professeur de mathématiques, engagé dans les combats anticoloniaux et les luttes syndicales. Parce qu'elle est née à l'époque de l'affaire Angela Davis – laquelle encourait la peine de mort –, on lui donne aussi ce prénom après Audrey : être de gauche va de soi chez les Pulvar. Quand François Mitterrand est élu en 1981, le grand-père, ouvrier fraiseur chez Renault, « met des mois à s'en remettre tant il est heureux ». Les parents d'Audrey se séparent vite quand elle a à peine 5 ans, mais ça ne l'empêche pas d'admirer ce père éloquent, dont les discours enflammés font trembler le patronat martiniquais. Petite, elle reste éveillée parfois tard le soir pour le voir quand il rentre de ses réunions avec ses camarades. Pendant les vacances, il l'emmène faire du camping sur les plages sauvages de l'île avec des cousins. Souvent, Marc prend de longs bains avec sa nièce Barbara, la fille du célèbre poète Édouard Glissant.

BETTINA PITTALUGA

Comment imaginer l'impensable ? Marc, dit « Loulou », est une figure morale qui s'est toujours tenue aux côtés des plus faibles. Sa fille, Audrey, a 5 ans, mais elle devine que des trucs « pas normaux » se passent. Un jour de dispute, Barbara, qui a à peu près le même âge, lui lance : « Ton père, il met sa main dans ma culotte. » Elle encaisse sans comprendre ce qui se joue, comme si son cerveau avait tout « cadenassé ».

L'adolescente un peu solitaire découvre à 13 ans le visage de Christine Ockrent en direct sur France 2. Une révélation. « Je voyais une femme qui avait une connaissance de sujets complexes, une autorité naturelle, quelque chose de puissant. À partir de là, toutes mes forces sont tendues pour devenir journaliste. » Vite, un Deug de sciences économiques à Rouen puis une école de journalisme à Paris où ses professeurs la poussent vers la télévision. La jeune femme possède cette grâce mystérieuse que l'on appelle charisme. Débuts sur la chaîne martiniquaise ATV, puis le grand départ des Antilles – elle laisse loin derrière les amis et les fantômes. Elle enchaîne les piges sur LCI et les remplacements sur France 3, tout en s'occupant de sa fille, Charis, née en 1997. Un soir, au début des années 2000, sa mère lui annonce la nouvelle : deux de ses cousines, Karine et Valérie, ont décidé de porter plainte contre son père. Elles peinent encore à prononcer le nom de Marc Pulvar mais, dans la famille, tout le monde a compris. Elles ont besoin de parler et surtout d'être entendues : l'idole était un salaud. Mais personne n'est alors prêt à les écouter. Et puis les faits sont prescrits. Leur plainte n'aboutit pas et on referme le couvercle sur les secrets de famille. Quand elle en parle aujourd'hui, Audrey Pulvar affirme avoir apporté son « soutien » à Karine et Valérie.

En 2004, la carrière de la journaliste décolle. Elle est choisie pour présenter sur France 3 le journal télévisé de deuxième partie de soirée, le « Soir 3 ». La presse fait d'elle un symbole : à 32 ans, elle devient la première femme noire à la tête d'un JT. L'année suivante, Paul Nahon, le directeur de l'information de la chaîne, la convoque dans son bureau.

« Je vous demande de prendre la suite d'Élise Lucet pour le "19/20".

– OK, on y va », répond-elle sans hésitation.

La nouvelle star de l'info travaille dur. « Je déteste les "jako répèt", me dit-elle en traduisant l'expression du créole : ça veut dire "perroquet". » Elle ajoute : « J'aime être incollable sur tout. Je me suis toujours mis la pression, que ce soit en direct sur ATV devant 150 000 téléspectateurs ou pour présenter le "19/20". » À l'écran, Audrey Pulvar dégage une sorte d'assurance tranquille, mélange de réserve et de professionnalisme. Elle se lâche en revanche lors d'interviews politiques toniques, comme dans cet échange de 2008 au couteau avec Nicolas Sarkozy, alors président de la République, au sujet des expulsions d'étrangers en situation irrégulière. Six minutes de tension qu'il conclut en rejouant la célèbre tirade de Giscard : « Mais madame, j'ai un cœur, et comme vous, il est à gauche. » Déjà la militante pointe sous la journaliste. Elle défile même contre la réforme du service public et la suppression de la publicité sur France Télévisions. Personne ne songe à le lui reprocher : son journal réunit près de 6 millions de téléspectateurs chaque jour.

Dans son bureau de poche de l'Hôtel-de-Ville, je la taquine : « Ce genre d'exposition ne vous est pas monté à la tête ?

– J'ai toujours demandé à mes amis de me secouer si je prenais la grosse tête. Ils ne l'ont jamais fait.

– Vous avez peut-être des amis très complaisants...

– Peut-être, sourit-elle. Je sais que ma vie n'est pas tout à fait normale, mais ce n'est pas une raison pour me perdre. »

> « Je sais que ma vie n'est pas tout à fait normale, mais ce n'est pas une raison pour me perdre. »
> AUDREY PULVAR

Isabelle Huppert et la condition ouvrière

Une vie professionnelle change rarement de manière radicale. Il faut poser des jalons, faire les bonnes rencontres. Les transformations de carrières sont plus glaciaires que volcaniques. La mue d'Audrey Pulvar s'accélère en novembre 2009 quand elle rencontre Arnaud Montebourg. Il est alors député et président du conseil général de la Saône-et-Loire, mais il parle déjà de quitter la vie publique, fatigué de plaider dans le désert pour la « rénovation » du parti socialiste. Encore une journaliste en couple avec un politique : il y a eu Anne Sinclair, Christine Ockrent et tant d'autres... C'est maintenant au tour d'Audrey Pulvar de perpétuer cette drôle de tradition française qui nourrit la défiance des citoyens.

Leur histoire révélée dans la presse people met dans l'embarras ses employeurs d'alors, I-Télé (futur CNews) et France Inter. Elle sera bientôt privée d'interviews politiques. Dans ces cas-là, on prie toujours les femmes de se faire discrètes. Lors de la primaire socialiste de 2011, Arnaud Montebourg, *alias* « monsieur démondialisation », surgit en troisième place avec 17 % des suffrages derrière François Hollande et Martine Aubry. Il ne sera pas élu, mais il aura son mot à dire. Audrey Pulvar apparaît à côté de lui le soir des résultats, grand sourire, une fleur à la main. Elle devient cette journaliste de gauche et glamour qui fait la couverture des *Inrockuptibles* une rose entre les dents. Quelques mois plus tard, en septembre 2011, Laurent Ruquier la choisit comme chroniqueuse en tandem avec Natacha Polony. Les passes d'armes – les « clashs », dit-on à l'époque – avec les hommes politiques se multiplient, comme avec Jean-François Copé à qui elle ne se prive pas de rappeler les embarrassantes photos de vacances avec un sulfureux intermédiaire franco-libanais, lui lançant : « On ne barbotera pas dans la piscine de Ziad Takieddine ensemble, ça, c'est clair. »

Quand François Hollande est élu président de la République, Arnaud Montebourg devient son remuant ministre du redressement productif, un titre orwellien taillé pour le personnage. Cette fois, la situation est intenable. Audrey Pulvar est ↠

contrainte de quitter France Inter et Laurent Ruquier se passe de ses services. Heureusement, le banquier Matthieu Pigasse, qui se dit de gauche et vient de racheter *Les Inrockuptibles,* la propulse à la direction de la rédaction. Enfin, elle peut donner libre cours à ses opinions, passer d'un numéro spécial sur Isabelle Huppert à un autre sur la condition ouvrière. Et tant pis si *Le Canard enchaîné* se gausse du prix de ses lunettes en écailles de la maison Bonnet : 15 000 euros, dit le palmipède ; « seulement 3 300 », rectifie l'intéressée. L'ennui, c'est que Matthieu Pigasse et Arnaud Montebourg ne s'entendent pas. Question d'ego, surtout. Audrey Pulvar découvre les limites de son rôle de journaliste-compagne de ministre. Son actionnaire lui demande de le soutenir . « Je lui ai dit : "Si vous avez quelque chose à dire à Arnaud Montebourg, vous l'appelez. Vous lui mettez le poing dans la figure si vous le souhaitez, mais laissez le magazine en dehors de tout ça." » La réalité est aussi qu'elle est alors sur le point de se séparer du ministre. En novembre 2012, lassée d'être présentée comme la « femme de », elle finit par informer l'AFP de sa rupture par SMS. Un mois plus tard, elle quitte *Les Inrocks.*

Tout sauf Najat

Comment devient-on à son tour une femme politique ? En juillet 2017, Audrey Pulvar fait ses adieux au journalisme en direct sur I-Télé. L'annonce de son « choix de changer de vie » a des airs de harangue : « Avoir le choix, c'est une chance dans un pays où 6 millions de personnes voudraient simplement pouvoir travailler. » Elle prend la tête de la fondation Nicolas-Hulot, dont le fondateur vient enfin d'accepter un poste de ministre de l'environnement du gouvernement d'Édouard Philippe. Nuits blanches dans les dossiers entre négociations du Ceta (accord commercial Europe-Canada) et assises de la mobilité. Au même moment, alors qu'Anne Hidalgo est une énième fois attaquée sur les réseaux sociaux – pour avoir fermé les voies sur berges à Paris –, elle vole à son secours sur Twitter : petit smiley d'applaudissement pour la « piste cyclable géniale sans feux rouges, magnifique » de la voie Pompidou. Pour une fois qu'on ne lui envoie pas une vidéo de rats s'égayant sur la chaussée, l'édile est surprise. Les deux femmes se rencontrent. C'est le début d'une relation amicale puis politique. « Tu peux compter sur moi. Je suis là », lui lance Audrey Pulvar. « Moralement, son soutien nous a fait du bien à tous, à une époque où on avait l'impression de creuser chaque jour notre tombe, se souvient Ian Brossat, adjoint communiste chargé du logement. Et Anne, qui a très bonne mémoire, ne l'a pas oublié. »

> « Tu me dis souvent que tu iras là où tu seras la plus utile pour moi. Eh bien, viens sur ma liste. »
> ANNE HIDALGO

Mai 2019, une soirée morose de plus à l'Hôtel-de-Ville. Anne Hidalgo a invité Audrey Pulvar dans son bureau pour suivre les résultats des élections européennes. Un raz-de-marée pour La République en marche à Paris. À ce rythme-là, frémissent les convives, Benjamin Griveaux va prendre la mairie sans faire campagne. Ne fanfaronne-t-il pas déjà devant ses amis ? Et comment composer avec les vrais faux alliés d'Europe Écologie-Les Verts, toujours en train de mégoter leur fidélité ? Anne Hidalgo a alors une idée : « Tu me dis souvent que tu iras là où tu seras la plus utile pour moi, expose-t-elle à Audrey Pulvar. Eh bien, viens sur ma liste. » L'ancienne journaliste a le pedigree idéal : c'est une personnalité connue, écolo et de gauche. Pourtant, elle hésite un peu. Elle a vu combien la politique pouvait tout dévorer. En octobre 2019, son nom apparaît en deuxième position sur la liste des arrondissements du centre de Paris. Tant pis si elle vit en réalité du côté de Montparnasse. Elle loue un appartement pour sa fille, Charis, dans le IVe arrondissement. Paris vaut bien quelques contorsions.

BETTINA PITTALUGA ; KASIA WANDYCZ/PARISMATCH/SCOOP ; MICHEL STOUPAK/NURPHOTO ; JOEL SAGET/AFP ; JACK GUEZ/AFP ; JEROME LEBLOIS/HANS LUCAS.

1

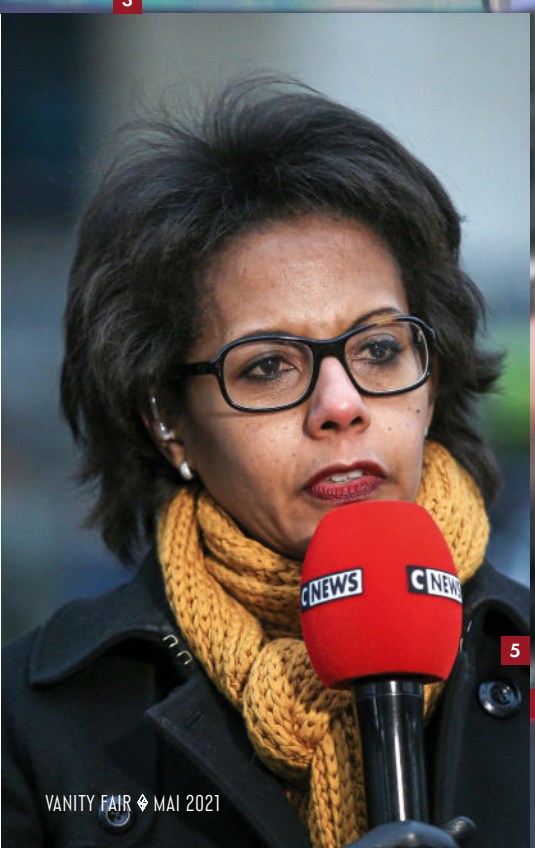
2

À FACETTES

1. Audrey Pulvar pose dans sa propriété normande en 2009. 2. Avec Anne Hidalgo pendant les élections municipales à Paris en février 2020. 3. La journaliste s'apprête à interviewer Nicolas Sarkozy en décembre 2005 sur France 3. 4. En couverture des *Inrockuptibles* en 2012. 5. Durant le One Planet Summit à Paris en 2017. 6. Au rassemblement contre la répression des Ouïghours à Paris en mars 2021.

3

4



5

6

↠ Une fois réélue, Anne Hidalgo tient à récompenser sa nouvelle amie – qui jure pourtant n'avoir rien demandé. Audrey Pulvar sera l'une des 37 adjoints accueillis sous les dorures de la mairie. Et comme elle ne veut prendre la place de personne, on lui taille une mission sur mesure qui fleure bon l'esprit du temps : chargée de « l'alimentation durable, de l'agriculture et des circuits courts ». Et pourquoi pas aussi « chargée de l'élevage des rats et des tortues » ? se moquent les twittos, qui cherchent en vain les champs de la Beauce entre les pistes cyclables. L'ancienne reine de l'info a beau se démener pour convertir les cantines au bio, le début du second mandat d'Anne Hidalgo patine. Une poignée d'élus écologistes, dont l'ancienne journaliste et militante LGBT Alice Coffin, attaquent la maire sur un nouveau front : ils l'accusent d'avoir accordé sa confiance – et même son amitié – à un homme, Christophe Girard, son adjoint à la culture, réputé proche de l'écrivain pédocriminel Gabriel Matzneff. Chaque jour le ton monte un peu plus sur la question des violences sexuelles. Une manifestation est organisée sur le parvis de l'Hôtel-de-Ville où l'on agite même une banderole « Bienvenue à Pédoland ». Le jour suivant, Audrey Pulvar explique au *Parisien* qu'Alice Coffin a « dépassé les bornes ».

À cette époque, l'adjointe pense surtout à la marche suivante : les élections régionales. Elle se verrait bien reprendre l'Île-de-France à la droite qui dirige la région depuis 2015. Des militants de gauche lui ont soufflé l'idée. Quelque 12 millions d'habitants, 20 % du PIB national : beau défi pour une nouvelle venue en politique. Elle consulte à tout va, enchaîne les réunions Zoom avec concurrents et soutiens potentiels. L'ancien adjoint à l'urbanisme, Jean-Louis Missika, la met en garde : – « Réfléchis bien, ça va être hyper-dur et violent, tu vas être traînée dans la boue » –, tandis qu'Anne Hidalgo lui accorde sa bénédiction – « Ton nom circule, ce serait vraiment bien. » De fait, si la maire de Paris a l'intention de prendre l'Élysée en 2022, il lui faudra des troupes et des soutiens bien placés – et elle ne veut pas entendre parler de Najat Vallaud-Belkacem, qui risquerait de lui contester l'investiture socialiste. Au PS, les hiérarques, qui n'ont pas de meilleur candidat sous la main, sont d'accord : Audrey Pulvar est chargée de conduire la liste aux régionales.

À l'automne 2020, la bataille est à peine lancée et, déjà, les relations se tendent avec Valérie Pécresse. Dans un tract, Pulvar attaque sa rivale sur des subventions qu'elle aurait accordées à des associations anti-IVG. Elle reçoit un SMS aigre-doux en riposte : après un « bonne chance », « ce serait dommage de vous laisser entraîner aux mêmes méthodes de basses calomnies utilisées par Claude Bartolone [candidat du PS défait aux régionales de 2015] ». Les deux femmes se connaissent un peu. Audrey Pulvar a parfois interviewé Valérie Pécresse à la télévision. Elles ont aussi partagé un petit-déjeuner sous la présidence de Nicolas Sarkozy : la journaliste venait présenter à la ministre de l'enseignement supérieur un projet d'émission de vulgarisation scientifique intitulé « Ramène ta science », finalement resté dans les cartons.

Comme une « torche humaine »

En janvier 2021, Audrey Pulvar annonce au *Parisien :* « Je suis prête ! » Ça y est, elle est officiellement candidate. Une semaine plus tard, stupeur : dans le sillage de la parution du livre de Camille Kouchner *(La Familia grande)*, trois femmes – Karine Mousseau, Barbara Glissant et Valérie Fallourd – adressent une lettre à l'AFP dans laquelle elles accusent Marc Pulvar d'avoir été un « pédocriminel ». Il faut dire qu'elles en ont traversé, des moments difficiles – dépressions, et même tentatives de suicide pour l'une – avant d'oser prendre la parole. Cela fait tant d'années que ce parent tortionnaire est porté au pinacle pour ses engagements syndicaux. Elles veulent en finir avec l'« héroïsation » de l'idole martiniquaise, dont les dix ans de la mort ont été commémorés avec ferveur dans sa ville natale de Rivière salée, au sud de l'île. « C'était l'oncle de la famille, le favori, adulé déjà, par tous, écrivent-elles. Une confiance totale, qui dure encore aujourd'hui de manière posthume, et que nous avons décidé de briser, une fois pour toutes. »

Audrey Pulvar est sonnée. Tous les souvenirs refoulés de l'enfance remontent d'un coup à la surface. Pour le moment, elle se contente de déclarer à l'AFP que, oui, elle savait. Elle avait appris « les crimes commis » par son père « il y a une vingtaine d'années » par ses cousines. « Cela a été un choc très profond pour mes proches et pour moi, ajoute-t-elle. Tant qu'elles ne souhaitaient pas s'exprimer publiquement, ce n'était pas à nous, à moi, de nous substituer à leur parole de victimes. » Injustice des médias et des réseaux sociaux : ce qui est en Martinique « l'affaire Marc Pulvar » devient aussitôt en France « l'affaire Audrey Pulvar ». « Quand je découvre la

BETTINA PITTALUGA

photo d'Audrey associée aux articles sur son père, je ne comprends pas : elle est aussi une victime », s'étouffe son directeur de campagne, le sénateur Rachid Temal.

Sur Twitter, une vidéo de 2017 ressurgit opportunément sur plusieurs comptes de militants de droite ou d'extrême droite : Audrey Pulvar y confie son admiration de petite fille pour son père. Nouvel émoi des justiciers numériques : si elle était au courant des agressions, pourquoi a-t-elle continué à faire l'éloge d'un criminel ? Personne ne prend le temps d'expliquer que les incestes sont tissés de terribles conflits de loyauté. Un bourreau peut être aussi une personne aimée. « Même des proches lui ont reproché cette vidéo, relate sa confidente Nadège Beausson-Diagne. C'est injuste : Audrey a su respecter le rythme de ses cousines, qui ont parlé quand elles ont pu parler. » La comédienne dépeint son amie comme une féministe sincère. Elle raconte même comment elle a jadis aidé et logé durant des mois l'actrice Azata Soro menacée de mort au Burkina-Faso après avoir dénoncé les agressions sexuelles d'un réalisateur.

Il faut aussi imaginer les tourments qui la tenaillent. Comment vivre avec le fantôme de ce père qu'elle continue à appeler « papa » ? Dans *Le Monde,* elle se compare à une « torche humaine » qui doit faire coexister dans son esprit un père monstrueux mais aussi un homme « luttant pour les plus démunis » et qui l'a construite. Elle l'a interrogé sur ses actes, bien sûr, avant qu'il ne meure d'un cancer en 2008, mais il aurait tout nié. Le lendemain de sa mise au point sur France Inter, son portable crépite de SMS de félicitations : il y a là des amies, mais aussi l'actrice Adèle Haenel et même Valérie Pécresse. Après ça, elle prend une semaine de vacances. Puis, contre toute attente, elle repart en campagne.

> « Beaucoup d'entre nous n'auraient pas survécu au quart de la pression qu'Audrey a dû endurer »
>
> EMMANUEL GRÉGOIRE, PREMIER ADJOINT D'ANNE HIDALGO

Vêtue d'une longue doudoune kaki, Audrey Pulvar déambule entre les stands de pastillas et de fruits et légumes du marché de la Croix-de-Chavaux, à Montreuil, en Seine-Saint-Denis. Ici, personne ne lui parle de son père. C'est à peine si on sait qu'elle est en campagne. Mais l'effet « vu à la télé » fonctionne. On demande à faire des selfies avec « madame la présentatrice ».

« Vous êtes belle dans tous les sens du terme, lui lance le boucher. – Si vous voulez que je sois une belle présidente, répond-elle, votez pour moi en juin ! »

Entre deux plaidoyers pour la gratuité des transports en commun (sa principale promesse), elle esquive un badaud un rien pot de colle : « Vous devez me confondre avec Karine Le Marchand. » Elle fait de son mieux pour sourire, mais elle apparaît un brin distante et on ne sait si c'est de la pudeur ou de la froideur. Je l'interroge sur les SMS qu'elle échange avec Pécresse, ça l'agace et voilà qu'elle me donne une leçon de journalisme sur le bitume : « Vous savez, dans une campagne, il y a le fond aussi, pas juste les polémiques. » Autour de nous, les militants contemplent le bout de leurs chaussures. L'intervieweuse avait du cran ; la femme politique est à cran. Drôle de candidate qui vous reprend de volée à chaque question et ne cherche pas à séduire. « Beaucoup d'entre nous n'auraient pas survécu au quart de la pression qu'Audrey a dû endurer », observe le premier adjoint à la maire de Paris, Emmanuel Grégoire. Me revient alors cette phrase de la philosophe chrétienne Simone Weil : « Mécanique humaine. Quiconque souffre cherche à communiquer sa souffrance – soit en maltraitant, soit en provoquant la pitié – afin de la diminuer et il la diminue vraiment ainsi. »

« Déchouker » Valérie Pécresse

Dernier entretien, une semaine plus tard, par téléphone. Audrey Pulvar n'est guère plus amène. Cette fois, elle me reproche de trop nombreuses questions sur son père lors d'une rencontre précédente. « Au moins sept », a-t-elle retenu – décompte fantaisiste. Quelques jours plus tard, surprise : elle aborde librement le sujet avec Apolline de Malherbe sur BFM TV et tient même à ajouter des éléments qu'elle « n'a pas dits sur France Inter » : « Je dormais à côté de ma cousine pendant que mon père la violait. Je ne sais pas si vous vous rendez compte de la portée de ce que je suis en train de vous dire... »

Dans la foulée, elle se lance sur un sujet hautement inflammable – les réunions non mixtes organisées au sein du syndicat étudiant Unef : « S'il se trouve que vient à cet atelier une femme blanche, un homme blanc, il n'est pas question de la ou le jeter. En revanche, on peut lui demander de se taire, d'être spectateur ou spectatrice silencieux... » Et tant pis si, les jours suivants, personne, au parti socialiste, ne la soutient alors que la droite et l'extrême droite lui tombent dessus : cette polémique lui permet de se démarquer des appareils politiques.

Du reste, elle semble avoir retrouvé du tonus. Sa victoire aux régionales, elle y croit. N'a-t-elle pas reçu le soutien de Christiane Taubira, toujours très populaire dans l'électorat de gauche ? Elle en est certaine : elle va offrir une alternative « à une vision caricaturale de droite, qui néglige les questions des inégalités et du réchauffement climatique », me répète-t-elle. Dans une interview donnée au magazine *Elle,* Audrey Pulvar parle même de « déchouker » (déboulonner, en créole) l'actuelle présidente de l'Île-de-France, Valérie Pécresse. À cette occasion, elle a forgé cet étrange néologisme : « Pulvariser. » Comme si elle voulait nous dire qu'elle était aussi en campagne pour venger son nom. □

FOURMY MARIO/ABACA, ERIC PIERMONT / AFP

LES DERNIERS JOURS D'UN CONDAMNÉ

Il disait détester la finance, se méfier du pouvoir et il portait sa foi en étendard. Durant sept ans, Emmanuel Faber a été un dirigeant charismatique du géant Danone. Sylvie Bommel raconte la chute d'un patron pas tout à fait comme les autres.

EFFETS DE *BOARD*
À gauche, Emmanuel Faber ; à droite, Franck Riboud.

Ils sont seize, réunis en visioconférence – ce qui les arrange bien tant le regard bleu acier de celui d'entre eux qui est au bord du précipice est difficile à soutenir. Neuf hommes, sept femmes. Ils forment le conseil d'administration de Danone. Certains d'entre eux disent « le *board* », ça fait plus classe. Moyenne d'âge : 60 ans. Il y a là par exemple Guido Barilla, héritier du champion mondial de la *pasta ;* Benoît Potier, un centralien, PDG d'Air liquide, leader mondial des gaz industriels ; Lionel Zinsou, diplômé de Normale sup, amateur d'art, ancien banquier de Rothschild et ex-premier ministre du Bénin... Bref, du très lourd. Comme l'ambiance.

« J'aurais pu entrer en résistance mais, à la sortie d'HEC, je choisis l'infiltration et le risque de la compromission. »

EMMANUEL FABER

Deux hommes, plus que les autres, jouent gros en cette soirée du 1er mars 2021. Le premier s'appelle Franck Riboud, 65 ans mais un sourire de gosse, capable de vous taper sur l'épaule et la seconde suivante de vous passer un énorme savon en jurant comme un charretier. Il est le fils d'Antoine qui a fusionné Boussois-Souchon-Neuvesel (BSN) avec Évian, puis avec Gervais Danone en 1973. À eux deux, Antoine puis Franck ont dirigé l'entreprise pendant cinquante ans, aujourd'hui numéro 1 mondial des produits frais et dixième groupe alimentaire de la planète. Alors forcément, bien que ce ne soit nullement le cas, les Riboud se sont toujours sentis un peu propriétaires de Danone. L'autre personnage-clé de la soirée est Emmanuel Faber, 57 ans. Il a revêtu sa tenue favorite : col roulé noir, pantalon noir, comme Steve Jobs. Dans l'histoire, il risque sa peau – enfin son poste, mais pour lui, c'est bien plus que cela. Ses mains écorchées révèlent sa passion de l'escalade ; son visage sec évoque Lambert Wilson quand il jouait un moine de Tibhirine dans *Des Hommes et des Dieux.* La parfaite gueule de l'emploi pour un rôle de supplicié.

Franck considère qu'il a fait la bêtise de sa vie, il y a trois ans, en installant Emmanuel dans le fauteuil de PDG. Ce soir, il croit avoir enfin les cartes en main pour le contraindre à lâcher le pouvoir. Mais voilà : Emmanuel n'est pas un dirigeant du CAC 40 comme les autres ; il se pense investi d'une mission au service de ses 100 000 salariés en particulier, et de l'humanité en général. Et il est prêt à se battre jusqu'au bout pour l'accomplir. Vers 21 heures, les administrateurs se quittent soulagés. Finalement, ils se sont comportés en personnes raisonnables. Il n'y a pas eu de sang sur les murs ni même d'éclats de voix. Emmanuel accepte d'amputer son titre de PDG pour ne garder que le « p » de président. « P » comme pouvoir, pense-t-il. « P » comme provisoire, espère Franck. Ce que les seize ignorent encore, c'est qu'ils vont se retrouver dans deux semaines. Et, à côté de ce qui se jouera alors, la réunion de ce soir passera pour un joyeux apéro Zoom.

Ainsi commence, au cœur de l'hiver 2021, la dernière saison d'une trépidante guerre de succession. On y retrouve tous les ingrédients d'un thriller : des trahisons de dernière minute, des soupçons et des calomnies, des alliances inattendues, des gorges profondes, de la fatigue et des larmes aussi. Mais l'originalité de la saga tient à la personnalité complexe du premier rôle masculin, Emmanuel Faber. Un humaniste pour les uns, un orgueilleux déguisé en philanthrope pour les autres, un visionnaire ou un illuminé, un leader inspirant ou un *control-freak :* tout m'a été dit à son propos et son contraire. Pour me convaincre, on m'a montré des documents confidentiels et des copies d'écran de téléphone. Mais reprenons par le début.

Le choix de Franck Riboud

En 2008, Franck Riboud, 53 ans, commence à penser à sa succession. Il s'y prend tôt parce qu'il a vu son père s'accrocher jusqu'à 77 ans et ne goûter que brièvement aux joies de la retraite. Avec sa seconde épouse, l'ancienne golfeuse Sandrine Mendiburu, il a acheté une belle maison à Arcangues, près de Biarritz, son pays natal à elle et désormais son pays de cœur à lui. Il en a assez des voyages incessants et du stress du dirigeant. Et puis, une série de deuils lui a rappelé qu'il faut savoir profiter de la vie. Après son père, emporté des suites d'un AVC en 2002, Franck Riboud a perdu son neveu, qui s'est suicidé en 2005, et un an plus tard, jour pour jour, sa sœur, la journaliste Christine Mital, victime d'un infarctus dans un bus parisien.

Comme papa aimait à le faire pour les postes clés, Franck Riboud décide de mettre deux de ses collaborateurs en concurrence. Il les installe avec leurs assistantes respectives dans un même bureau. D'un côté, Bernard Hours, le patron des produits frais, l'activité-reine de la maison, dix-huit ans de boîte et le parcours du parfait « danoner », comme s'appellent entre eux les cadres maison. À son passif, il y a toutefois un détail sur lequel il n'a pas de prise : Hours n'a que quelques mois de moins que Riboud, ce qui, à l'évidence, n'est pas un atout pour un dauphin. De l'autre, Faber. Né en 1964, il a l'âge du rôle, mais malgré ses neuf ans d'ancienneté, il n'est pas un vrai de vrai danoner : « Ce n'est pas un homme de produits », dit-on encore aujourd'hui. Et cela, chez Danone, c'est une sorte de péché originel. Les galons de général se gagnent au front, chez les clients, dans les allées d'un hypermarché, chez les chefs étoilés ou les acheteurs de McDo pour y vanter les mérites de l'eau d'Évian, mais certainement pas en montant des budgets sur Excel. Faber a certes été envoyé trois ans en Asie pour démêler un problème local mais il reste un intello égaré dans un pays de camelots. Diplômé d'HEC, comme son rival, il y a choisi l'option finances parce qu'il déteste les puissants. Oui, vous avez bien lu. Il s'en est expliqué à la page 19 de son livre *Chemins de traverse* (Albin Michel, 2011) : « La finance induit en moi un mélange de fascination, pour sa puissance, et de défiance instinctive, immédiate, car je n'aime pas les puissants et parce que rien ne m'est plus jouissif que de transgresser leurs règles. J'aurais pu entrer en résistance mais, à la sortie d'HEC, je choisis l'infiltration et le risque de la compromission. »

Deux témoins directs acceptent de me donner leur version de ce duel à condition de rester anonymes. Appelons donc ces gorges profondes D1 et D2. Faber a joué un rôle assez machiavélique, me

dit D1. Dans les comités exécutifs, il ne disait jamais un mot, mais en privé il critiquait les opérationnels auprès de Riboud. À un moment, il y a eu une grave crise dans les produits laitiers à cause d'une réglementation européenne et les résultats dans ce secteur se sont effondrés. Faber en a profité pour achever son rival. Pour lui, c'était facile : il n'était responsable d'aucun résultat.

D2 me voit sceptique. La vérité, admet-il, c'est que Riboud appréciait aussi les convictions de Faber. Discuter avec lui était passionnant. Il est intelligent et érudit. Sur scène lors des *road shows* devant les analystes financiers, on le trouvait brillant. Mais lui, ce qui l'intéressait avant tout, déjà à l'époque, c'était les œuvres caritatives, les siennes et celles du groupe : visiter un orphelinat au Bengladesh ou ses échappées humanitaires auprès de mère Teresa à New Delhi. Cas rare en terre laïque, Emmanuel Faber, si pudique par ailleurs sur sa vie privée, porte sa foi en étendard. Personne ou presque parmi les directeurs ne connaît son épouse, Magali, psychothérapeute. Tout le monde ignore que sa fille Clémence est mezzo-soprano dans le chœur de l'orchestre de Colmar ou que Vincent, le cadet, travaille pour le prestigieux Boston Consulting Group à New York. Mais chacun sait, en revanche, qu'à l'âge de 10 ans, le patron a rencontré en un éclair « le mystère du divin » sur un téléski de Saint-Bonnet-en-Champsaur, son village natal des Hautes Alpes.

Riboud est fasciné par les convictions de Faber. Car s'il y a quelque chose qu'il veut préserver de l'héritage de son père, c'est le concept d'« entreprise duale » qu'Antoine avait évoqué devant ses pairs, interloqués, en 1972 aux assises du CNPF, l'ancien nom du Medef. Extrait : « En tant que chefs d'entreprise, nous devons nous fixer des objectifs humains et sociaux, réduire les inégalités excessives en matière de conditions de vie et de travail, répondre aux aspirations profondes de l'homme et trouver les valeurs qui amélioreront la qualité de sa vie en disciplinant la croissance. » Ce texte est devenu une sorte de table de la loi chez Danone, sa différence, son supplément d'âme. Tous les danoners évoquent à un moment ou un autre « le discours d'Antoine ». Alors, pour mener l'entreprise duale vers de nouveaux horizons, Franck Riboud se dit qu'Emmanuel Faber, financier talentueux, négociateur hors pair et humaniste revendiqué est le mieux placé. Il lui laisse un immense espace de liberté pour ouvrir des pistes vers le développement durable. Grâce à son protégé, Riboud rencontre ainsi le prix Nobel de la paix bangladais Muhammad Yunus et les trois ensemble vont monter Danone Communities, un fonds de capital-risque qui investit dans des projets d'accès à l'eau potable et à l'alimentation dans des pays en développement. Et le business classique ? Franck est alors certain que son nouveau directeur général s'y mettra vite au contact des grands patrons opérationnels. Comme il garde la présidence, un poste dont il a pris soin de faire renforcer le rôle par le *board*, il a les choses à l'œil. Du moins, le pense-t-il.

Le syndrome du successeur

Comment un dirigeant du CAC 40, inconnu du grand public, peut-il devenir du jour au lendemain une star ? Le 10 juin 2016, quand Emmanuel Faber entre dans le grand hall de HEC à Jouy-en-Josas, les étudiants de troisième année sont excités : voici venu le jour de leur remise de diplôme. Histoire de copier dans le moindre détail le folklore américain, ils ont revêtu une toge bleue et sont coiffés de ce bizarre chapeau carré à pompon qu'ils lanceront dans les airs tout à l'heure. Les parents, émus, filment la scène. Comme chaque année, l'école a invité un ancien afin qu'il prodigue ses conseils à ses jeunes camarades. Emmanuel Faber qui, trente ans plus tôt exactement, quittait ce campus et sa chambre du bâtiment C, rejoint le pupitre. Il prend son temps pour arranger les micros. Dans l'assistance, on s'attend à s'ennuyer un peu. On se trompe.

« J'ai décidé de vous parler de quelqu'un qui est né en 1965, à Grenoble, commence l'orateur du jour. Un petit garçon qui a eu une adolescence compliquée, qui a fait une fugue, qui a fait de petits boulots, qui, un jour, a décidé de reprendre ses études, qui a eu son bac et là, premier accident, il a été interné en hôpital psychiatrique. Il en est sorti. Il aimait la terre, il aimait les paysans... » D'un coup, les quelques enseignants en toge assis derrière l'orateur baissent le regard. Cet imparfait, ce ton aussi grave que la voix off d'un documentaire d'Arte... tout cela ne présage rien de bon. De fait. « Une nuit, quelques heures après que je l'ai laissé pour aller grimper en montagne, il est mort, emporté par sa maladie. C'était il y a cinq ans. C'était mon frère. » Les pompons s'immobilisent. « Avec lui, j'ai découvert qu'on pouvait vivre avec très peu de choses et être heureux. Plus tard, je suis allé séjourner dans les bidonvilles de Bombay, de Nairobi, de Djakarta et je suis passé au bidonville d'Aubervilliers – vous savez, ce n'est pas très loin de chez vous... » Sur la vidéo, on sent que le professeur en toge rouge assis derrière Faber voudrait disparaître dans les plantes vertes. Et comme tout le monde, il attend la suite, stupéfait. Emmanuel Faber, soudain, change de langue. *« So, why am I telling you all this ?* [Je traduis la suite] Tout ça a nourri une chose, c'est que, désormais, après des décennies de croissance, l'enjeu de l'économie et de la globalisation, c'est la justice sociale. Sans justice sociale, il n'y aura pas d'économie, rien n'arrêtera ceux qui ont besoin de partager avec nous. » Avec une voix toujours douce mais ferme, il met en garde son jeune public contre les trois tentations auxquelles il leur faudra résister dans leur vie active s'ils veulent rester libres : l'argent, le pouvoir et la gloire. Et pour cela, un dernier conseil : « Posez-vous la question, qui est votre frère ? *Who is your brother ? Be well,* mes amis », termine-t-il en guise d'*amen.*

En quelques jours, la vidéo de l'intervention est vue deux millions de fois sur YouTube et Facebook. Dans les restaurants d'entreprises de La Défense et autres zones économiques du pays, la question « Tu as entendu le discours de Faber à HEC ? » alimente les conversations entre collègues. Même ceux qui croient que *Les Échos* est un journal de ragots people en parlent. Les spécialistes de la prise de parole en public décortiquent la construction si efficace, les plus futés remarquent qu'elle ressemble beaucoup à l'intervention de Steve Jobs, le patron d'Apple, en 2005 à l'université Stanford. Il y évoquait ses succès, ses échecs, son cancer du pancréas diagnostiqué l'année précédente et terminait d'un *« stay hungry, stay foolish ».* Restez insatiables, restez déraisonnables. Les mois passent et l'enthousiasme provoqué par la vidéo ne retombe pas. Voilà bien le problème. Désormais, dans le groupe comme dans la presse, on ne parle plus guère du « discours d'Antoine de 1972 » mais du « discours d'Emmanuel à HEC ». Un fils peut-il pardonner cela ? ↠

Printemps suivant, 2017. Franck Riboud, alors en déplacement à Évian, est en plein doute. Comme à chaque fois qu'il est préoccupé, il appelle un de ses amis, un ancien de la maison qui fut aussi un proche d'Antoine. L'affaire est si grave que ledit ami interrompt sa séance d'abdos, saute dans un avion pour Genève, puis traverse le lac en bateau pour le rejoindre juste à temps pour le dîner. Franck explique : une fois de plus, des « fonds activistes » rôdent autour de Danone et il se demande s'il ne devrait pas passer la présidence du conseil d'administration à Emmanuel, qui, d'ailleurs, le presse en ce sens.

Rapide digression pour ceux qui ont découvert la finance en regardant *Wall Street :* non, les fonds activistes ne sont pas forcément des gens méchants, quoi qu'on en dise. Leur métier consiste à acheter incognito des actions d'une société cotée qu'ils jugent mal gérée ou qui pourrait, à leur sens, faire mieux pour ce qui est de sa croissance ou de sa marge bénéficiaire. Une fois dans la place, ils font pression sur les dirigeants pour que ceux-ci adoptent une stratégie plus rentable, voire qu'ils cèdent leur place à quelqu'un de plus efficace. Objectif de l'opération : faire remonter le cours de Bourse, ce qui satisfait les actionnaires et permet aux fonds de toucher le pactole avant de partir chasser ailleurs du plus gros gibier.

Franck, donc, hésite : Emmanuel n'est directeur général que depuis trois ans ; n'est-ce pas un peu tôt pour lui laisser la présidence ? Mais il a fait ses armes dans la plus vieille banque d'Angleterre, la Barings ; il saura mieux faire que lui qui manque d'expérience avec les marchés financiers. Et puis, Franck fatigue : dans quelques mois, le 7 novembre 2017, il aura 62 ans, l'âge qui lui permettra de déclencher sa retraite chapeau, ce régime hyperfavorable que les dirigeants du CAC 40 ont la possibilité de mettre en place pour une poignée de privilégiés dont eux-mêmes. Sa pension s'élèvera à 1,7 million d'euros par an. L'ami parisien n'est pas du tout, du tout convaincu. Il me rejoue la scène d'Évian :

« Mais enfin, tu ne vas pas tomber dans le panneau d'Emmanuel ! Des activistes, on en a vu d'autres et tu as toujours gagné. Tu te rends compte que tu vas lui donner tout le pouvoir ?

– Tu vois le mal partout. »

Le 31 décembre 2017, Emmanuel Faber devient PDG. Franck Riboud passe du statut de président à celui de simple administrateur. À quel moment les relations ont-elles commencé à se dégrader ? Sur ce point au moins, les deux hommes sont d'accord : dès le lendemain de la promotion. Côté Faber, on résume les choses ainsi : Franck a eu le syndrome du successeur. « Il n'a pas supporté d'être désormais assis en bout de table au conseil ni d'avoir à demander l'autorisation pour se déplacer en jet privé payé par la maison. » Plus embêtant, il a continué à s'adresser aux directeurs en court-circuitant son héritier. En revanche, quand ce dernier essayait de le joindre, il était aux abonnés absents. Côté Riboud, la version est inverse. On dirait une scène de ménage : « Les coups de fil d'Emmanuel à Franck se sont faits de plus en plus rares. Il a commencé à s'enfermer dans un mode d'exercice solitaire du pouvoir. Et il a éliminé tous les talents autour de lui. »

Directeur général pour l'Afrique, Pierre-André Terisse se sentait intouchable. Il a travaillé avec Faber en Asie, a été son directeur financier et partageait sa vision du monde. En septembre 2017, pourtant, il reçoit un appel du PDG qui lui annonce son souhait de le faire sortir du comité exécutif et, « non, désolé, je n'ai pas autre chose à te proposer ». Fin de la conversation. Cinq minutes chrono. La semaine suivante, Terisse quitte le groupe avec un chèque. Le même mois, l'Argentin Gustavo Valle, directeur général du pôle produits laitiers, assiste à son dernier séminaire des dirigeants à Évian : il a été remercié peu de temps auparavant par Faber. Remercié, en l'occurrence, n'est pas le mot juste puisqu'au moment des discours, Faber ne lui a rendu aucun hommage. « C'en était embarrassant, se souvient un participant. Comment quelqu'un de supposé si humain peut-il traiter les gens de façon si inhumaine ? » Exit aussi un peu plus tard l'Américaine Bridgette Heller qui, installée à Amsterdam, dirigeait la division médicale avec un tel charisme que certains l'imaginaient devenir la première présidente de Danone. Même sort pour Lorna Davis, cheffe pour l'Amérique du Nord, à qui le patron avait pourtant confié le titre aussi abscons que prestigieux de « chief manifesto catalyst ». « Bien sûr qu'il y a eu des départs mais ni plus ni moins qu'ailleurs », insiste une rescapée pro-Faber. Oui, mais justement : on n'est pas ailleurs ! Les enquêtes menées régulièrement auprès des salariés révèlent que l'attachement à l'entreprise y est particulièrement fort. Danoner un jour, danoner toujours. Les ex-dirigeants, partis d'eux-mêmes ou pas, forment une diaspora, dont Franck Riboud est le chef. Pendant longtemps, elle restera silencieuse.

Faute de goût à Biarritz

Le 25 avril 2019, les auditeurs de la matinale de France Inter se demandent s'ils ont bien compris. Le patron de Danone vient d'annoncer en direct qu'il a mis fin de son propre chef à son contrat de travail. Sa rémunération proviendra désormais uniquement de son mandat de président du conseil d'administration. En conséquence, il renonce à toute indemnité de rupture en cas de départ mais aussi à sa retraite chapeau. Soit, dans l'hypothèse d'un départ à la retraite à 62 ans et d'une espérance de vie moyenne de 82 ans, à la bagatelle de 24 millions d'euros. Sur les réseaux sociaux, on salue le geste. Une minorité toutefois est très en colère mais ne peut le dire : les autres grands patrons. Plus une interview sans que le journaliste ne leur demande « Et vous, vous seriez prêts à y renoncer comme Faber ? » Franck esquive les micros plus que jamais. Bien sûr, chez les Riboud, on a la fibre sociale, on a toujours financé des bonnes œuvres. Mais là, on n'est plus dans le registre Angelina Jolie : Faber, c'est carrément l'abbé Pierre.

Le seul luxe qu'on pourrait lui reprocher est sa maison dans une des avenues les plus chics de la déjà très chic Ville-d'Avray, à 700 mètres à vol d'oiseau de celle de feu Johnny Hallyday à Marnes-la-Coquette. Mais l'endroit, un peu décati, ne ressemble guère à la Savannah décorée par Læticia. Et surtout, le pavillon ne lui appartient plus vraiment. Il en a donné la nue-propriété au Fonds des Bois, une structure qu'il a créée en 2013 pour financer les associations qui lui tiennent à cœur. Les comptes, publiés au *Journal officiel,* détaillent les donations : environ 15 millions d'euros en sept ans. De quoi aider quantité de causes parmi lesquelles la réinsertion par le maraîchage, les soins palliatifs, le dialogue interreligieux et la reconstruction de Notre-Dame de Paris. Emmanuel Faber pense sans doute que

RODNEY PEDROZA ; JACQUES DEMARTHON / AFP

celui qui possède une Rolex, quel que soit son âge, a raté sa vie. La preuve : constatant des écarts de salaire de 70 % entre les membres de son comité exécutif, il a proposé aux mieux payés de réduire leur rémunération pour financer les augmentations de leurs camarades. Leur refus l'a déçu. « La différence entre Franck et moi, c'est que lui est cynique alors que moi, je crois dans la nature humaine », dit-il parfois.

Qu'en pensent les troupes ? Le 25 février 2021, dix jours avant la fin du film, j'ai un rendez-vous téléphonique avec D3, membre du comité exécutif – une pro-Faber, mais vu l'ambiance, tout le monde exige l'anonymat.

« Emmanuel, c'est bien plus qu'un PDG.

– Pardon ?

– C'est un visionnaire hors du commun, qui sait repérer les signaux faibles qui disent le monde de demain et qui y prépare Danone. Il nous inspire et nous emmène. Nous, les salariés, mais le monde entier aussi. Rappelez-vous son intervention au G7 : les plus grands dirigeants de la planète l'ont applaudi ! »

Retour en 2019. En pleine période Gilets jaunes, Emmanuel Macron souhaite mettre la lutte contre les inégalités au menu du G7 que la France doit accueillir à l'été. Il propose à Faber de venir plancher. Il sait que le Robin des bois du CAC 40 a monté avec Thomas Buberl, le directeur général d'Axa, un collectif de trente-cinq sociétés promettant d'œuvrer pour une économie plus inclusive. Macron lui demande de renouveler l'opération avec des entreprises mondiales. Le 26 août, au G7 de Biarritz, Faber présente Business for inclusive growth (B4IG), une coalition de multinationales qui s'engagent pour l'égalité des chances, l'élimination des disparités liées au genre, le fossé de la rémunération entre hommes et femmes et on en passe. C'est l'heure de gloire, le moment Faber.

Et pourtant, ce déplacement à Biarritz a aussi été celui d'un faux pas. Trois fois rien, une faute de goût, une étourderie peut-être, mais de celles qui font éclater une guerre qui couvait. L'humiliation de trop. Emmanuel Faber n'a pas pris le temps d'appeler Franck Riboud alors même qu'il était sur ses terres au Pays basque et qu'il ne pouvait l'ignorer. Chaque année, en fin d'été, Franck invitait ses plus proches collaborateurs à se mettre au vert le temps d'un week-end pour préparer la rentrée. La journée, on bossait dans les beaux bureaux prêtés par Quiksilver à Saint-Jean-de-Luz et le soir venu, Sandrine Riboud passait en cuisine pour régaler la petite troupe. « Franck a été extrêmement blessé de ce manque d'égard », rapporte un de ses amis. À quoi tient la vie des affaires, parfois !

Un mois plus tard, quand les administrateurs se retrouvent à New York pour une séance du conseil, Franck n'est donc pas dans les meilleures dispositions d'esprit. « Nous découvrons, stupéfaits, que le programme concocté par Emmanuel est presque intégralement consacré à la mission sociétale du groupe, se rappelle un participant. À la fin, Franck a dit à certains d'entre nous : "C'est bizarre tout de même, il ne nous montre pas une ligne de compte d'exploitation. Il a changé, non ?" On lui a répondu : "Il a complètement vrillé, tu veux dire !" »

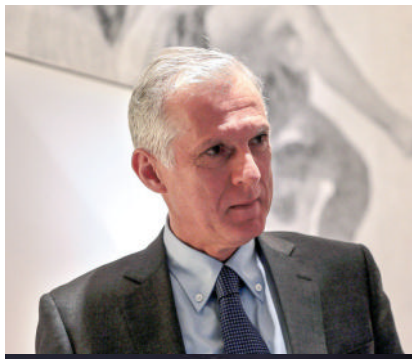
Alignement des planètes

Rien ne se passe pourtant, car au sein du conseil d'administration, les coalitions d'intérêt sont fluctuantes. Il y a les pro-Faber, les pro-Riboud, ceux qui sont à la fois anti-Faber et anti-Riboud et d'autres dont on ne sait même pas où ils se situent. Comme Gilles Schnepp, qui devient administrateur en décembre 2020. Il a 62 ans dont trente passés chez le fabricant d'interrupteurs Legrand. Un HEC aussi, classé cinquième patron « le plus performant » du CAC 40 par le magazine *Challenges*. Depuis des années, il est à la recherche d'une présidence prestigieuse. Les actionnaires aussi se posent des questions : Faber chez Léa Salamé, Faber au G7, à la tribune de l'Onu et dans les favelas, c'est bien gentil mais les performances économiques ne sont pas au rendez-vous. Le *board* n'échappe plus aux critiques : « Êtes-vous certains que vous jouez correctement votre rôle et que vous challengez le management ? » interrogent les investisseurs.

Tout au long de 2020, le conseil suggère à son cher Emmanuel de prendre un opérationnel à ses côtés, quelqu'un qui va gérer la boîte, redoper les marques – un vrai danoner, en somme. Benoît Potier, d'Air liquide, le lui demande poliment parce que c'est son genre. Franck a une manière disons... plus imagée. Il a même un nom à proposer : Francisco Camacho, un Mexicain que tout le monde appelle Paco, une star du groupe, patron des produits laitiers. Trop de casseroles, rétorque Faber, qui finit par avancer une contre-proposition. Il reste PDG mais veut bien s'entourer de deux « n - 1 » : Cécile Cabanis, sa directrice financière, et Véronique Penchienati, directrice internationale. En octobre 2020, Paco Camacho, qui a compris qu'il ne deviendra pas directeur général, demande à actionner son parachute doré.

Fin 2020, à Londres, quartier de Belgravia. Les associés de Bluebell Capital Partners ne perdent pas une miette de ce qui se passe autour de Faber. Dans le monde des fonds activistes, Bluebell est peut-être un nain (un « Mickey », disent ses concurrents), il n'en a pas moins décidé de s'attaquer à un géant. L'un de ses associés, Nicolas Ceron, suit la valeur Danone depuis quinze ans. Il pense que l'entreprise est sous-valorisée en Bourse. Mais pour attaquer, il faut savoir attendre un alignement des planètes. On s'en approche.

Le premier astre est apparu le 23 novembre 2019 quand Emmanuel Faber a présenté le plan « Local First », sa cinquième réorganisation en sept ans. Celle-ci a été concoctée avec McKinsey, le cabinet de conseil en stratégies dont on raille souvent le manque d'implication »



LA GARDE MONTANTE

En haut : Gilles Schnepp, le nouveau président de Danone. En bas : Nicolas Ceron, gérant de portefeuille chez le fonds activiste Bluebell Capital.

quand il s'agit de les mettre en place (« le consultant de McKinsey, c'est une personne qui connaît quatre-vingt-dix-neuf façons de faire l'amour, mais ne connaît aucune femme », dit la blague). Le plan vise à organiser l'entreprise en zones géographiques plutôt que par branche de métier. Un grand chambardement qui a l'avantage d'alléger la structure (2 000 emplois en feront les frais), mais qui déplaît aux analystes financiers car il brouille la rentabilité des branches. Le second s'appelle covid-19. Avec la fermeture des restaurants, le chiffre d'affaires de la division eaux a souffert. Nestlé, qui possède Perrier, Vittel et San Pellegrino, a trinqué également mais le Suisse s'est en partie rattrapé avec sa marque de nutrition animale, Purina. Les Terriens confinés ont fait moins de bébés mais ils n'ont jamais adopté autant de chiens et de chats.

Mi-janvier 2020, la direction financière de Danone découvre, sidérée, que Bluebell est entré au capital sans être détecté par ses radars (selon les statuts de Danone, en dessous de 0,5 %, un investisseur n'est pas obligé de se déclarer). Ses gérants viennent d'adresser au conseil d'administration un réquisitoire contre « l'action de M. Faber qui a conduit Danone à rater la plupart des objectifs opérationnels qu'il avait annoncés à son arrivée à la présidence ». Les fonds activistes sont comme les chiens : plus ils sont petits, plus il leur faut aboyer fort pour être entendus. Bluebell demande ni plus ni moins que le départ du PDG et propose de le remplacer par Gilles Schnepp. Un mois plus tard, le 11 février, Artisan Partners, un autre actionnaire, installé à San Francisco, sort du bois. Lui aussi appelle à un changement stratégique mais, plus diplomate parce qu'il déteste être traité d'« activiste », il se contente de demander à dissocier les fonctions de président et de directeur général. Dans une lettre adressée à Gilles Schnepp pour qu'il la partage avec ses collègues administrateurs, les dirigeants d'Artisan écrivent : « Nous ne prenons jamais à la légère la décision de rendre nos opinions publiques. Mais Danone se lance encore dans une nouvelle réorganisation dont le concept n'a jamais été couronné de succès dans aucune compagnie. » Voilà pour Faber. Riboud et ses collègues en prennent aussi pour leur grade : « Compte tenu du manque d'expérience dans les biens de consommation des membres du conseil, nous avons pris l'initiative de demander à Jan Bennink de bâtir un plan stratégique. » Malin : ce Néerlandais de 64 ans désormais consultant a dirigé la branche produits frais de Danone.

« Tant que j'étais à la mode, j'étais intouchable. Maintenant, je suis devenu le mec qui fait chier avec ses idées à la con. »

EMMANUEL FABER, À SES PROCHES

L'heure de la vengeance a sonné. La diaspora des danoners s'affaire. Morgan Flemming, l'ancien patron écossais de la nutrition médicale parti à la retraite en 2017, y va lui aussi de sa missive aux administrateurs qui commencent à crouler sous le courrier : « La culture de Danone qui encourageait l'initiative est systématiquement détruite sous le leadership actuel pour être remplacée par une culture de la peur », écrit-il avant de rappeler le nom de tous les dirigeants « poussés dehors parce qu'ils n'étaient pas dans la ligne du parti ». Faber est atteint. Flemming lui avait un jour offert une améthyste en signe de confiance.

Bercy ne répond plus

Pas une voix ne s'élève dans le patronat français pour soutenir Emmanuel Faber. Les dirigeants du CAC 40 ont toujours la retraite chapeau en travers de la gorge. Même Geoffroy Roux de Bézieux, le patron du Medef, toujours prompt à s'exprimer dans les médias, et plutôt favorable aux thèses du PDG, trouve soudain urgent de se taire. Reste Bercy. Emmanuel Faber est confiant. Il s'entend bien avec Bruno Le Maire : ils ont beaucoup parlé au début de la pandémie quand le gouvernement redoutait une rupture de la chaîne alimentaire. Le ministre rappelle dans les cinq minutes et promet que « personne ne touchera à Danone » avec tant de vigueur que le yaourt semble devenu une ressource stratégique. Ce seront ses dernières paroles sur le sujet. « Riboud a fait le forcing auprès de Bercy pour qu'ils ne bougent pas », croit-on savoir dans l'entourage de Faber. Quant à l'Élysée, l'autre Emmanuel a oublié les services rendus au G7 de Biarritz. Faber, blessé mais lucide, confie à ses proches : « Tant que j'étais à la mode, j'étais intouchable. Maintenant, je suis devenu le mec qui fait chier avec ses idées à la con. »

Arrive le conseil d'administration du 1er mars 2021, celui par lequel commençait notre récit. À l'ordre du jour, la séparation des fonctions de président et de directeur général. Faber s'y présente affaibli mais pas vaincu. Son entêtement fait craindre le pire aux administrateurs. Deux heures plus tard, Riboud respire. Faber a accepté de rester uniquement président et un directeur général sera recruté. Le communiqué qui relate la réunion est un modèle de langue de bois : « Le conseil d'administration de Danone renouvelle son soutien unanime à Emmanuel Faber, qui propose au conseil d'initier le processus de dissociation des fonctions. » Le soulagement est de courte durée. Dans une

« PLUS QU'UN PDG »

En haut : Emmanuel Faber et sa directrice financière, Cécile Cabanis en février 2019. En bas : en compagnie d'Emmanuel Macron lors d'un sommet du G7 la même année.

GIANCARLO GORASSINI/POOL/ABACAPRESS.COM ; JACQUES DEMARTHON / AFP

vidéo interne où il s'exprime en anglais, sous-titres en français, Faber parodie le célèbre *« Keep calm and carry on »*. Il y affirme qu'il a pris l'initiative du changement de gouvernance « parce qu'à deux, on est plus forts », qu'il a la pleine confiance du conseil et, *last but not least,* qu'il va prendre son temps pour recruter un directeur général. En attendant, tout continue comme avant. « Avec ce message, il nous émascule », me confie un administrateur.

À Londres aussi, on comprend qu'Emmanuel Faber a l'intention de s'accrocher jusqu'à l'assemblée générale qui se tiendra deux mois plus tard, le 29 avril. Sans doute espère-t-il d'ici là convaincre les autres actionnaires de lui maintenir leur confiance. Les dirigeants de Bluebell aussi le redoutent. Le temps presse. Ils préparent une résolution qu'ils soumettront au vote de l'assemblée générale. Les termes sont policés, histoire de ne pas brusquer les actionnaires : « Voulez-vous un président indépendant ? » Si la majorité vote positivement, Faber sera éliminé de facto. Reste à la faire passer. La bataille des procurations commence. Franck Riboud est partagé. Laisser les fonds activistes décider du sort de Faber éviterait d'avoir du sang sur les mains mais c'est risqué car le mandat de six administrateurs arrive à échéance. Faber tombera peut-être mais tout le conseil risque d'y passer, et le Danone d'Antoine aussi. Pas le choix, il faut reprendre l'initiative. Un nouveau conseil d'administration est convoqué dimanche 14 mars à 18 heures. Cette fois, on ne tergiverse plus, il s'agit de sortir Faber.

Trois mots embarrassants

Dernier week-end. Emmanuel Faber reçoit plusieurs appels au ton bienveillant. « Il est temps que tu penses à toi », « Tu vois bien que tu n'as plus la confiance du conseil », « Si tu démissionnais, tu t'épargnerais une séance pénible. » Ça ne marche pas : un bon chrétien ne recule pas à la dernière étape du chemin de croix.

Le blues du dimanche soir est à son maximum quand les seize administrateurs se connectent sur Webex, le système de visioconférence sécurisé de Cisco. Par peur des fuites, on a supprimé les traducteurs, les anglophones se débrouilleront comme ils peuvent. Faber ne prend pas part au vote. Reste quinze voix, donc huit nécessaires pour emporter la majorité. Or cinq administrateurs sont indécis. Jusqu'à la dernière seconde, chaque camp tente de se les rallier.

Emmanuel Faber dirige la séance. Il pose la question : « Est-ce que vous me maintenez votre confiance ? » Le vote commence, il impose l'ordre alphabétique. Guido Barilla : « Non » Ce n'est pas une surprise, il est clairement du clan Riboud. Frédéric Boutebba, un des deux représentants des salariés : « Oui. »
Cécile Cabanis, l'ancienne directrice financière, embauchée par Faber en 2004, sa plus proche collaboratrice jusqu'à l'automne 2020 : « Non. » Faber encaisse. Ce vote-là fait mal. Clara Gaymard, énarque, ancienne dirigeante de General Electric : « Oui. » Suivent le « non » de Michel Landel (ex-directeur général de Sodexo) et le « oui » de Gaëlle Olivier (Société générale). On se croirait dans une séance de tirs au but : six tirs et on en est à 3-3. Mais là arrivent quatre « non » successifs. Ceux attendus de Benoît Potier (Air liquide), de Franck Riboud, bien sûr, et de Gilles Schnepp. Puis, celui, moins évident d'Isabelle Sellier, banquière à JPMorgan. Entre son amitié de vingt ans avec Emmanuel et la volonté de ses patrons new-yorkais de lâcher Faber, elle a choisi. On est à 7 en faveur du départ du président et 3 contre. Il reste 5 votants dont l'un au moins, Lionel Zinsou, votera, c'est certain, comme son ami Riboud. Finalement, Faber perd Danone par 10 voix contre 5.

C'est fini. Presque.

Parce qu'il ne veut pas que les auteurs de ce petit meurtre entre amis s'en sortent si facilement, Faber demande un nouveau tour de table. Il exige que chacun, à nouveau par ordre alphabétique, explique son vote. Jusqu'à la lie. Son tour venu, juste après Benoît Potier, Franck Riboud refuse : « Je n'ai rien à ajouter à ce que vient de dire Benoît et à ce que je t'ai dit en tête à tête ces derniers jours. »

Il est minuit passé, Emmanuel part se coucher. À deux heures du matin, son téléphone sonne. Ça coince sur le communiqué de presse. L'ex-PDG a exigé que la phrase « Le conseil a mis fin aux fonctions d'Emmanuel Faber comme président-directeur général » soit suivie de la mention « à effet immédiat ». Là ou d'autres insistent pour préserver les apparences avec des formules du genre « pour raisons personnelles », lui veut que chacun prenne ses responsabilités. Les administrateurs rechignent Emmanuel insiste et gagne.

C'est fini. Presque.

Trois jours plus tard, alors que, boulevard Haussmann, il est en train de passer ses dernières consignes à ses directeurs et de faire ses cartons, Faber apprend, les larmes aux yeux, que le conseil d'administration refuse sa dernière volonté : verser le montant de sa clause de non-concurrence, soit 4 millions d'euros, à Danone Communities, le fonds créé avec Franck aux temps anciens où ils rêvaient du même monde. Le nouveau président, Gilles Schnepp, s'y oppose, invoquant le fait qu'il n'est pas de bonne gouvernance de décider au dernier moment d'une clause non prévue au contrat. « On ne veut pas me laisser sortir la tête haute », estime plutôt Faber qui le dit à ses proches. C'est l'ultime affront. Le *board* lui signifie : pars à la concurrence si tu veux, on s'en moque. Le solde de tout compte, environ 400 000 euros, est sans doute le plus faible de tous les temps pour un patron d'un groupe mondial.

L'argent, il s'en est toujours moqué. Le pouvoir, il l'a perdu. Il n'aura pas non plus la gloire, ce troisième démon dont il disait aux jeunes HEC de se méfier.

Épilogue

Le 18 mars, Emmanuel Faber poste un tweet d'adieu à ses troupes avec la photo de son badge Danone, le numéro 187. « Pendant vingt-quatre années de ma vie, vous m'avez fait grandir comme homme et comme dirigeant. Chacune, chacun, restez fidèles à vous-même. *You rock.* » En dix jours, le message est lu 600 000 fois et récolte plus de 5 000 *likes.* Sur LinkedIn, il est vu 2,5 millions de fois.

Le 22 mars, le conseil d'administration fixe, sur recommandation du comité de gouvernance, la rémunération de son nouveau président Gilles Schnepp à 650 000 euros par an. Contre toute attente, celui-ci affirme que le plan Local First sera maintenu. Le cabinet de chasseurs de têtes Spencer Stuart est chargé de chercher un directeur général. Cécile Cabanis écrit à son ancien patron. « Je suis bien désolée que tout cela se termine ainsi. Tu dois être épuisé, sonné, blessé. Tu es incroyable, attachant dans tes vulnérabilités. Tu es une des vraies rencontres de ma vie. » □

GOLDEN FISH

De haut en bas : Jean Schlumberger photographié dans les années 1950 par Cecil Beaton ; le briquet-poisson en or qui le rendit célèbre à la fin des années 1930 ; une lettre portant l'adresse de son deuxième atelier new-yorkais, ouvert après guerre avec Nicolas Bongard.

JEAN THOLANCE/MAD PARIS ; CECIL BEATON

Du plus loin de l'oubli

Les riches Américaines raffolaient de ses insectes et créatures marines en or et pierres précieuses. Pierre Groppo retrace le parcours du discret Jean Schlumberger, qui a enchanté, trois décennies durant, le Tout-Manhattan et dont la fantaisie élégante continue d'infuser le monde de la joaillerie.

Un dauphin, un hippocampe, un criquet aux yeux d'émeraude et un perroquet aux plumes émaillées de bleu regardent le monde dans les vitrines parisiennes de Tiffany, l'air de dire : « Soyez tranquilles, on en a vu d'autres. Tout ira bien. » Par les temps qui courent, c'est assez rassurant. Et assez curieux pour avoir envie de pousser la porte et demander d'où ils viennent. « Ah oui, bien sûr : ce sont les pièces de Jean Schlumberger », explique la vendeuse, plutôt prolixe quand il s'agit d'évoquer l'histoire du créateur français. Celui qui dessina les bracelets préférés de Jacqueline Kennedy ou le célébrissime oiseau posé sur le Tiffany diamond, un diamant jaune de plus de 128 carats porté par quatre femmes seulement (dont Audrey Hepburn et Lady Gaga). Un créateur que le XXIe siècle aurait mis sur le devant de la scène comme directeur artistique, mais qui reste entouré d'un obsédant mystère. Au sujet de Jean Schlumberger, né en 1907 à Mulhouse, mort en 1987 à Paris, aujourd'hui pensionnaire du cimetière San-Michele à Venise, les informations sont, comme disent les historiens, parcellaires.

Étonnant pour celui qui marqua l'histoire de la joaillerie de son époque et fréquenta tout ce que le XXe siècle compta de femmes de goût et d'argent : la couturière Elsa Schiaparelli, la *first lady* américaine, la rédactrice en chef mode Diana Vreeland, la peintre Leonor Fini ainsi que le cercle d'amies, surnommées les *« swans »* (les cygnes), de Truman Capote. Ce manque d'informations est pourtant confirmé par Marion Mouchard, thésarde pointue intervenant à l'École des arts joailliers : « On connaît peu de choses sur la vie privée des joailliers. Schlumberger ? Il a un côté très intelligentsia artistique et parisienne. Je crois savoir qu'il était ami avec Cristóbal Balenciaga, qu'il aimait beaucoup la Guadeloupe et les planches de botanique. Mais de lui, on connaît surtout l'immense succès de ses pièces. C'est sans doute un créateur étrangement négligé, un peu comme Pierre Sterlé. » Même chose du côté du créateur Elie Top, très curieux de suivre l'avancement de mes recherches, ou encore de Martin du Daffoy, l'un des derniers vendeurs de bijoux extraordinaires indépendant installé place Vendôme. « Jean Schlumberger ? Oui, bien sûr... J'ai vu quelques très belles pièces. Mais de lui, je ne connais pas grand-chose, confiait-il au téléphone. Laissez-moi réfléchir : vous devriez peut-être appeler Jean-Pierre Brun. Vous le connaissez ? »

Je ne connaissais pas Jean-Pierre Brun, qui, en pleine pandémie, et à la veille de partir (« J'en ai marre de Paris, c'est la merde. Je file à la campagne ») m'a reçu chez lui, dans un appartement en étage côté jardin du Luxembourg, par un petit matin glacé où résonnaient les cris d'enfants dans une cour d'école voisine. Longtemps à la tête de l'atelier Brun, une référence dans le milieu, spécialiste de la fabrication de boîtes précieuses, cet homme délicieux, un peu agacé par son masque, avait sorti des livres et des dessins et convoqué ses souvenirs. « Oui, bien sûr, je me rappelle Schlumberger, très chic, très éduqué, très fidèle aussi, et surtout son associé, Nicolas Bongard. On traitait plus avec Bongard, mais il aimait voir le travail en cours. Dans les années 1950 à 1970, on se rendait dans leur bureau, rue de Ponthieu, un dernier étage très clair, très fonctionnel, et on leur montrait le travail à partir des croquis de Schlumberger. Qui, entre nous, avait un univers merveilleux mais ne savait pas dessiner en relief : il fallait tout reprendre. »

Sur le livre, il indique du doigt, avec une fierté que le temps qui passe n'a pas émoussée, les pièces réalisées à l'atelier : une boîte en forme de concombre caparaçonnée de péridots, un « panier à crevettes » en cannetilles d'or roulé, un bol à riz en laque, or et émail, une ↠

broche-perroquet « avec l'aile articulée, le genre de petit détail qu'ils appréciaient beaucoup : un peu *odd,* comme disent les Anglais, un peu original, un peu inattendu », sourit le vieux maître boîtier.

Nicolas Bongard, donc. Compagnon de route rencontré avant-guerre du côté de Saint-Tropez, il est le neveu de Paul Poiret et a fait ses armes chez le joaillier Boivin. Il suivra Schlumberger dans toutes ses aventures, décrochant même, en guise de médaille, le nom d'une recette : celle du « poulet Bongard », que son ami « Schlum » – comme le surnommaient les Américains – avait confiée à Ninette Lyon, chroniqueuse culinaire de l'édition américaine de *Vogue*. Bongard, compagnon à la scène mais pas à la ville, Jean-Pierre Brun ayant évoqué un autre nom au sujet de l'appartement parisien de Schlumberger rue des Petits-Champs : « Je ne crois pas que c'était à lui. Il me semble plutôt que c'était à Bouchage, Luc, son... comment dire... compagnon ? C'était une autre époque. On n'en parlait pas comme aujourd'hui... »

Briquet pour fumeuse chic

Bilan de cette matinée d'hiver : il fallait pousser plus loin et remonter à ces années 1930 où Jean Michel Schlumberger débarque à Paris de Mulhouse où on le destinait à la finance. Il a d'ailleurs étudié cette matière avant d'explorer une filature du New Jersey et une banque à Berlin. Maintenant, il bricole des boutons chez Elsa Schiaparelli avec des fleurs en porcelaine de Meissen chinées aux puces. La jet-set cosmopolite qui entoure la couturière s'entiche de ce jeune homme aux multiples talents, également croisé au rayon parfumerie de Lelong, chez l'éditeur d'art Braun, ou encore rue de la Paix où il imagine des accessoires de chapeaux pour une certaine « madame Suzy ». À la fin de la décennie, son briquet en forme de poisson devient l'accessoire que s'arrachent toutes les fumeuses d'une époque où la tabagie a du cachet. « Il était dans les sacs du soir de toutes les femmes élégantes des deux continents. À l'époque, quand vous sortiez dîner, vous apportiez vos cigarettes dans une jolie boîte et laissiez le poisson sur la table, dressé sur sa queue. Il y a des poissons indiens qui ont la même forme que celui de Schlum mais le sien faisait plus vrai, comme une sardine ou un poisson rouge. Terriblement chic... » se souviendra Diana Vreeland,

> « Moi, je l'appelle Johnny. Ses amis l'appellent Johnny. Partout dans le monde, on le connaît sous le nom de Johnny Schlumberger. Beaucoup de vieux amis l'appellent Schlum. »
>
> DIANA VREELAND, RÉDACTRICE EN CHEF DE *HARPER'S BAZAAR* PUIS DE *VOGUE*

qui lui commande bientôt l'une de ses pièces les plus extravagantes : un « trophée de vaillance » inspiré par les statues de la place Stanislas à Nancy, où la rédactrice en chef de *Harper's Bazaar* a transité au cours de ses traversées européennes. La broche, avec tout ce qu'il faut d'armure, bouclier, arc et flèches deviendra le porte-bonheur qui veillera, posé sur une table de nuit, sur les rêves de l'une des femmes les plus importantes de la mode du XXe siècle et qui avait pour seul mantra : « Étonnez-moi. »

Pour l'instant, voici Schlumberger mobilisé. Les Panzer allemands déferlent sur la France : terminé, les vacances en bande à Antibes chez le prince Jean de Polignac et le ski à Davos avec Cecil Beaton. Coincé à Dunkerque parmi 400 000 soldats encerclés par les troupes nazies, Schlumberger réussit à échapper au siège de la ville et à rejoindre l'Angleterre dans une ambiance de fin du monde. Quelque mois plus tard, le téléphone sonne chez Diana Vreeland.
« Je suis à Montréal.
– Qui parle ? demande Diana Vreeland.
– C'est Johnny. Schlumberger. Je suis avec deux amis. Nous venons à New York. Nous sommes terriblement fatigués. »

Qui sont ces deux amis ? Bongard ? Bouchage, le grand amour de sa vie ? En tout cas, un nouveau chapitre commence qui va durer. À Manhattan, sans doute aidés par Vreeland et les Américaines à briquet-poisson, Schlum et Bongard ouvrent une première adresse au 745 Fifth Avenue, tout près de Central Park. « Johnny » travaille en même temps chez Ninon, couturière de l'élite installée sur la même artère et qui, vingt ans plus tard, créera le fameux tailleur rose porté à Dallas par Jacqueline Kennedy. Il dessine pour l'instant des collections qui électrisent le petit milieu du style VIP, saluées par Virginia Pope, inventrice du journalisme de mode pour le *New York Times*. Mais on n'échappe pas à son époque : quand les États-Unis s'engagent dans le conflit, Schlumberger rejoint les Forces françaises libres, d'abord à Londres, puis au Liban, où il se passionnera pour la réalisation de tapis et de broderies artisanales vendus par les dames de la bonne société beyrouthine en faveur de l'effort de guerre. On est artiste ou on ne l'est pas... Rien qui ne dérange sa hiérarchie ni le futur gouvernement français qui lui confiera même plus tard la réalisation d'une croix pectorale pour sa béatitude le patriarche maronite d'Antioche. Johnny continuera de broder toute sa vie.

À la fin de la guerre, retour à New York. Cette fois-ci au 21 East 63rd Street, où l'on croise aussi bien Greta Garbo que la duchesse de Windsor et la baronne Philippe de Rothschild. Dix ans après avoir été nommé *« The Gallic Man of the Hour »* par le magazine *Mademoiselle,* ce grand quarantenaire élancé, avec son côté *so french,* discret, fidèle, est adoré du Tout-Manhattan, tout comme ses bijoux qui brillent dans les restaurants en vue, pour l'instant au Pavillon, au Café Chambord, plus tard à La Côte basque, La Grenouille... Les mêmes endroits où l'on peut croiser un certain Walter Hoving.

L'aventure Tiffany

Johnny vient d'ouvrir à Paris le salon évoqué par Jean-Pierre Brun et voyage en Asie du Sud-Est. Bali, le Cambodge... C'est sa nouvelle passion. Sans doute éveillée par son compagnon Luc Bouchage qui, après avoir fréquenté le milieu de la presse magazine new-yorkaise, de *Harper's Bazaar* à *House & Garden,* collabore au côté de Jacques Prévert avec la photographe animalière Ylla, jusqu'à la mort de celle-ci en 1955 lors d'une course de bœufs au Rajasthan. Cette même année, Walter Hoving, tout nouveau PDG de Tiffany, s'arrache les cheveux pour relancer la maison de joaillerie américaine aux seulement 7 millions de dollars de chiffre d'affaires par an (et 100 millions vingt ans plus tard, quand il quittera la

BETTMANN/GETTY IMAGES ; JEAN THOIANCE/MAD PARIS

PARIS-NEW YORK

En haut : le studio de travail de Jean Schlumberger dans sa maison de Manhattan et Audrey Hepburn, l'une des quatre femmes à avoir porté le Tiffany diamond, au moment du tournage de *Diamants sur canapé*. Plus bas : avec Jacqueline Kennedy, fidèle admiratrice, à Capri en 1961. Ci-dessus : méduse, poisson-chimère et *bangles* de l'époque Tiffany, et autruche fantaisie réalisée en 1937 pour Elsa Schiaparelli. À droite : projet de bijou conservé dans les archives du musée des Arts décoratifs.

FLOWER POWER
Les bouquets de Jean Schlumberger photographiés par Horst P. Horst et l'esthète dans un portrait de Leonor Fini avec ses briquets-poissons.

JEAN THOLANCE/MAD PARIS ; HORST P. HORST

↠ société). Quinquagénaire distingué, auteur par la suite d'un amusant livre intitulé *Les Bonnes Manières Tiffany à table pour les adolescents,* Hoving s'est offert les services de Van Day Truex, un décorateur d'intérieur qui a travaillé à Paris avant-guerre et est devenu ami avec Elsie de Wolfe, alias lady Mendl, cliente Schiaparelli. Ancien président de la Parsons School of Design, Van Day Truex, francophile francophone (fraîchement nommé chevalier de la Légion d'honneur) va lui souffler le nom de Schlumberger en 1956.

« On nous donnait la lune », se souviendra Bongard en évoquant leur arrivée chez Tiffany. Schlum est directement nommé vice-président. Il dispose, au sein du vaisseau amiral de la Cinquième avenue, d'un salon rien qu'à lui, accessible par un ascenseur privé gardé, selon Jean-Pierre Brun, par un chiquissime Haïtien francophone mi-grand vendeur, mi-maître d'hôtel. C'est un coup de génie. Les fidèles de la 63e rue viennent désormais sur la Cinquième avenue comme à la rue de Ponthieu. « Quand une pièce était vendue à Paris, il s'en vendait cent fois plus aux États-Unis », se souvient Jean-Pierre Brun. Pour Évelyne Possémé-Rageau, conservatrice au musée des Arts décoratifs de Paris et commissaire de l'exposition parisienne qui lui a été consacrée en 1995, « c'est un ovni qui arrive dans le milieu. Il ose le volume, le mélange des couleurs, un côté très piquant, hérissé, inédit à l'époque ». Il imagine en 1961 pour le Tiffany diamond un collier en forme d'entrelacs de rubans porté par Audrey Hepburn – la photo est plus efficace à l'époque qu'aujourd'hui un post de Kim Kardashian – avant de poser dessus un oiseau, le fameux « Bird on the Rock ». John Kennedy en personne emprunte l'ascenseur privé pour acheter des bijoux à Jacqueline. Cette dernière vient assister de son côté au vernissage de l'exposition qui lui est consacrée à la galerie Wildenstein en novembre 1961. « Les diamants, les perles, les rubis sont souvent réunis pour des effets lourds et faciles [...]. Personne, je pense, ne l'a aussi bien compris que Jean Schlumberger [...]. Il a rendu au bijou sa qualité d'objet tridimensionnelle qu'on ne caresse pas qu'avec les yeux, mais aussi avec les mains », écrit Charles Sterling, directeur du département peinture du Louvre, dans le catalogue de l'exposition. Les noms des prêteurs donnent le vertige : Diana Vreeland, bien sûr, mais aussi Daisy Fellows, la baronne von Thyssen-Bornemisza, Millicent Rogers et Bunny Mellon qui prête un bénitier en émeraudes et saphirs. Le soir, un dîner russe organisé chez Schlum célèbre l'événement. Jackie en est, bien sûr.

À son tour, Jean d'Ormesson écrira dans un livre rare en deux volumes consacré au joaillier (vendu aujourd'hui plus de 2 000 dollars sur Ebay) : « Les objets de Schlumberger ne doivent pas être seulement vus : ils doivent être touchés et caressés », ajoutant : « Je vois Schlumberger plutôt comme un chorégraphe, un botaniste, même un psychanalyste plutôt qu'un joaillier à la mode, attiré davantage par les bestiaires et les palimpsestes que par les catalogues. »

> « J'adore ses animaux presque mythologiques, ses chimères à la croisée de la carpe koï et du hérisson. »
>
> EMMANUEL TARPIN, CRÉATEUR DE JOAILLERIE

Botaniste, Schlumberger l'est assurément. Comme son amie et cliente Bunny Mellon, sans doute rencontrée grâce à la clique d'Hubert de Givenchy et de Cristóbal Balenciaga – dont il porte les pyjamas pour dessiner, l'hiver, dans la propriété qu'il s'est offerte en Guadeloupe. Cette amie millionnaire, dingue d'horticulture, voyage en jet privé avec ses orchidées, collectionne dans sa propriété de Oak Spring en Virginie des ouvrages historiques et dessine même les jardins de la Maison Blanche. Schlum imagine pour elle un pot de fleurs en or avec tournesol et feuilles d'émeraudes, en plus d'une broche-poisson, de la fameuse boîte-concombre fabriquée par Jean-Pierre Brun, d'un colibri serti de pierres de couleur et d'autres trésors aujourd'hui gardés par le musée des Beaux-Arts de Virginie. Le commissaire Stanton David les a montrés en 2019 dans une exposition à celui de St. Petersburg, en Floride : « Ce sont des pièces qui parlent à tous les âges, qui vont au-delà de son aura de Français chic de l'époque. Schlumberger révolutionne Tiffany, qui était très diamants et perles, en y apportant du volume, de la couleur, de la fantaisie... Je pense aussi qu'il avait une gentillesse, une fidélité très appréciées de ces femmes-là. Et au cœur de la jet-set, il esquivait systématiquement l'objectif des photographes. »

Emmanuel Tarpin, 28 ans, espoir déjà confirmé de la haute joaillerie indé *made in Paris,* me fait part de son admiration pour le créateur français : « J'adore ses animaux presque mythologiques, ses chimères à la croisée de la carpe koï et du hérisson. Et son travail de la couleur, son indifférence aux pierres de centre, et son travail d'orfèvre du métal dont il fait une vedette et non pas une structure. »

Voyage, voyage

Discrétion absolue. C'est la devise de Schlum. L'architecte Yann Weymouth, neveu de Luc Bouchage ayant collaboré avec Ieoh Ming Pei à la pyramide du Louvre, époque à laquelle le couple le loge à Paris, s'en souvient bien. « Johnny et Luc étaient élégants, toujours impeccablement habillés. Ils s'intéressaient à la nature, la botanique, la cuisine, l'art, à toutes les cultures du monde. Johnny pouvait être chaleureux, mais très secret aussi. C'était un véritable artiste, mais il n'a jamais voulu être une célébrité. Avec Luc, il aimait sa famille, sa vie privée. Je ne l'ai jamais entendu parler de ses amis, qui pour la plupart étaient aussi des clients. »

À New York, Schlum et Luc préfèrent aux penthouses en vue une maison de poupée en bois construite au milieu du XIXe siècle, coincée entre deux immeubles de briques. Intérieur blanc, escalier raide, compositions florales maison photographiées pour *Vogue.* Yann Weymouth l'a découverte dans les années 1960 : « Il y avait un petit jardin derrière. C'était un vrai refuge dans le brouhaha de New York. Bunny Mellon leur avait conseillé d'aménager la cuisine avec des billots de boucher. » À la même époque, le jeune architecte visite la propriété antillaise du couple : « En Guadeloupe, à Bisdary, des orchidées et des paniers de fleurs fraîches du jardin étaient accrochés sous le porche, parmi des oiseaux en papier mâché. Il y avait des tissus indonésiens, thaïlandais, indiens, des meubles simples en bois ou en rotin... C'est ici qu'ils recevaient Jacqueline Kennedy et Bunny Mellon, en pleine nature et loin du monde. » Derrière les hibiscus se profile la mer, source intarissable d'inspiration d'où vont surgir dauphins, étoiles de mer, hippocampes, boîtes-coquillages en or, saphirs et grenats démantoïdes, méduse à la cloche couverte de cabochons de pierre de lune, oiseaux de paradis... Un volet du monde de Johnny, également fait d'objets – bougeoirs-sirènes, coupes et obélisques en cristal de roche, crayons-cactus ou bambou en ivoire et corail – et de lignes aiguës, voire carrément acérées, qui aiguisent le désir et la curiosité d'une clientèle déjà folle des Jackie *bangles,* ces bracelets émaillés dont raffolait la *first lady* au tailleur rose et aussi Lauren Bacall. Mais aussi celles de messieurs bien mis, comme le philanthrope Harris Masterson III qui collectionne boîtes à pilules en or, coupe-papier en or et ivoire, à côté du fameux briquet-poisson...

C'est Yann Weymouth, encore, qui raconte les voyages à Bornéo, la traversée de l'Amazonie en pirogue dans les années 1950, le Surinam et le Proche-Orient d'où Johnny et Luc rapportent des objets peuplant l'appartement de la rue des Petits-Champs, à Paris, où Schlum s'installe définitivement à la fin des années 1970, renonçant à ses haltes parisiennes à l'hôtel Brighton, face aux Tuileries. Il dîne au Grand Véfour, prend le thé chez Angelina et un verre de vin au Willi's Wine Bar, qui vient d'ouvrir en bas de son immeuble. Vieilli, l'homme est salué par une rétrospective chez Tiffany en 1986. Un dernier voyage en Inde l'épuise. Il s'éteint l'année suivante dans l'appartement surplombant le Palais-Royal, dans les bras de Luc. Dans les dernières années, la magie de l'Orient lui avait fait aimer Venise. Au point de vouloir s'y faire enterrer.

Que reste-t-il de Jean Schlumberger ? Les bijoux de la rue de la Paix, comme des promesses de bonheur. Mais aussi une fantaisie aussi chic qu'insensée, une discrétion féroce à rebours des codes de l'époque. Salons privés plutôt que tapis rouge. New York plutôt que Hollywood. Les pierres de couleurs plutôt que les diamants. Dans les archives du musée des Arts décoratifs de Paris, des boîtes de carton gris recèlent des dizaines de dessins, intentions de bijoux et d'accessoires précieux pas toujours réalisés. Un trésor que le Metropolitan Museum aurait refusé. « Un don anonyme », m'a assuré Évelyne Possémé-Rageau. Je soupçonne Luc Bouchage d'en être à l'origine. Parmi tant d'autres artefacts conservés aujourd'hui rue de Rivoli, le portrait de jeunesse fait par Leonor Fini. Au bas de la toile nagent deux briquets-poissons. □

BRAQUAGE *à la parisienne*

En août 2014, deux BMW serrent le convoi d'un prince saoudien, porte de la Chapelle, et dérobent en quelques minutes un fabuleux butin. Sept suspects sont arrêtés neuf mois plus tard. À la veille de leur procès, Hugo Wintrebert a refait l'enquête. Illustration Giacomo Nanni.

C'est le responsable de la sécurité qui a lâché cette indiscrétion auprès des enquêteurs : durant ses séjours à Paris, le prince a l'habitude de se lever vers 19 heures. Le 17 août 2014, justement, son altesse Abdel Aziz Ben Fahd se réveille et décide de quitter la capitale. Cinq semaines au George-V, dans une suite somptueuse à 20 000 euros la nuit à deux pas des Champs-Élysées, ça commence à être long. Paris est si triste au cœur de l'été. Il aimerait faire la fête, parader sur son interminable yacht de 147 mètres. Ce soir, le prince veut être à Ibiza.

Au top départ, le personnel s'empresse de charger des dizaines de malles et de portants dans des camions stationnés à l'arrière du palace. La délégation comprend près de cent dix personnes et chaque déplacement prend vite des allures de voyage officiel. « Les effets personnels de son altesse », ainsi que l'on nomme pudiquement les montres, documents et mallettes de liquide, font le trajet à part, entreposés par des employés de confiance dans un monospace haut de gamme, un Viano. À 20 h 45, le convoi est prêt. Le prince prend place dans sa Mercedes blanche au toit noir avec jantes clinquantes et moteur débridé, capable de monter à 100 km/h en moins de cinq secondes. Il est talonné par le véhicule des gardes armés, suivi par le Viano. Direction l'aéroport du Bourget où les attend un Boeing 777, un avion de ligne réaménagé en jet privé.

Le cortège remonte les Champs-Élysées, contourne l'Arc de triomphe. Le conducteur du Viano, un ancien militaire de 43 ans prénommé Élie, préfère emprunter le tunnel de l'Étoile pour éviter les habituels ralentissements. Il pense bien faire : son employeur ne supporte pas de patienter lors du chargement des bagages. Grâce à ce raccourci, le van a quelques minutes d'avance sur le reste de la délégation. À 20 h 53, il se trouve déjà porte de la Chapelle, au nord de la capitale, et s'engage sur la bretelle d'accès à l'autoroute A1. Soudain, un 4×4 BMW noir aux vitres teintées le dépasse et se rabat sans prévenir. Une queue de poisson, maudit chauffard ! Élie est contraint de piler, projetant en avant ses deux passagers, l'intendant du prince et son secrétaire. Par réflexe, il lance un coup d'œil dans le rétroviseur. Une deuxième BMW est venue se coller à lui. Impossible de reculer. Le piège se referme.

Au milieu de la route, six hommes fondent sur le van. Cagoulés, gantés, ils brandissent des armes de poing, hurlent des instructions incompréhensibles. Élie et ses deux passagers tentent de bloquer les portes, puis cèdent, de peur de se faire tirer dessus. Ils descendent du Viano dont le moteur tourne toujours. Un braqueur arme son pistolet, le pose sur la nuque d'Élie. Ce n'est pas le moment de jouer les héros. Un geste et il est mort. Les trois employés s'éloignent sagement. Deux membres du commando prennent leurs places à l'intérieur du monospace, tandis que le reste de l'équipe s'éclipse en BMW dans un crissement de pneus. Le braquage aura duré moins de deux minutes.

Quand la suite du convoi débarque, l'intendant et le secrétaire montent à bord mais, faute de place, Élie doit regagner à pied une station de taxis près du périphérique. Direction Le Bourget, on ne change rien. Le prince ne compte pas revoir ses plans. Il veut être à Ibiza, il y sera.

Les Saoudiens préviennent tout de même la police. Des agents débarquent sur le tarmac, juste avant le décollage. On leur décrit la scène du vol sans entrer dans les détails. Quelques bijoux et une mallette ont disparu. Celle-ci contenait « 250 000 euros et 300 000 dollars en espèces ». Maintenant, il faut laisser le prince partir. Les Baléares l'attendent. De toute façon, il ne déposera pas plainte.

Les limiers de la brigade de répression du banditisme (BRB) s'étonnent du peu de coopération des Saoudiens. Ceux-ci songent-ils déjà à éviter d'attirer l'attention sur leur employeur et sa fortune estimée à 10 milliards d'euros ? Seule certitude : au fil de leur enquête, les agents vont plonger dans un monde où l'argent permet d'accomplir n'importe quel désir, du plus ridicule au plus extravagant, l'un n'excluant pas l'autre. Privatiser un bowling de Manhattan pour une soirée avec Naomi Campbell et Leonardo DiCaprio, lâcher 80 000 euros de pourboire au restaurant, rouler en Range Rover plaqué or dans les rues de Paris...

Le gobelet du prince

Abdel Aziz Ben Fahd n'est pas un vulgaire – pardon, un simple – prince saoudien, comme il en existe près de 4 000 de sang royal. Il est le petit-fils du célèbre Ibn Saoud, fondateur du royaume wahhabite et fils aîné de l'ancien roi Fahd. Le préféré même, murmure-t-on dans les palais royaux. Né en 1973, il a vécu une enfance choyée, entouré de huit frères et cinq sœurs. Mais sa paisible existence a basculé à l'âge de 22 ans, quand son père a été victime d'un AVC, qui l'a terriblement affaibli et l'a contraint à déléguer nombre de ses prérogatives à son demi-frère, Abdallah. Pour le jeune homme, l'affaire est alors

GIACOMO NANNI

Les Saoudiens évoquent 250000 euros et 300000 dollars. Ils ne pouvaient pas dire moins, sans quoi personne ne les croirait.

pliée : il ne pourra pas devenir monarque, le pouvoir se transmettant d'abord entre frères avant de passer à la génération suivante. Qu'à cela ne tienne : il va quand même profiter de son titre de fils du souverain en place, s'invitant dans les salons princiers où, sous des sourires de façade, les membres de la famille royale complotent les uns contre les autres.

Rien ne filtre de ces conciliabules, mais l'influence grandissante du prince se remarque, en particulier pendant des cérémonies officielles. On le voit aux avant-postes lors des danses des sabres, ce rituel guerrier porté par une cohorte de tambours. Son visage poupin apparaît de plus en plus dans la presse aux ordres du royaume. En mai 1998, il est nommé ministre d'État sans portefeuille, puis promu chef du bureau du conseil des ministres deux années plus tard. À tout juste 28 ans, le voilà présent dans les réunions stratégiques. Jouit-il d'autant plus de ce pouvoir qu'il le sait éphémère ? À mesure qu'il gravit les échelons, l'état de santé de son père se dégrade. Le 1er août 2005, c'est fini. Le roi Fahd meurt. Son frère Abdallah accède au trône et retire à son neveu Abdel Aziz toute fonction officielle.

Que fait un prince qui a longtemps cru devenir roi ? Des affaires. Abdel Aziz Ben Fahd acquiert la moitié du puissant groupe audiovisuel MBC (propriétaire de la chaîne d'information Al-Arabiya) et se met à organiser de prestigieuses courses de chameaux pour entretenir ses réseaux. Pour faire fructifier l'héritage familial (dont l'origine reste empreinte de mystère), il investit dans l'immobilier avec l'appétit d'un joueur de Monopoly. Il se lance dans la construction d'un énième palais à Riyad, d'un autre à Djeddah, et dépense 125 millions d'euros pour une demeure à Kensington Palace Gardens, la rue londonienne des milliardaires. Il craque aussi pour une villa à Beverly Hills avec piscine de 35 mètres et salle de cinéma grandeur nature, tout en reprenant des étages entiers de gratte-ciel américains, qu'il loue ensuite à des groupes britanniques comme la compagnie pétrolière BP ou l'entreprise d'armement BAE Systems.

Le monde devient son terrain de jeu. Après s'être plié à la rigueur du protocole royal, il veut profiter des plaisirs de l'existence. Puisque l'Arabie saoudite n'admet aucune entorse publique à une vie pieuse et rangée, Abdel Aziz part se détendre loin du Golfe, emportant avec lui sa légion de courtisans et de valets aux petits soins. Quand il débarque à New York pour un mois de relâche, il réserve cinquante chambres dont la plus grande suite de l'hôtel Plaza, 420 m^2 avec vue sur la Ve avenue et tuyauterie en or 24 carats. Il organise des soirées où des vedettes de la téléréalité se prennent en selfie avec des mannequins Victoria's Secret. Au milieu de cette faune truculente, il salue les uns et les autres d'un regard blasé, toujours un gobelet entre les mains. Que boit-il ? Mystère. Il y a en permanence un opercule opaque sur ses boissons, comme si le prince craignait d'être empoisonné ou pris en flagrant délit d'alcoolisme. Après une fiesta, le *New York Post* a d'ailleurs publié une photo peu glorieuse d'Abdel Aziz, vêtu d'une veste en cuir défraîchie et d'une chemise d'ado, sans oublier ses sandales type touriste allemand. Et toujours ce regard perdu dans le vide, comme s'il avait conscience de l'absurdité de ce train de vie.

Durant des années, il va pourtant s'évertuer à mener cette existence de flambeur impénitent, comme si c'était une obligation liée à son rang. Courchevel, Cannes, Ibiza... Après le ramadan, il séjourne toujours plusieurs semaines au George-V, propriété parisienne de l'un de ses cousins, Al-Walid Ben Talal. Il dîne au Fouquet's, envoie ses proches faire des emplettes avenue Montaigne, prolonge parfois la nuit dans les boîtes des Champs-Élysées. L'important est de ne se risquer en aucun cas au-delà du triangle d'or – on ne sait jamais – et surtout, d'éviter les esclandres. À l'hôtel, si on doit commander de l'alcool, le whisky est servi dans des théières et le vin dans des bouteilles de Coca. Il faut préserver les apparences. Entre deux soirées, le prince continue de tweeter des versets du Coran à ses millions d'abonnés.

Coup de chaud avant un contrat d'armement

En découvrant l'identité de la victime du braquage, les policiers ont un coup de chaud. La nouvelle fait déjà les gros titres. BFM TV diffuse des images de la bretelle d'autoroute et demande à des représentants de syndicats policiers d'émettre de premières hypothèses. Le porte-parole du ministère des affaires étrangères s'empresse de condamner une « attaque inacceptable ». Dans quinze jours, le ministre de la défense saoudien doit venir négocier la signature de juteux contrats avec François Hollande et il ne faut pas se fâcher avec Riyad. Aussi les agents de la BRB sont-ils sommés d'aller vite. En analysant la vidéosurveillance près de l'hôtel, ils ont remarqué l'étrange ballet d'un Berlingo blanc sans comprendre son rôle exact. Pour ne rien arranger, le tronçon de route où a eu lieu l'attaque ne comporte aucune caméra. Et les deux BMW utilisées pour l'opération ainsi que le Viano dérobé ont été retrouvés calcinés dans un champ de maïs de Seine-et-Marne, sans aucune trace exploitable.

Sur le sol, les policiers se contentent de ramasser un passeport, une Mastercard gold, un chéquier de la Saudi British Bank, des enveloppes de liquide, un billet de 500 euros à moitié brûlé et des boîtes de lorazépam, un anxiolytique prescrit contre les crises d'angoisse ou dans le cadre d'un sevrage alcoolique. Dans leurs dépositions, certains membres de la délégation évoquent aussi la disparition de parures en or, d'un briquet en forme de lingot et de plusieurs Rolex. Mais ne vous inquiétez pas, ont-ils précisé aux enquêteurs, le prince a remplacé ces pièces trois jours plus tard, durant son séjour à Ibiza. Reste la question des espèces : les Saoudiens ont vite parlé de 250 000 euros et 300 000 dollars. »

Les avocats des suspects veulent croire que les jurés seront envoûtés par ce braquage sans effusion de sang. « Il y a un côté Arsène Lupin », sourit Me Matthieu Juglar.

Ils ne pouvaient pas dire moins, sans quoi personne ne les croirait. Ils ne pouvaient pas dire plus, sinon les policiers auraient été obligés de lancer une enquête pour comprendre comment on pouvait entrer sur le territoire français avec autant de liquide. Ce qui reviendrait à souligner le laxisme des contrôles à l'aéroport du Bourget – et de ça, personne ne veut parler.

Très vite, une conviction se dessine dans l'esprit des policiers : les malfaiteurs avaient un informateur dans le cortège du prince. Les enquêteurs commencent donc par s'intéresser à ceux qui ont gravité autour de lui lors de son séjour parisien. Et ils sont nombreux : intermédiaires en tout genre, agents immobiliers plus ou moins bien intentionnés, concierges privés capables de trouver une place dans un restaurant a priori complet en un claquement de doigts... Abdel Aziz Ben Fahd est d'autant plus ciblé qu'il a la réputation d'être généreux. Il fait distribuer des enveloppes aux membres du personnel, autant pour les remercier de leur service impeccable que pour acheter leur silence. Mais ces billets peuvent aussi susciter de la convoitise. Et si une petite main de ce monde parallèle avait monnayé ses tuyaux à une équipe d'aigrefins ?

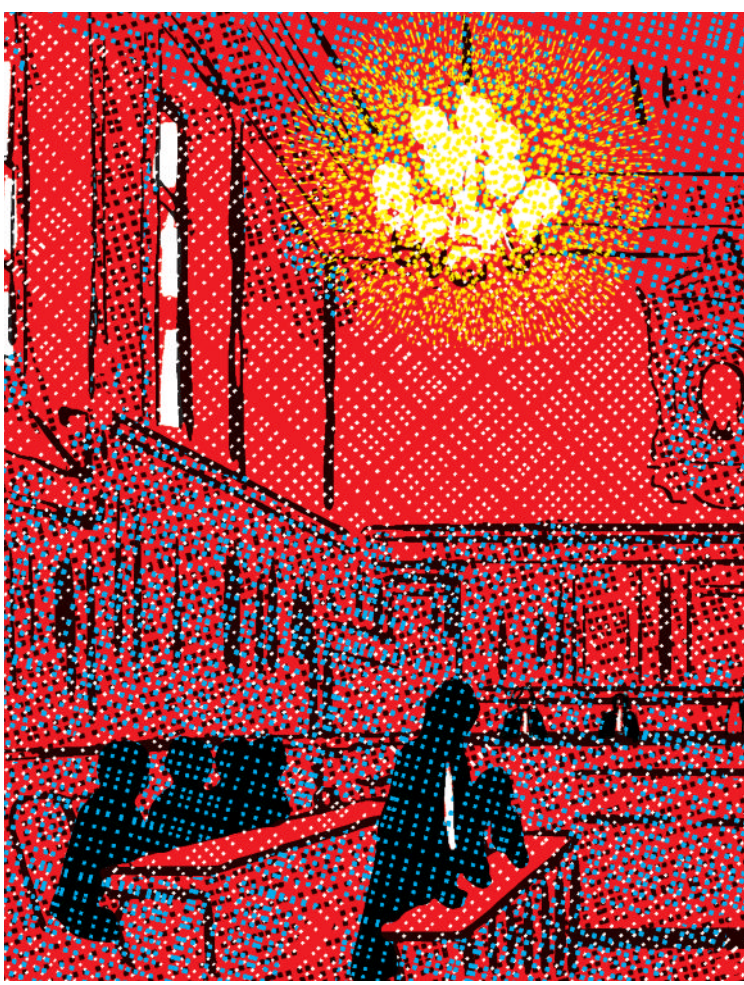
Devant les policiers, l'intendant braqué suspecte très vite l'un des chauffeurs vacataires venu de Seine-Saint-Denis, décrit comme un amateur de casino, « malgré le fait qu'il n'a pas beaucoup de moyens ». Celui-ci aurait eu un comportement étrange le jour des événements : « Il m'a souvent appelé pour savoir quand je prenais la voiture », raconte l'intendant. Le chauffeur en question est aussitôt interrogé : « Nous n'avions aucun intérêt à ce qu'il y ait un problème. On aurait risqué que le prince ne vienne plus en France ou ne fasse plus appel à nous. » Les premiers jours, les agents de la BRB patinent. Jusqu'à ce coup de fil inattendu de leurs collègues de la direction régionale de la police judiciaire (DRPJ) de Versailles. Depuis une semaine et demie, ils suivaient à la trace une équipe en train de préparer un mauvais coup. Ils se demandent maintenant s'il ne s'agissait pas du braquage du convoi saoudien.

Sur les traces du mystérieux informateur

Quatre jours avant l'attaque, le 13 août, un policier de Créteil apprend de l'un de ses indicateurs qu'un gestionnaire immobilier s'est rapproché d'un malfrat du Val-d'Oise et d'une figure de la communauté des gens du voyage dans le but de « monter une équipe en vue de commettre un vol à main armée ». Les trois hommes sont connus de la justice : l'un, âgé de 36 ans, a fait de la prison dans une affaire de trafic de voitures volées ; l'autre a été condamné à deux reprises pour vols à main armée ; le dernier, 34 ans, faisait partie du « gang des cagoules blanches », d'astucieux braqueurs qui, au début des années 2000, s'attaquaient à des Auchan et des Leclerc à coups de voitures-béliers avant de les piller. Les trois sont aussitôt placés sous surveillance par les policiers.

Ils vont être photographiés sous tous les angles, un soir à la sortie d'une brasserie chic du XVIe arrondissement, le lendemain en train de déguster un kebab ou, fait plus troublant, d'acheter une paire de gants en plein été à Décathlon. Au fil de ces rencontres – ici, sur le parking d'un Quick ; là, dans un Super U – le trio va peu à peu s'élargir et les policiers vont suivre six personnes à la fois. Mais bizarrement, le dispositif de surveillance est levé le 16 août au soir, la veille du braquage, sans vraiment d'explication. Ce n'est qu'après coup, en lisant les journaux, que les policiers de la DRPJ de Versailles auraient découvert leur incroyable loupé : les six hommes ont été aperçus en train d'effectuer des repérages vers Le Bourget, puis à Compans (Seine-et-Marne), le village où seront brûlés les véhicules utilisés durant le braquage.

Sur la base de ces renseignements, les agents de la BRB se lancent dans un tentaculaire travail d'analyse de la téléphonie. Grâce aux données obtenues auprès des opérateurs, ils parviennent à reconstituer les déplacements de chacun – c'est



GIACOMO NANNI

ce qu'on appelle « le bornage ». Du reste, les policiers ont bien remarqué que les suspects avaient pris soin de laisser leurs mobiles personnels chez eux. Ils vont donc tenter d'identifier d'éventuels « téléphones de guerre » que tout malfaiteur un peu consciencieux achète sous un faux nom pour brouiller les pistes. Résultat : l'un des complices était bien à proximité du George-V une bonne partie de l'après-midi du 17 août. Et son profil a de quoi intéresser les enquêteurs : ce quinquagénaire travaille depuis plus de vingt ans comme chauffeur de maître, parfois pour des personnalités saoudiennes. Il a même officié à plusieurs reprises pour Abdel Aziz Ben Fahd, l'hiver précédent, à Courchevel. Et si c'était lui, le fameux informateur ? Décrit comme accro aux courses de chevaux, il a toujours des impayés à rattraper et son permis est suspendu depuis plusieurs mois – le comble pour un chauffeur. Acculé, l'homme aurait très bien pu faire une incartade dans la délinquance pour se remettre à flot.

Pour les enquêteurs, le scénario du braquage est désormais reconstitué : le chauffeur aurait donné le signal de départ du convoi. Ce dernier a été suivi par le Berlingo blanc, conduit par le gestionnaire immobilier en contact permanent grâce à des téléphones de guerre avec le groupe des deux BMW, dirigé par ses complices. D'ailleurs, ces deux 4×4 étaient stationnés au niveau de la porte Maillot et attendaient que le Viano s'engage sur le périphérique pour le prendre en chasse.

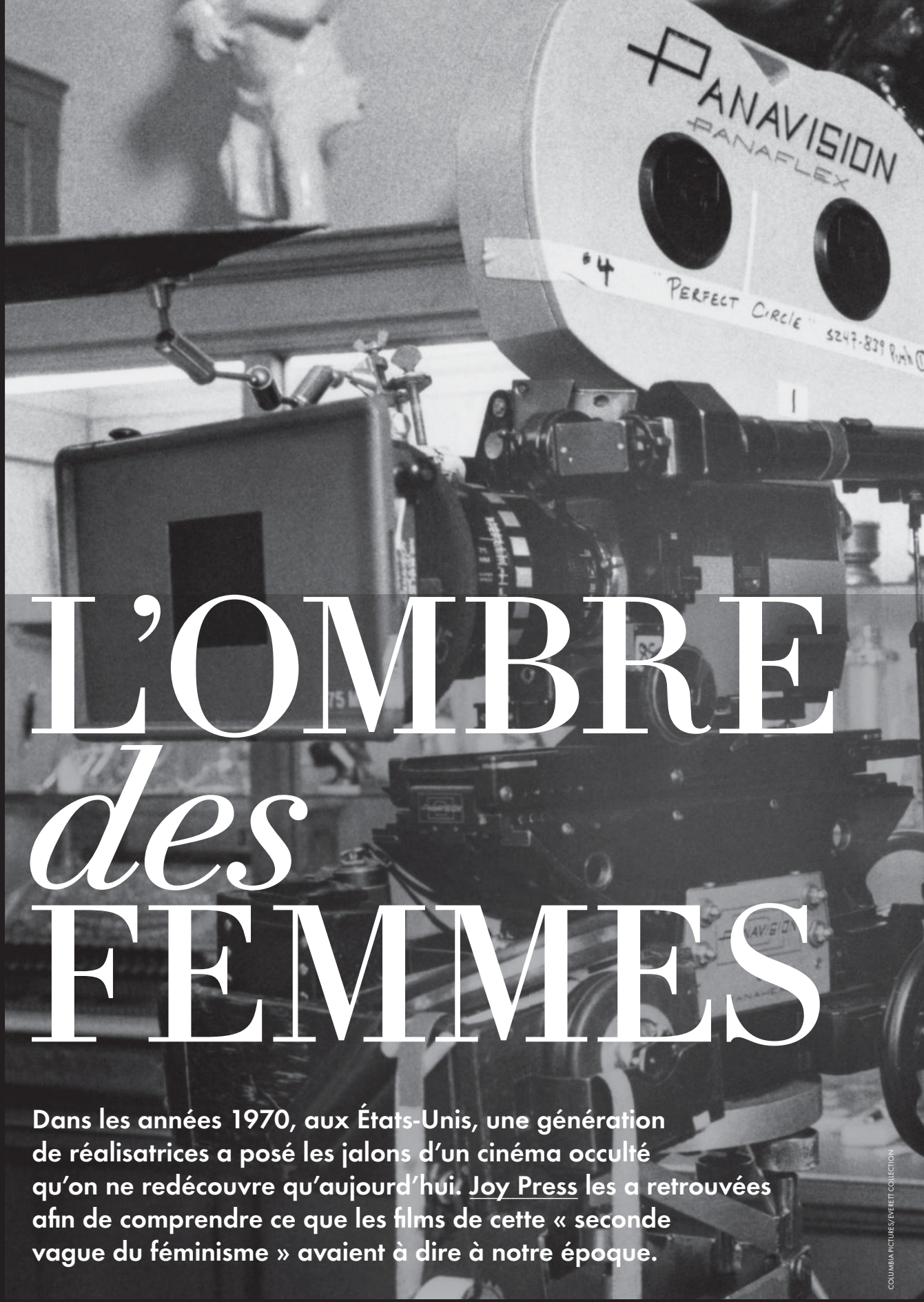
Pendant plusieurs mois, tous les protagonistes vont être placés sur écoute. Ils parlent peu, encore moins de l'opération, mais laissent percer parfois quelques confidences : l'un d'eux se vante d'avoir conduit une Porsche après « avoir fait une petite affaire ». Ils se gardent aussi de flamber même si le juge d'instruction relève quelques dépenses inhabituelles : l'achat d'une caravane d'occasion pour l'un, une moto pour l'autre, un voyage en Thaïlande pour un troisième. Le gestionnaire immobilier a, pour sa part, acquis un SUV Nissan à 28 000 euros en espèce, juste après avoir vendu un Berlingo blanc ressemblant fort à celui qui a été utilisé lors du braquage.

Incohérences du bornage

Les suspects sont interpellés le 18 mai 2015. Tous nient en bloc ou gardent le silence – tous sauf un, qui reconnaît avoir volé les deux BMW et même conduit l'une d'elles pendant l'opération. Il avoue aussi avoir empoché 50 000 dollars et 30 000 euros. Puis ses réponses deviennent plus vagues quand il est interrogé sur l'identité de ses complices : pas question de balancer, et tant pis si tout le monde est placé en détention provisoire le temps que les langues se délient. Durant des mois, les avocats des uns et des autres vont tenter de soulever les incohérences du dossier, comme ce portable détecté au Bourget à 16 h 39 et une minute plus tard dans le XVII[e] arrondissement. Ils contestent aussi la présence d'armes lors du braquage, s'interrogent sur l'étrange jeu de la DRPJ de Versailles. « Les policiers reçoivent un tuyau et une heure plus tard, ils sont en planque ? se demande M[e] Joseph Hazan. Et, comme par hasard, ils perdent la trace des suspects juste avant la commission de l'acte ? Tout cela est très étrange. » Le chauffeur, lui, explique avoir été au service d'un autre membre de la famille royale saoudienne le 17 août, d'où sa présence au George-V. « Comment aurait-il pu savoir que le prince allait quitter son hôtel alors qu'il n'appartenait pas à sa délégation ? » s'interroge son avocate, M[e] Agnès Moron.

Plus de six ans après les faits, sept personnes doivent comparaître devant la cour d'assises de Paris, du 4 au 21 mai. Elles encourent des peines sévères – jusqu'à trente ans de prison pour « vol avec arme en bande organisée » et « association de malfaiteurs » –, mais leurs avocats gardent un espoir : celui que les jurés auront peu de compassion pour un milliardaire délesté de quelques centaines de milliers d'euros. Peut-être même qu'ils seront envoûtés par ce braquage sans effusion de sang. « Il y a un côté Arsène Lupin, une sorte d'élégance dans la délinquance », sourit M[e] Matthieu Juglar.

Personne n'imagine le prince assister au procès. Depuis le braquage, son existence a connu des hauts et des bas en Arabie saoudite. Après la prise de pouvoir du roi Salmane, en 2015, il a d'abord soutenu sur Twitter un prince héritier bientôt évincé par le fils du souverain, Mohammed Ben Salmane, avant de supprimer le message et de clamer que son compte avait été piraté. Il a alors disparu plusieurs mois sans laisser de trace à l'occasion d'une première purge organisée par le nouveau prince héritier en 2017, au point qu'on a pu imaginer qu'il avait été liquidé par le régime. Enfin, sans prévenir, on l'a vu réapparaître tout sourire dans son palais au côté de Mohammed Ben Salmane, comme si de rien n'était. Après cela, il s'est fait discret. Sur une vidéo datant du début de l'année 2020, on le voit juste distribuer, de ses propres mains, quelques billets à des familles nécessiteuses. La preuve qu'après une vie d'ambition et de débauche, l'homme aurait enfin trouvé le chemin de la sagesse. □



L'OMBRE *des* FEMMES

Dans les années 1970, aux États-Unis, une génération de réalisatrices a posé les jalons d'un cinéma occulté qu'on ne redécouvre qu'aujourd'hui. Joy Press les a retrouvées afin de comprendre ce que les films de cette « seconde vague du féminisme » avaient à dire à notre époque.

COLUMBIA PICTURES/EVERETT COLLECTION

UNE CHAMBRE NOIRE À SOI
La réalisatrice Claudia Weill sur le tournage de *C'est ma chance* (1980).

C'est une pièce plongée dans l'obscurité, où l'on distingue à peine la silhouette d'une femme allongée sur un lit. Un petit bruit la réveille – un cliquetis. À moitié endormie, elle rouspète contre sa colocataire : « Mais tu fous quoi là ? Il fait encore nuit. » L'autre apparaît dans le cadre : elle la surplombe, un appareil photo à la main. « Mais non, il ne fait plus nuit ! réplique-t-elle. La lumière est fantastique ! » Cela ne fait qu'une dizaine d'années que j'ai découvert *Girlfriends* de Claudia Weill, sorti en 1978. Ce portrait de l'artiste en jeune femme anxieuse m'a aussitôt parlé. C'était comme une étincelle pour moi, un sentiment d'intense connexion. L'héroïne, Susan, est une photographe au sourire radieux malgré quelques dents de travers, interprétée par Melanie Mayron. Sa meilleure amie Anne (Anita Skinner) est une aspirante écrivaine. Plein de moments de grâce et d'épiphanies du quotidien, *Girlfriends* ressemble à un film que j'aurais attendu toute ma vie. Avec le recul, on peut dire qu'il annonce *Lady Bird* (Greta Gerwig, 2017), la série *Girls* (Lena Dunham) voire *I May Destroy You* (Michaela Coel).

Claudia Weill a commencé sa carrière en réalisant des courts-métrages, tel que *Metropole*, un bref documentaire sur une troupe de gogo-danseuses. Elle a très tôt exploré ce que l'on appellera un peu plus tard le *« male gaze »*. « J'étais focalisée sur la question des femmes qui regardent des hommes en train de regarder des femmes. » *Girlfriends* était pour elle l'aboutissement de dix ans passés dans l'industrie du cinéma, mais le film n'a pourtant pas vraiment laissé de traces. Il a fallu attendre 2019 pour qu'il entre dans la liste du National Film Registry de la Bibliothèque du Congrès des États-Unis comme étant « culturellement, historiquement ou esthétiquement important » et la fin de l'année 2020 pour qu'il ressorte enfin chez Criterion.

En 1980, la cinéaste sort un nouveau long-métrage intitulé *C'est ma chance (It's My Turn),* une comédie romantique sur une femme tout aussi indépendante que Susan, cette fois incarnée par Jill Clayburgh. Mais le producteur Ray Stark, figure majeure de Hollywood à l'époque, lui impose sa vision et l'empêche de mener le projet comme elle l'entend. « Stark me maltraitait vraiment. C'était une situation très compliquée », me raconte-t-elle aujourd'hui, rapportant qu'il a même essayé de vérifier si elle ↠

portait un soutien-gorge devant tout le monde. « Il savait exactement comment anéantir mon autorité. » À chaque choix artistique, elle se sent scrutée et ses choix, remis en question. « À ce moment-là, quand une femme faisait plus de trois prises pour tourner un plan, on disait qu'elle ne savait pas ce qu'elle faisait. Mais quand Michael Cimino refaisait une prise 190 fois, alors là, c'était un génie ! Le regard sur les femmes par la profession n'avait tout simplement rien à voir avec celui porté sur les hommes. » Lors du montage, Weill découvre que Stark a embauché un second monteur, qui travaille en secret sur une version différente de la sienne. « Ça avait été un choc, lâche-t-elle aujourd'hui. Je devais à la fois apprendre à faire des films et à déjouer les pièges du métier. »

Blessée par cette expérience, Claudia Weill ne tournera plus jamais de long-métrage de fiction pour le cinéma. Elle insiste néanmoins pour ne pas être présentée comme une victime du système hollywoodien. « Je ne veux pas qu'on se dise : "Oh, la pauvre !" Je ne suis pas comme ça. Je ne me vois pas comme ça. » Âgée de 68 ans aujourd'hui, elle a poursuivi une longue et brillante carrière pour le théâtre et la télévision. Elle évoque la difficulté de faire du cinéma à l'époque pour quelqu'un comme elle : « Il fallait vouloir faire ça plus que tout, s'y consacrer entièrement, tout donner et tout accepter pour y arriver. Après ce que j'ai vécu, j'ai fini par renoncer à retourner dans ce cloaque. »

Le ghetto documentaire

Les historiens du cinéma ont répété que le Nouvel Hollywood, dans les années 1970, a vu décliner le système des studios sur lequel il reposait depuis cinquante ans. La génération des Scorsese, Coppola, Altman et consorts aurait imposé un nouveau modèle, fondé sur la prise de risque, l'inspiration subjective et la liberté des auteurs. Paul Schrader a un jour expliqué qu'à l'époque, « la porte était grande ouverte : il suffisait d'entrer pour avoir un rendez-vous et proposer à peu près ce qu'on voulait » – à condition de ne pas être une femme.

Entre 1970 et 1978, un film sur 200 en moyenne est réalisé par une femme, écrit l'historienne Maya Montañez Smukler dans son livre *Liberating Hollywood.* Cela n'a rien d'un hasard : la réalisatrice indépendante Joan Micklin Silver s'est ainsi entendue rétorquer, lors d'une réunion avec des cadres des studios, qu'un long-métrage « est déjà assez cher à tourner et à vendre pour que l'on ne s'embarrasse pas d'un problème supplémentaire en en confiant les commandes à une femme ». Dans un article du *New York Times* paru en 1978, une responsable d'Universal, Verna Fields, explique que si une femme derrière la caméra peine à tourner une scène, « les hommes présents sur un plateau pourraient penser que c'est parce qu'elle a ses règles ». Les rares œuvres féminines, comme *First Love* de Joan Darling (1977) sont souvent dénaturées par des interventions masculines au cours de la production, les exposant ensuite à l'incompréhension des critiques à leur sortie. D'ailleurs, il est alors presque impossible pour une femme de réunir les fonds et le soutien artistique pour mener à bien une carrière derrière la caméra. La plupart des réalisatrices disparaissent après un ou deux films. Cela ne fait que quelques années, grâce au renouveau féministe et à l'explosion du streaming, que l'on redécouvre certaines de ces œuvres souvent non négligeables et pourtant négligées.

« Les femmes qui tentaient de faire des choses rencontraient tellement d'obstacles... » affirme Joey Soloway, artiste non binaire, connu·e pour la série *Transparent,* qui travaille actuellement sur un remake du film d'heroic fantasy *Kalidor* (l'original, avec Brigitte Nielsen et Arnold Schwarzenegger, date de 1985). « Elles n'arrivaient pas toujours à se dire que leur histoire comptait autant qu'une histoire racontée par un homme. Elles doutaient donc que des gens puissent s'y intéresser ou y croire. Et il y avait aussi un problème de respect sur les plateaux. »

Les orgasmes, le ménage, la maternité, l'amitié : dans les années 1970, ces sujets ne sont plus considérés comme de simples détails triviaux de la vie féminine. On commence à se dire que l'existence des femmes mérite d'être étudiée et mieux comprise. Leurs films reflètent ces changements : dans *Wanda* (1970), le seul long-métrage qu'elle a réalisé, l'actrice Barbara Loden incarne ainsi une anti-héroïne originaire des Appalaches, qui abandonne ses enfants pour mener une vie de délinquante. Dans *Hester Street* (1975), Joan Micklin Silver invente une sorte de film historique féministe (et juif), le tout en noir et blanc. On peut aussi citer *Not a Pretty Picture* de Martha Coolidge qui, en 1976, raconte l'histoire de son propre viol sous une forme qui mêle documentaire et fiction. Si ce premier opus vaut à Coolidge l'attention des médias, elle doit pourtant patienter sept ans avant de pouvoir sortir en salles un « vrai » film de fiction : *Valley Girl*. Mais les dirigeants de studios ne lui parlent pas comme aux hommes. Ils contentent de lui montrer, pour l'inspirer, « des trucs pour ados avec des types qui vomissent et des filles sans prénom ».

Alors que la « deuxième vague du féminisme » déferle sur les États-Unis, les réalisatrices américaines choisissent donc souvent le cinéma expérimental ou le documentaire : une économie qui demande moins de fonds et où le box-office n'a pas du tout la même importance. On voit ainsi émerger des figures telles que Julie Dash, Joyce Chopra ou Penelope Spheeris, qui ne pourront néanmoins pas signer de fictions avant la décennie suivante, voire plus tard encore. « C'était une sorte de ghetto féminin », résume la documentariste Victoria Hochberg. En 1971, Joyce Chopra entame le tournage d'un court-métrage documentaire qui fera date, *Joyce at 34,* où elle suit la naissance de son premier enfant. C'est Claudia Weill qui tient la caméra à son côté. Chopra s'est résolue à faire du documentaire après avoir trop entendu les producteurs auxquels elle proposait des fictions lui suggérer de devenir leur secrétaire. Elle commence donc à travailler auprès de pointures du genre, comme Richard Leacock et DA Pennebaker, en remarquant qu'elle n'est pas la seule femme à les côtoyer. « Il y avait quelques autres nanas dans le milieu, en général plutôt jeunes et plutôt jolies. Les mecs n'étaient pas abusifs dans leurs gestes mais ils blaguaient quand même sur le fait qu'ils nous embauchaient pour mater nos "jolis petits culs". »

> « Quand une femme faisait plus de trois prises, on disait qu'elle ne savait pas ce qu'elle faisait. Mais quand Michael Cimino refaisait une prise 190 fois, c'était un génie ! »
>
> CLAUDIA WEILL, CINÉASTE

MICHAEL OCHS ARCHIVES/GETTY IMAGE

MASCULIN/FÉMININ
La réalisatrice Joan Tewkesbury sur le plateau d'*Old Boyfriends* (1979).

Alors qu'elle est enceinte de huit mois, Chopra a l'idée, soufflée par une amie sociologue, de faire un film sur elle-même : le principe est original à ce moment-là, puisque les documentaristes s'intéressent en général aux puissants ou aux marginaux. Qui va regarder un film sur une femme blanche de la classe moyenne qui attend un enfant, lui demande-t-on ? Elle n'en démord pas et obtient 10 000 dollars de la part d'une chaîne du New Jersey, Wnet, qui accepte de le diffuser une fois tourné. Le court-métrage commence par cinq minutes d'accouchement en gros plan, sans doute une première à la télévision américaine : la mère et le nouveau-né sont couverts de sang et de mucus. Lors d'une projection-test, un spectateur sort de la salle en s'indignant : « Je pensais aller voir un film sur James Joyce, mais j'ai juste vu un laideron ! »

Joyce at 34 aborde aussi les sacrifices et les compromis imposés aux femmes au début des années 1970, notamment quand elles veulent travailler. Claudia Weill, qui coréalise le film, fait apparaître à l'image le « groupe d'élévation des consciences » dont elle est membre à l'époque, aux côtés de l'actrice Stockard Channing (vue dans *Grease* et *À la Maison Blanche)* et de la poétesse Honor Moore. Elle explique aujourd'hui que les discussions au sein de cette petite communauté d'esprits visaient notamment à faire comprendre aux femmes que, pour s'en sortir, elles devaient cesser de se battre les unes contre les autres et d'envisager leur propre ambition comme une anomalie. « Il y avait ce soupçon, culturellement construit, que nous devions nous opposer entre femmes plutôt que nous associer. » Lorsque Chopra échoue à trouver un distributeur classique pour le film, Weill et elle vont voir un jeune collectif féministe de distribution : New Day Films. Au fil des années, de tels projets alternatifs et indépendants se multiplient, destinés à émanciper les réalisatrices du système de domination masculine. Grâce à eux, Chopra pourra tourner *Smooth Talk* (1985, avec Laura Dern) puis *The Lemon Sisters* (1989), avant d'aller travailler pour la télévision.

Tandis qu'elle collabore avec Shirley MacLaine sur un documentaire intitulé *The Other Half of the Sky : A China Memoir* (1975), Claudia Weill a l'idée d'un documentaire sur son parcours de jeune femme juive. Elle finit par toucher une bourse mais décide en cours de route d'en faire une fiction, en y injectant quelques financements privés. C'est ainsi que naît *Girlfriends,* bientôt sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs du festival de Cannes. Claudia Weill décide de partir pour Hollywood et d'y contacter tous les studios, au culot, en trouvant leurs numéros dans l'annuaire. Comme il n'existe qu'une seule copie du film, elle vient la déposer en main propre à chaque adresse, avant de revenir la récupérer après visionnage. Elle loue une voiture pour faire toutes ces navettes, tombe parfois en panne, n'a ni avocat, ni agent, ni personne pour l'aider. Les studios se montrent d'abord sceptiques mais après quelques semaines, trois d'entre eux lui font des offres pour le distribuer. *Girlfriends* arrive à une période où Hollywood commence enfin à saisir que les femmes sont en train de s'émanciper et qu'elles veulent voir au cinéma des histoires qui les concernent et qui adoptent leur regard. Le succès d'*À la recherche de Mister Goodbar* (de Richard Brooks, avec Diane Keaton, 1977) ou d'*Une femme libre* (de Paul Mazursky, avec Jill Clayburgh, 1978) montre en effet l'existence d'un marché pour des rôles principaux féminins, même si les réalisateurs restent des hommes. Claudia Weill va aller plus loin : c'est elle qui s'impose derrière la caméra en tant que femme libérée, compétente et *« marketable »*. « Je passais pour la nouvelle sensation, alors que ça faisait bien dix ans que je tournais ! Mais c'est le temps qu'il a fallu aux patrons des studios pour se dire que ce serait pas mal qu'ils m'aient chez eux. Ils savaient que je n'allais pas forcément leur rapporter beaucoup d'argent, mais que c'était quand même intéressant pour eux. »

S'il est bien une femme de cinéma qui aurait pu se frayer un chemin dans la jungle hollywoodienne, c'est sans doute Joan ↠

↠ Tewkesbury. Enfant, elle a passé sa vie sur les plateaux de comédies musicales, alors en plein âge d'or. À mesure que sa carrière avançait, elle s'est demandé si elle pourrait un jour être aux commandes de l'usine à rêves. « J'ai fini par prendre conscience que ça n'arriverait jamais, reconnaît-elle aujourd'hui. C'était définitivement un monde d'hommes. » À la fin des années 1960, elle dirige une troupe de théâtre de rue à Los Angeles lorsque Robert Altman assiste à une représentation. Peu intimidée, elle lui demande si, selon lui, elle fait de la meilleure mise en scène que lui. Le réalisateur lui propose alors d'être scripte sur son prochain film *John McCabe* (1971). La jeune femme est en plein

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE RANGÉE
Laura Dern dans *Smooth Talk* de Joyce Chopra (1985).

divorce mais elle part illico avec ses deux enfants en bas âge pour le Canada, où le tournage a lieu. Une fois son travail accompli, elle demande à Altman s'il pense qu'elle devrait faire une école de cinéma, mais celui-ci lui conseille plutôt d'écrire un film toute seule. Elle s'attelle à la tâche et sort son premier scénario, *After Ever After,* une comédie noire sur l'échec de son mariage. Le réalisateur s'engage à la produire mais les financements n'arriveront jamais, et ce, même après que Tewkesbury signe deux autres scénarios pour Altman : *Nous sommes tous des voleurs* (1974) et surtout celui de *Nashville* (1975), nommé cinq fois aux Oscar. Pendant ce temps-là, un autre protégé d'Altman, Alan Rudolph, mènera une belle carrière de réalisateur en signant des films comme *Choose Me* (1984) et *Wanda's Café* (1985).

« Personne ne voyait ça comme de la discrimination : les gens pensaient juste que les femmes ne pouvaient pas faire le boulot », résumera des années plus tard la productrice Polly Platt. C'est d'ailleurs elle qui, à l'époque, présente Joan Tewkesbury à l'agent Jeff Berg, qui à son tour l'introduit auprès de Paul Schrader, lequel vient juste de signer le scénario de *Taxi Driver* (1976). Grâce à lui, la scénariste va passer derrière la caméra en prenant les commandes d'un film que Schrader a écrit avec son frère, *Old Girlfriends.* Entre les mains de Joan Tewkesbury, le projet est rebaptisé *Old Boyfriends* et raconte l'histoire poétique et erratique d'une psychologue victime d'un traumatisme, qui décide de traverser le pays pour retrouver d'anciens amoureux. La version des frères Schrader est remaniée de façon à ce que l'actrice principale puisse « faire résonner son personnage avec la vie intérieure d'une femme », selon Joan Tewkesbury, qui ajoute ainsi une scène d'humiliation où un ex de ses années lycée, joué par John Belushi, s'amuse à lui piquer ses sous-vêtements pour les cacher. Les hommes qui supervisent le projet n'approuvent pas particulièrement ses choix et ne les comprennent même pas toujours. Ils lui imposent un *happy end* et remontent la scène d'ouverture dans laquelle l'héroïne découpe des images de femmes qu'elle admire dans des magazines : on lui objecte qu'on pourrait croire que le personnage est une lesbienne. Le résultat final reçoit un accueil mitigé et le critique David Denby du magazine *New York* le compare à un travail de fin d'études : « On attend désormais que Tewkesbury fasse un vrai film. » L'intéressée aura beau essayer par tous les moyens, elle ne recevra jamais le feu vert pour réaliser ce « vrai film » par la suite.

Old Boyfriends tombe peu à peu dans l'oubli. Trois décennies plus tard, lorsque les archives audiovisuelles de l'université de Californie (UCLA) l'exhument pour une projection sur le campus, on s'aperçoit qu'il ne reste plus qu'une seule copie de la pellicule et qu'elle a été conservée dans des conditions pitoyables. « En voyant l'état de décrépitude de la bobine, on a pris conscience du mépris dont faisait l'objet l'histoire du cinéma féminin », constate Maya Montañez Smukler, l'historienne à la tête de ces archives. Joan Tewkesbury se décourage : elle préfère aller travailler pour la télévision, alors considérée comme une industrie mineure, qui ne vit pas encore l'âge d'or qu'elle connaîtra grâce aux séries des années 2000. Elle fait carrière en scénarisant et réalisant des téléfilms et des feuilletons. « Au moins quand j'écrivais un projet, je pouvais le tourner, raconte-t-elle. Je me suis dit que ça ne servait à rien de refuser ça. »

Pire que femme : femme noire

Si la route est longue et semée d'embûches pour les réalisatrices, elle devient quasi impraticable pour celles qui sont noires. En 1971, l'écrivaine et militante Maya Angelou se lance dans une adaptation de ses Mémoires, *Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage* (1969). Le livre l'a rendue mondialement célèbre et elle songe donc à en faire un long-métrage

INTERNATIONAL SPECTRAFILM/EVERETT COLLECTION ; THE EVERETT COLLECTION

qu'elle réaliserait elle-même. Mais elle comprend peu à peu que les choses ne sont pas si simples. Après huit ans passés à chercher l'argent nécessaire au projet tel qu'elle l'envisage, elle jette l'éponge et se résigne à laisser son best-seller devenir un téléfilm pour CBS, réalisé par un vétéran de la télévision – un homme blanc. Malgré son capital culturel, Maya Angelou est forcée d'accepter son échec : « Hollywood n'a jamais donné 1,5 million de budget à une femme noire », commente-t-elle dans le *Los Angeles Times* en 1978. Elle intègre néanmoins la Director's Guild, mais ne mettra en scène son premier long-métrage, *Loin d'ici (Down in the Delta),* qu'en 1998, à 70 ans.

On peut aussi évoquer le cas de Julie Dash, qui tourne ses premiers films maison dès son adolescence à la fin des années 1960, à New York, en sortant une caméra 16 mm pendant les manifestations et les réunions politiques. Elle part ensuite en Californie pour étudier le cinéma à l'American Film Institute, puis à UCLA, et, en 1975, elle réalise un court-métrage chorégraphique, *Four Women,* qui montre quatre archétypes de femmes noires, au son de la chanson du même nom de Nina Simone. Il remporte un prix au festival international de Miami et Dash se lie avec un cercle artistique multiracial qu'on appellera plus tard LA Rebellion. Elle y échange des idées avec d'autres cinéastes noires en devenir comme Barbara McCullough et Alile Sharon Larkin. « Nous faisions des choses différentes des hommes, affirme Julie Dash. Nous avions nos propres préoccupations, nos sujets de prédilection, des endroits à explorer, où digresser, pour ensuite réimaginer la condition de la femme. Les hommes ne faisaient pas du tout la même chose que nous. » Elle rêve de tourner une tétralogie sur la vie des Afro-Américaines au XX^e^ siècle. *Illusions,* l'un de ces épisodes, est un film noir racontant l'histoire d'une employée d'un studio dans les années 1940 qui se fait passer pour blanche. L'idée intéresse plusieurs pointures de Hollywood, « mais ils me demandaient tous de faire en sorte que ça ait l'air de coûter cher tout en restant très bon marché. Pour moi, c'était impossible de travailler avec eux. » Dash écrit aussi le scénario de *Daughters of the Dust* qui se déroule au début du XX^e^ siècle et plonge dans l'existence des femmes de la communauté gullah, installée sur les Sea Islands au large de la Géorgie. Elle passe des années à préparer le projet, à élaborer sa direction artistique, à réfléchir à tout une palette de nuances émotionnelles, et finit par recevoir 800 000 dollars de la chaîne publique PBS. *Daughters of the Dust* est présenté à Sundance et se retrouve finalement en salles. C'est la première fois de l'histoire de Hollywood qu'un long-métrage de fiction réalisé par une Noire est distribué à l'échelle nationale. Nous sommes en 1992.

> « Des gens me disent que je suis arrivée trop tôt. Je suis née exactement au moment où j'aurais dû naître. »
> JULIE DASH, CINÉASTE

Galvanisée par son succès, Julie Dash va rapidement faire le tour des majors, mais aussi des studios indépendants. Elle a des tonnes d'idées à leur proposer, dont certaines sont déjà très avancées. Mais personne ne s'intéresse à ses projets : « Ils voulaient soit des histoires urbaines testostéronées, soit des films sur l'esclavage. Ils n'attendaient rien d'autre de la part d'une réalisatrice ou d'un réalisateur noir. » Comme ses consœurs, elle se tourne donc vers la télévision. Mais, ces derniers temps, ses premiers travaux sont eux aussi exhumés : *Daughters of the Dust* a été restauré numériquement et il est même ressorti en salles en 2016, la même année que *Lemonade,* le *« visual album »* de Beyoncé, qui a explicitement revendiqué cette influence. La réalisatrice travaille actuellement à un biopic d'Angela Davis, mais elle a aussi dans ses tiroirs un thriller sur la cryptomonnaie, un film dramatique sur les magiciens noirs itinérants et une mini-série sur un bataillon d'Afro-Américaines pendant la Seconde Guerre mondiale (elle pitche ce projet depuis une décennie, me dit-elle).

« Des gens me disent que je suis arrivée trop tôt, que j'étais en avance sur mon temps, explique-t-elle en haussant les épaules. Mais je ne trouve pas que ce soit le cas. Je me dis que je suis née exactement au moment où j'aurais dû naître. » Le problème, selon elle, reste celui des gardiens du temple, « ceux qui ne voulaient pas voir autre chose que la reconstitution du monde tel qu'ils le connaissaient. Sauf que j'avais d'autres histoires à raconter – et j'ai toujours envie de les raconter ». □

Vanity Fair, 2021. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Étienne Menu.

RÊVER L'OBSCUR
La réalisatrice Julie Dash en 1999.

INTIMITIÉ
Images tirées de la série « Friendly Bodies ».

FRAGMENTS

Régulièrement, nous publions les portfolios d'artistes que nous aimons suivre. Ce mois-ci, la photographe Joan Braun qui, depuis un an, saisit des images de ses amies proches. Publié sur Instagram, ce travail sur le corps et ses détails est comme une réaction à trop de confinement. La peau mise à nu pour respirer? Texte Joseph Ghosn.

JOAN BRAUN

La première fois que j'ai vu les photos de Joan Braun (à part celles qu'elle publie régulièrement dans ce magazine et d'autres), c'était sur son compte Instagram. Un travail personnel. J'y ai vu quelque chose de précis et d'universel à la fois : un regard jeté sur des corps, ni prédateur ni cannibale, mais qui possède en lui je ne sais quoi d'assez doux et détaillé me faisant penser à cette expression un brin télescopée : « Le diable est dans les détails. »

Les détails, ici, ce sont les parties du corps et la façon dont elles dévoilent l'intime. La façon aussi dont elles disent l'amitié. Parce que Joan Braun photographie ses amies : les images qu'elle prend sont des dialogues entre elles, dans le moment où l'une consent à laisser l'autre poser son regard et son appareil photo sur son corps. Où elle accepte que la photographe tourne autour d'elle tout en lui parlant et en la captant.

Ce qui m'émeut à chaque fois, c'est que Joan Braun ne montre aucun visage, aucun trait d'identité, mais uniquement des fragments de corps. Est-ce un autoportrait ? Oui, sans doute, mais elle ne le dirait peut-être pas comme ça. Est-ce une manière de saisir une génération, des filles de son âge ? Je ne donnerai pas le sien, mais c'est peut-être cela. Probablement. Est-ce une façon d'érotiser le corps de ses amies ? Je n'en sais rien et sans doute qu'elle est seule à détenir la réponse – je l'imagine à moitié négative.

Après tout, il y a aussi cela qui me touche : ce travail, commencé aux premiers mois de 2020, est aussi concomitant avec la crise sanitaire. Que dit-il de notre intimité ? Que nous sommes prêts à livrer un peu plus de nous-mêmes, ces jours-ci, à quelqu'un qui sait nous regarder sans nous trahir. Et aussi, ceci : Joan Braun observe ses copines, ses amies. Elle reprend le regard masculin à son compte, celui qui érotisait les filles. Mais elle le fait avec sa conscience, ses armes, son travail et ce qu'elle paraît être profondément. Une fille qui regarde les filles, sans sexualité ni prédation, mais avec ce sentiment de reprendre aux mecs ce qu'ils avaient surexploité.

Je me trompe peut-être parce que je ne suis qu'un garçon et qu'il ne me revient pas de dire tout le bien que je pense de ces images faites par une fille qui regarde des filles. Mais peut-être puis-je avancer que je trouve là, dans le dialogue entre elles, quelque chose qui me touche et me fait penser, réfléchir et surtout désirer autrement. Regarder différemment. C'est ce trouble, de l'esprit et non du désir qui me séduit ici et là. Sans parler du détail ultime, celui de rester nu(e), mais de garder ses chaussettes : ma pensée en est chavirée. Le diable est dans les détails, assurément. □

Instagram : @joan_braun

JOAN BRAUN

ONLY SHALLOW
Kevin Shields, Debbie Googe, Bilinda Butcher et Colm Ó Cíosóig en octobre 1991.

L'amour en fuite

En 1991, les Irlandais My Bloody Valentine sortaient un disque devenu mythique, l'immense *Loveless*. Trente ans plus tard, cet album ressort, il est toujours aussi futuriste et fait de la matière des rêves et des cauchemars conjugués. JD Beauvallet en retrace l'histoire mouvementée, entre folie d'un groupe et faillite d'une maison de disques. Photographie Renaud Monfourny.

Mardi 17 mars 1992, Paris connaît un tremblement de terre qui laisse pantois les sismologues. Ils peuvent en déterminer avec précision l'épicentre : la fosse de l'Olympia. Et la durée : de longues minutes qui affolent leurs instruments. Mais il leur faudra du temps pour nommer cette secousse sauvage : *You Made Me Realise*. De mémoire de témoin encore effaré à ce jour, cette agression s'étala sur une heure. De la jouissance pure, inédite. Ça ne dura, en réalité, dans une immobilité absolue, groupe et public pareillement tétanisés, qu'une vingtaine de minutes. On appelle ça une expérience.

Ce soir-là, My Bloody Valentine testait en direct les limites du corps humain quand il est bombardé de bruit blanc, de flashs stroboscopiques et de terreur sonique. Quelques minutes de plus et c'est certain, des têtes allaient exploser, des corps se disloquer. Pendant cette tournée, des guitares torturées ont provoqué évanouissements, malaises ou vomissements. Il devrait y avoir une jurisprudence My Bloody Valentine pour renforcer les garde-fous de la convention de Genève. Quelques années auparavant, *You Made Me Realise* était pourtant sorti en single avec une charmante et bucolique pochette qui simulait l'innocence. Le groupe se comparait alors aux Smiths. On savait rire à cette époque.

Parfois, dans la vie, on réentend ce pont infini : quand on passe à côté d'une tour d'habitation qui s'effondre, quand on se retrouve hagard sur la piste de décollage du cosmodrome de Baïkonour... Autrement dit : ça n'arrive pas tous les jours. Beaucoup de groupes ont essayé de répliquer ce carnage de lumières et électricité, mais même le Crazy Horse de Neil Young retenait ses chevaux, même le boucan démesuré de Sonic Youth semblait un rien guindé, encombré. Bien entendu, avec des acouphènes même, on avait déjà écouté (sans même parler du metal), des centaines de guitares maltraitées au boxon exagéré. On avait vu les Stooges, The Jesus & Mary Chain et Nirvana : messieurs les guitaristes, trouvez un autre langage pour nous impressionner. Étendez le domaine du grabuge. Montez les amplis à onze. Le défi de My Bloody Valentine reste donc d'avoir canalisé ce tapage dans le format mignon d'une chanson pop. Nirvana ne s'en est pas mal tiré, en élargissant simplement le *songwriting* mugissant des Pixies, qui l'avaient eux-mêmes appris chez Hüsker Dü, qui le tenaient des Buzzcocks, etc. Mais ça restait une musique déjà cataloguée, déjà digérée.

Absente sur le premier véritable album du groupe, *Isn't Anything* en 1988, cette chanson infernale préparait à l'outre-pop, au rock tout en spasmes et décharges, en faux plat permanent de *Loveless* (1991). Mais le groupe avait, sans doute faute de moyens, été plus prudent sur d'autres titres de ce premier album. Encore sages, ils demeuraient compréhensibles, familiers. Ils voulaient partir mais, finalement, restaient dans le rock. C'est dur, de larguer les amarres quand on a pour seul compas une guitare électrique étriquée, déjà usée et abusée par des générations d'explorateurs. D'autant plus que beaucoup de ces aventuriers n'ont jamais quitté le stade du fantasme de grand large, n'ont affronté la tempête que dans leur boîte crânienne. Avec ses vastes gestes avortés, *Isn't Anything* reste aussi exaltant que frustrant. My Bloody Valentine, sur ce brillant brouillon bruyant, laissait entrapercevoir l'insurrection à venir. Il aguichait, mais ne dévoilait pas complètement sa beauté cagneuse, sa sensualité rêche.

Le truculent Alan McGee, fondateur du label Creation, se souvient des maigres ambitions qu'il réservait à My Bloody Valentine en les signant en 1987. « Je les ai vus sur scène et rien, absolument rien ne suggérait qu'ils deviendraient importants. Ils voulaient à toute force jouer en première partie de mon groupe Biff Bang Pow et j'ai accepté par charité, parce qu'ils étaient sympas et qu'on partageait des drogues. Et là, ils m'ont soufflé. Ils étaient vraiment rock'n'roll mais pas très originaux. C'est venu plus tard, quand Kevin Shields a commencé à expérimenter. »

Rendre la guitare à l'état sauvage

Creation est sans doute la dernière chance pour My Bloody Valentine. Les Dublinois ont déjà tenté l'aventure sur cinq maisons de disques, au rythme de singles et EP aux échos limités. Le groupe existe alors depuis cinq ans, a connu pas mal de chamboulements internes. La première fois qu'Alan McGee les voit, le chanteur de My Bloody Valentine est encore David Conway qui, de guerre lasse, abandonne l'aventure quelques mois plus tard. À l'époque, le groupe vit à Londres où il recrute la bassiste Debbie Googe (1985), puis remplace son chanteur par Joe Byfield, puis immédiatement par Bilinda Butcher (1987). La formation se stabilise alors enfin autour du duo de départ, le guitariste et chanteur Kevin Shields et le batteur Colm Ó Cíosóig, qui se connaissent depuis une compétition de karaté en 1978. Ensemble, les deux Irlandais ont tout sacrifié, tout tenté pour la musique : ils déménagent en Hollande, en Allemagne, puis à Londres. « Nous vivions dans des squats, se souvient Shields. Il suffisait de trouver une maison vide, de s'y installer et de brancher l'électricité. Je n'avais aucune ambition au-delà du jour le jour. J'étais un incapable. C'est tellement agréable de ne penser à rien. Nous dormions beaucoup. J'ai toujours été une feignasse. »

Entre le moment où Creation recrute le groupe sans trop y croire et celui où *You Made Me Realise* sort, Kevin Shields s'est pourtant surpassé, soniquement radicalisé. Il a connu une révélation : désormais, le studio d'enregistrement serait un membre à part entière de My Bloody Valentine. Avant de devenir le bourreau du groupe, il offre au cerveau encombré du Dublinois une aire de jeu illimitée. Alan McGee n'est pas, au départ, au courant de ces prodigieuses expérimentations mais il est enchanté par les nouvelles chansons, « ces trucs bizarres ». Il pousse le groupe dans cette veine et le condamne au surpassement.

> « On leur avait accordé 8000 euros; l'album nous a coûté trente fois ça! C'était le prix à payer pour une musique qui n'existait pas encore, pour une révolution. »
> ALAN McGEE, PRODUCTEUR

Après le joli succès d'*Isn't Anything,* il n'a pourtant alloué à l'enregistrement de *Loveless* qu'un budget identique au précédent. Il rêve, avec des ambitions limitées, d'un nouvel album de vacarme mélodique : « Pour moi, au mieux, ils allaient sonner comme Hüsker Dü, ce qui n'aurait déjà pas été mal, vu d'où ils

RENAUD MONFOURNY

venaient... D'où ma stupeur en découvrant les premiers titres. Et aussi la facture : on leur avait accordé 8 000 euros ; l'album nous a coûté trente fois ça ! C'était le prix à payer pour une musique qui n'existait pas encore, le prix à payer pour une révolution. »

Avant de se lancer dans un enregistrement de cette envergure, il fallait au groupe mesurer l'ampleur du chantier, faire tomber les cloisons, décadenasser les neurones. Kevin Shields raconte le lent processus de libération, d'affranchissement de son écriture. Ainsi voit-il l'évolution entre les deux premiers disques du groupe. « *Isn't Anything* était une expérimentation en direct, mais *Loveless* avait vraiment une direction. J'ai porté cet album dans ma tête, exactement tel qu'il devait être, pendant des mois. Le problème, ça a été de le coucher sur bandes... Les enregistrements de voix, de batteries ou de guitares n'ont demandé que quelques semaines, parfois une seule prise. Mais ensuite, j'ai entendu des bruits dans ma tête. Il fallait les ajouter à l'album. Ça a tout ralenti. Sur la seule chanson *To Here Knows When,* j'ai passé plus de trois mois à jouer sur le *feedback* du clavier en fond sonore. Pendant des mois, j'ai cru que je finirais cet album dans les jours suivant. Ce problème avec les *deadlines*, ça a toujours été ma malédiction. Je pense honnêtement que je suis proche du but, alors que ça peut encore prendre des mois, des années. »

Kevin Shields en octobre 1991.

Ça sera le premier sort jeté sur *Loveless :* cette petite voix qui, dans la tête déjà encombrée de Kevin Shields, répète en mantra « le temps qui vous était imparti est désormais écoulé ». Creation, qui n'est pas encore devenu milliardaire sur le dos d'Oasis, vit comme des caprices fumeux ces journées puis semaines passées sur un seul son, que personne à part Kevin Shields n'entendra à l'arrivée. Mais de Brian Wilson à Prefab Sprout, ce son, même enfoui telle une fève dans un mille-feuille, est fondamental. Ces démiurges l'ont entendu dans leur tête. En cas de sage et conciliant renoncement, tout serait gâché. Il ne subsisterait que l'absence de ce son, sa marque en creux. Kevin Shields est en transe ; il ne peut être comptable de son art. Discipline et raison sont ses ennemis. Pour faire tampon avec l'industrie, il recrute une manageuse, sa sœur, Ann-Marie. Car, chez Creation, où l'on enregistre les albums en quelques jours, on n'est pas équipé pour de tels inventeurs.

Kevin Shields se souvient avec effroi des irruptions vociférantes du réalisme dans un processus créatif qu'il avait libéré de toutes contraintes. « Je ne pouvais pas enregistrer avec une telle pression. J'attendais la sérénité pour me remettre au travail. Cet album est marqué du sceau de son environnement nocif. Le label Creation n'avait plus un sou ; nous vivions dans la rue ; le studio nous confisquait régulièrement les bandes en attendant un éventuel paiement des factures... J'avais constamment cette épée de Damoclès au-dessus de la tête : la certitude que l'album ne se finirait jamais. Je vivais dans une complète insécurité, et pas seulement financièrement. Une nuit, on a même volé les seuls masters de l'album et on s'est enfui en taxi avec les bandes, pour être certains qu'elles ne seraient pas effacées par mesure de rétorsion. On voulait finir *Loveless* sans le moindre compromis. On sentait qu'on faisait un album important. »

Quand il dit « dans la rue », ce n'est pas une métaphore : le groupe est expulsé de son énième squat, laissant sur le trottoir Bilinda, son fils Toby, et Kevin Shields, son père adoptif. « Sans les squats, le groupe n'aurait pas existé, se souvenait-elle dans le magazine *Spin.* Tout le monde a besoin d'un endroit où faire du vacarme ! » Même le batteur, très malade, est lui aussi expulsé du sien. Il entre dans une sévère dépression nerveuse. Les relations au sein du groupe pâtissent de cette tension. Déjà peu doué pour la diplomatie, Kevin Shields devient blessant, voire cruel : il invoque juste l'honnêteté nécessaire au bon fonctionnement de sa petite dictature. « Ça ne fonctionnerait pas s'il y avait deux personnes comme moi dans My Blooody Valentine », dit-il. Les autres font le dos rond, ou ne viennent en studio que lorsque leur présence est nécessaire. De plus en plus souvent, la nuit, Kevin Shields y reste seul. Pendant des mois, il avoue ne jamais avoir vu le soleil. « Entre nous, les relations sont devenues étranges, après deux ans de ce régime... » dit-il. Le pire sera à venir : le désœuvrement et l'inaction des années post-*Loveless.* Le chaos de cet enregistrement sera une bombe à retardement dans l'âme des rescapés.

Pendant sa conception, Kevin Shields s'éloigne tellement des hommes qu'il doit inventer un vocabulaire pour tenter d'expliquer les sons qui l'assaillent. Plusieurs ingénieurs du son, des studios aussi font les frais de cette communication impossible. Un jour, pour m'expliquer le son qu'il recherchait, il me dit : « Je n'ai jamais réussi, mais ce que je voudrais, c'est laisser ma guitare redevenir un animal sauvage. » Ça ne se mesure pas en curseurs, en potentiomètres. Débrouillez-vous avec ça.

Shimmy, chimie, alchimie

Laurence Verfaillie est, à cette époque, l'attachée de presse de My Bloody Valentine chez Creation. Tandis que les relations se tendent entre le groupe et son label, elle reste un pont reliant les deux parties. Elle vit alors avec Jim Reid, le chanteur de The Jesus & Mary Chain, un des modèles de My Bloody Valentine. En plus de sa passion, qui remonte à ⇛

loin (elle était voisine de son squat, dans le quartier londonien de Kentish Town), elle éprouve de la compassion pour Kevin Shields, impuissant à délivrer ces chansons. « Il était incapable d'expliquer concrètement ce qu'il entendait dans sa tête. Ça le rendait fou de frustration. Dans le premier studio, Blackwing, proche d'une ligne de chemin de fer, il était convaincu que les trains créaient des interférences sur ses bandes. Ça nous faisait marrer : on pensait que ça allait bien avec leur son ! C'était bien sûr une vision de l'esprit. L'album s'est débloqué quand il a été rejoint par le producteur Alan Moulder, qui n'a jamais essayé de le freiner mais, au contraire, l'encourageait à aller aussi loin que possible dans ses visions. Il s'est mis au service de Kevin Shields, sans ego. Mais pendant longtemps, j'étais certaine que cet album ne verrait jamais le jour. Quand on a finalement écouté *Loveless* sur un petit magnéto à cassettes, dans les bureaux de Creation, nous nous sommes tous rassemblés. Soudain, on a oublié les crises, les pleurs, les nuits blanches, les sueurs froides. On était hallucinés mais si fiers... Même le comptable du label semblait heureux. » Alan McGee se souvient du drame permanent que fut cet enregistrement : « Tout était compliqué, tendu. Il recherchait un truc de plus en plus lointain, inatteignable. *Loveless* a vraiment failli couler Creation. »

À peu près à la même époque, une autre grande maison de disques indépendante anglaise est en train de crouler sous les factures d'un enregistrement sans fin : Factory Records et ses Happy Mondays en roue libre à la Barbade. Creation a le même modèle en stock, son Kevin Shields en jet-lag avec tous les instruments de mesure du temps. Les deux labels font les frais de la liberté absolue qu'ils réservent aux artistes. Pendant qu'un groupe bamboche, l'autre se radicalise dans la maniaquerie. Et ces deux monuments anglais sont au bord de la faillite. On se rappelle une tournée française de 1989 qui laissa déjà des factures impayées, des corps amochés et des odeurs de soufre dans tout le pays ; l'affiche réunissait Happy Mondays et My Bloody Valentine. Ils voulaient finir les concerts par une reprise collective mais durent se rendre à l'évidence : ils ne connaissaient aucune chanson en commun – ou étaient incapables de la jouer.

Les victimes en profondeur de cette musique aussi mélodique que dissonante sont incalculables. *Loveless* réforma le rock en en élargissant considérablement la grammaire plus que le vocabulaire. Le bal des vauriens de Manchester était achevé, la messe fêtarde était dite : on s'y entre-tuait pour le commerce des drogues. Des drogues qui, pourtant, avaient entrepris ce rapprochement contre nature entre dance music hédoniste et indie-rock renfrognée, offrant au monde groggy The Stones Roses ou Happy Mondays. Sur *Loveless,* il reste pourtant, de *Soon* à *I Only Said,* beaucoup d'éléments et de techniques directement empruntés à la culture club. Mais sans euphorie, le pas lourd et le geste engourdi, pour signifier la fin des étés de l'amour, l'arrivée de l'automne, de l'hiver. Cette musique invite plus à dodeliner, les pieds immobiles, qu'à effectivement danser. Mais à défaut de dance music, c'est de la dense musique que distille *Loveless,* visqueuse et toxique. On a souvent évoqué le monde des rêves pour tenter de l'expliquer. Elle relève pourtant plus du coma, du cauchemar. Kevin Shields approuve. « Un mot m'exaspérait particulièrement dans les chroniques de *Loveless :* "rêveur". Notre musique n'a jamais été avachie, assoupie, elle gardait toujours un œil ouvert, elle restait tendue, aux aguets, comme les aborigènes ne dorment que d'un œil. Comme chez les tigres, le cerveau est juste en pause. »

Comme avec tous les grands albums, nous avons passé notre vie à réévaluer ses titres, ses apports, son influence constante : sa manière unique de tenter de la calligraphie raffinée sur le mur du son. *Loveless* inventait un *songwriting* élastique, défini par le *shimmy* des visions, la chimie de la diète, l'alchimie entre deux garçons et deux filles dans la tempête. Chacune de leurs chansons – car il s'agit bien, sous la carapace de fureur, de chansons – est ainsi devenue à tour de rôle notre favorite. Depuis des années, c'est plutôt *I Only Said,* une *pop song* bâtie sur le néant. Le genre de chanson qui dépeuple votre table à manger, achève dans la confusion votre soirée et vide violemment votre réservoir de *followers.* Un titre important donc, sur lequel se construisent ou se détruisent des amitiés, des amours. Si Brian Eno, au lieu de produire des groupes punks, avait décidé de s'attaquer lui-même à cette matière noire et exaspérée, ç'aurait donné *I Only Said.* Un titre imposant, donc. Eno est fan de *Loveless,* Shields l'a découvert à cette occasion : pourquoi diable ont-ils attendu 2018 et le single *The Weight Of History* pour collaborer ? Habitué aux chantiers impossibles, Brian Eno aurait-il pu sauver My Bloody Valentine du chaos à venir, faciliter ce troisième album maudit ? Car, de *Loveless,* Kevin Shields ne se remettra jamais. À peine sorti du studio, il me dit, en 1991 : « Je suis complètement grillé, à plat. J'ai perdu ce qui faisait ma force. Je n'ai plus que le vide et l'échec. J'ai beau fouiller mon cerveau, il ne me reste rien. La source s'est tout simplement tarie. »

En 1992, Creation, épuisé par les relations conflictuelles et les délais non tenus, se sépare de My Bloody Valentine. Le groupe signe alors, empochant une avance de 300 000 euros, avec une succursale crédible du mastodonte Universal : Island Records. Kevin Shields annonce la suite de *Loveless* pour juillet. Il ne précise malheureusement pas l'année. Pas même le siècle.

Malgré ce contrat confortable, My Bloody Valentine ne sortira aucun album pour Island Records. Pire encore : le label ne publiera, malgré une promesse de dizaines de nouveaux

NOTHING IS
Isn't Anything **(1988) et**
Loveless **(1991).**

DOMINO RECORDS

> Cette musique invite plus à dodeliner, les pieds immobiles, qu'à effectivement danser. Mais à défaut de dance music, c'est de la dense musique que distille *Loveless,* visqueuse et toxique.

morceaux, que deux reprises : une de Wire, l'autre de Louis Armstrong. La belle scie de ce dernier possédait le titre idéal, dans toute son ironie, pour une telle carrière : *We Have All The Time In The World.* « Nous avons tout le temps devant nous. » Ça a dû les faire rire, chez Island. Mais ça ne surprend pas Alan McGee. « Émotionnellement, financièrement, je ne pouvais plus travailler avec eux. Quelqu'un devait mettre un terme à cette folie. Je savais qu'il n'y aurait pas d'album après *Loveless.* Ça me désole d'autant plus qu'en dépit de nos engueulades, j'ai toujours de la tendresse pour Kevin. Et beaucoup de respect. Même si on ne s'est pas adressé la parole pendant les années 1990 ! » Constat identique chez Laurence Verfaillie. « Kevin ne répond pas aux ordres. C'est lui qui décide, quand il le sent. Il a inventé une musique. Il y a beaucoup de descendants. Mais très peu d'ascendants. Kevin a payé au prix fort cette singularité. »

Vingt ans de retard sur le planning

Après la signature chez Island, c'est au rythme des rumeurs qu'on a reçu des nouvelles du fantasque Irlandais. Parmi les légendes urbaines : il aurait mis le feu à la table de mixage pour tenter un nouveau son ; il aurait cessé de se laver pour maintenir son influx cérébral ; il serait devenu sourd ; il aurait passé deux ans à peaufiner un son inédit de guitare, pour finalement ne rien en garder... C'est abreuvé de ces racontars que je le revois enfin, dans son antre du quartier londonien de Camden en 2004. Treize ans après notre dernière rencontre, il est intact physiquement – et surtout, mentalement. Ce que les commentateurs pressés assimilent à une folie ou à des caprices relève tout simplement de l'exigence d'un homme qui a décidé de suivre sans sourciller la musique qui résonne dans sa tête, qui a sacrifié toute vie sociale dans cette quête. Là où tant d'autres, découragés ou impuissants, auraient renoncé, Kevin Shields envisage toujours d'immortaliser cette beauté qui l'obsède, l'empêche de dormir, de vivre même. Dès notre arrivée dans sa *« man cave »,* même pas bordélique, il nous prie de laisser la mythologie au vestiaire. « C'est comique de me voir décrit dans la presse comme un mélange de Brian Wilson et de Lee Perry. Contrairement à eux, je suis solide psychologiquement et je ne suis jamais tombé dans la folie – juste dans la maniaquerie. Nous aurions pu sortir un album en 1994, mais il aurait été moins bon que *Loveless* et je ne pouvais pas me satisfaire du "pas mal du tout". Je n'avais pas besoin de me vendre pour vivre, je me fiche des projecteurs et je me contente de peu d'argent. Notre longue absence a été le fruit de sales hasards – ma relation tumultueuse avec notre chanteuse et guitariste, Bilinda, le départ du batteur Colm qui a précipité la séparation du groupe, puis des problèmes de contrat... Entre 1991 et la fin, nous n'avons écrit que cinq ou six chansons qui méritent d'être enregistrées un jour. Il faudra que je me purge de ces mélodies qui me hantent et m'empêchent de passer à autre chose. »

On est abasourdi par la lucidité de l'Irlandais, par son fatalisme aussi. Épuisé par la lenteur de tout, son groupe s'est séparé en pente douce : le fidèle Colm et Debbie Googe sont partis en 1995, Bilinda Butcher deux ans plus tard. Kevin Shields vient, à ce moment-là, de découvrir, avec la démesure qui le caractérise, la spiritualité et la philosophie. Il accepte dans une zénitude totale les coups tordus que lui a réservés son karma. « C'est une question de cycles de sept années, qui régissent la vie de tout humain. Moi, j'en ai raté un. Ce n'est pas grave : ce ne sont que sept ans de perdu. Je n'ai jamais abandonné la musique, juste le *music business* et ses obligations. J'ai joué en permanence à la maison ou dans ce studio – à part quelques périodes, allant jusqu'à six mois, où je n'ai pas pu toucher ma guitare. J'ai profité de mon statut pour faire comme à l'école : on m'y soupçonnait d'être intelligent mais un peu fou. Alors on me laissait ne rien faire, avec un mélange de méfiance et d'admiration. »

Kevin Shields, il le sait, peut se permettre de manquer un, deux voire trois de ces cycles : élevés au statut de classiques, ses albums sont régulièrement réédités, adaptés aux technologies du jour. Grâce au label Domino, on retrouve en cette fin d'hiver une plantureuse intégrale démarrant en 1987, avec certains titres pour la première fois disponibles en streaming. Pour le précédent cycle de rééditions en vinyle, prodigieux, Kevin Shields avait exigé de remasteriser lui-même les albums, dans les studios grand luxe d'Abbey Road. On raconte qu'il aurait laissé une facture de plus de 600 000 euros. Il peut surtout se le permettre car l'héritage est manifeste. Pas une semaine depuis 1991 sans qu'un nouveau groupe ne vienne revendiquer l'influence de ce son, trop souvent réduit à des tics et clichés malheureusement, mais aussi de cette attitude obstinée. Tenter de recenser les musiciens influencés par *Loveless* reviendrait à publier un best-of du rock déviant, insoumis, chercheur des trente dernières années. Ce disque a été envoyé d'une autre galaxie pour faire avancer le rock. Ça les agaçait, là-haut, de le voir stagner, reculer avec le grunge puis la *britpop.* Alan McGee n'en est jamais revenu. « De tous les disques sur lesquels j'ai travaillé, de The Jesus & Mary Chain à Oasis en passant par Primal Scream, *Loveless* demeure celui dont je reste le plus fier. » Il peut aussi se l'offrir en remontant à l'occasion sur scène pour des cachets juteux. La dernière fois que My Bloody Valentine a joué en France, en 2008, il s'offrait ainsi le Zénith parisien. Avec cette fois, à la colère du groupe, un limitateur de bruit un peu trop sensible, qui bâillonnait la sono. Le groupe a même enfin fini par sortir son troisième album, le digne et acclamé, à défaut d'être révolutionnaire, *M B V* de 2013. Avec juste vingt années de retard sur le planning.

Cette crédibilité intacte, ce respect admiratif ouvre depuis trente ans toutes les portes ; celles du cinéma, avec notamment une BO pour Sofia Coppola *(Lost in Translation),* celles de la danse contemporaine (musiques contemplatives pour la troupe La La La Human Step) et même celles du rock, quand Kevin Shields offre ses services et sévices à Primal Scream, Dinosaur Jr. ou Yo La Tengo. « Je ne voulais pas être milliardaire, pas devenir une rock star : je voulais être une influence », me dit-il un jour. Kevin Shields a largement réussi sa vie. □

Isn't Anything, Loveless, M B V et ***EP's 88-91***
(MBV Records/Domino). Sortie le 21 mai.

Grand FINALE

DAVID LEE / NETFLIX

MA BETTER BLUES
Chadwick Boseman (Levee) et, de gauche à droite, Glynn Turman (Toldeo), Michael Potts (Slow Drag), Colman Domingo (Cutler) dans *Le Blues de Ma Rainey*.

La mort de Chadwick Boseman, à l'été 2020, a pris le monde entier par surprise. Mais son œuvre lui survit et culmine aujourd'hui avec son dernier film, *Le Blues de Ma Rainey*. Viola Davis et Denzel Washington ont expliqué à Yohana Desta comment l'interprète de *Black Panther* y a donné ce qui restera peut-être sa meilleure interprétation.

La salle de répétition du *Blues de Ma Rainey* ressemble à un ring de boxe. Les dialogues y cognent comme des directs, des uppercuts, des crochets. Dans cet espace de pugilat musical et verbal, Chadwick Boseman fait corps avec son personnage, Levee, un cornettiste au sang chaud. L'action du film se déroule au long d'une journée d'enregistrement durant laquelle les musiciens de Ma Rainey, légende du blues du début du XXe siècle, passent le plus clair du temps où ils ne jouent pas à se balancer des vannes, souvent amicales, parfois plus méchantes. Ce n'est pas exactement un huis clos, puisque la caméra quitte régulièrement les lieux, mais nombre de scènes intenses se passent dans cette salle, et le planning des prises de vues a prévu qu'elles soient toutes filmées à la suite pendant la dernière semaine du tournage. Là, Boseman a enchaîné des scènes de plus en plus exigeantes, où son personnage devait raconter son enfance traumatique et laisser exploser sa colère contre Dieu lui-même.

Ni le réalisateur George C. Wolfe ni ses camarades de jeu ne savaient alors que l'acteur luttait depuis quatre ans contre un cancer du côlon. Lorsqu'il terminait ses scènes, le comédien allait souffler sur les marches d'un escalier du décor. « Il s'effondrait littéralement, comme pour faire retomber toute l'énergie qu'il avait puisée en lui », décrit Wolfe qui, dans son ignorance de la maladie, en profitait pour lui donner ses indications pour la scène suivante. L'entourage de Boseman – sa femme, Taylor Simone Ledward, ses maquilleurs, ses coiffeurs – priait ou méditait avec lui. Puis on l'appelait pour tourner de nouveau et il repartait de plus belle. « Rien dans son comportement ne laissait deviner qu'il souffrait tant, raconte Wolfe. Je n'ai rien vu d'inquiétant, ni dans son jeu ni entre les prises. Pas le moindre indice. Il était totalement plongé dans le boulot. »

EBONY AND IVORY
Chadwick Boseman.

Le Blues de Ma Rainey est arrivé sur Netflix en décembre 2020, soit presque quatre mois après la mort de Chadwick Boseman, le 28 août, à l'âge de 43 ans. Sa prestation époustouflante dans le rôle de Levee lui a valu d'être nommé aux Oscar pour la première et dernière fois de sa carrière. Ses collègues comme ses admirateurs se sont demandé comment il avait pu garder secrètes les épreuves qu'il traversait. Comment avait-il tenu si longtemps sans que personne ne découvre la vérité ? « Il ne restait pas beaucoup sur le plateau après les prises. Il préférait se reposer dans sa loge, mais je me disais que c'était comme ça qu'il fonctionnait, raconte Wolfe. J'avais bien vu qu'il avait minci, mais je pensais que c'était parce qu'il pratiquait le jeûne – il vivait à Los Angeles et ça se fait beaucoup là-bas. Moi, je voyais surtout l'énergie qu'il mettait à dévorer ce rôle, son engagement, la pureté émotionnelle de son interprétation... »

Chadwick Boseman était jeune lorsqu'il a commencé sa carrière mais il avait dépassé les 35 ans lorsqu'il a réellement explosé. De quasi inconnu, il est devenu une valeur sûre dans le secteur du biopic afro-américain. En moins de quatre années, il a été le joueur de baseball Jackie Robinson dans *42* (Brian Helgeland, 2013), James Brown dans *Get On Up* (Tate Taylor, 2014), le juge Thurgood Marshall, connu pour son action dans la pénalisation de la ségrégation, dans *Marshall* (Reginald Hudlin, 2017), mais aussi Black Panther/T'Challa, le superhéros africain qui l'a rendu célèbre dans le monde entier – d'abord dans *Captain America : Civil War* (Joe et Anthony Russo, 2016) puis dans le film *Black Panther* (Ryan Coogler) qui, en 2018, a dépassé le milliard au box-office – l'un des plus gros cartons de Marvel. Boseman a réussi à conjuguer tous ces rôles et à porter leur poids symbolique. En 2019, il résumait ainsi son approche artistique : « Je me pose juste la question "Comment puis-je faire tomber les barrières avec mes rôles ? Que puis-je apporter de différent ?" En tant qu'artiste afro-américain, acteur, réalisateur, c'est le seul but de mon travail. »

« Il bougeait comme Armstrong »

Pour Chadwick Boseman, *Ma Rainey* était un accomplissement personnel. Lors de ses études de théâtre à l'université Howard, à Washington, la pièce *Ma Rainey's Black Bottom* d'August Wilson était un de ses livres de chevet et il a toujours rêvé, par la suite, d'en faire quelque chose comme comédien ou comme metteur en scène. « Ce texte était comme un terrain d'entraînement pour nous et Chadwick s'était préparé toute sa vie pour un projet comme celui-ci, résume Logan Coles, un camarade de fac devenu son coauteur et son ami. Avec son rôle dans le film, il a bouclé la boucle. » En son temps, la chanteuse Gertrude « Ma » Rainey avait

DAVID LEE / NETFLIX

été l'une des rares femmes noires à pouvoir revendiquer une autonomie créative totale. Mais le film s'intéresse aussi à la figure tragique de l'artiste noir exploité et contraint, Levee.

Viola Davis joue « Ma », fière et pleine de vie, mais le rôle de Chadwick Boseman n'est pas secondaire, loin de là. Dès sa première apparition, on le voit arriver sur le devant de la scène lors d'un concert pour exécuter un truculent solo et voler, un instant, la vedette à la diva. Dans la séquence suivante, il marche dans une rue très animée de Chicago, une cigarette entre les lèvres, souriant doucement lorsqu'il regarde des femmes passer devant lui, puis fixant une paire de chaussures jaune canari dans une vitrine de magasin. Il les achète en projetant sur elles ses succès à venir, la vie de joie et de gloire qu'il espère. Et qui aurait pu se profiler si August Wilson n'avait pas décidé de lui façonner un destin bien plus sombre, fait de frustrations, de crises de nerfs et du mépris de ceux à qui il explique son ambition de devenir un véritable artiste plutôt que de se contenter d'être un musicien d'accompagnement. Levee en veut à Rainey, à ses confrères, aux dirigeants de maisons de disques de ne pas prendre au sérieux ses idées musicales. Boseman insuffle à ce rôle un mélange d'angoisse, d'intensité, de doute et de générosité, donnant au passage la plus phénoménale interprétation de sa carrière.

Viola Davis nous le confirme : le personnage de Levee est « probablement le plus beau rôle jamais écrit pour un jeune acteur noir dans l'histoire du cinéma américain ». « C'est un individu marqué par un traumatisme, et considéré sous toutes ses facettes, dit-elle. Je trouve qu'il représente tous les hommes noirs de cette époque-là, et de la nôtre aussi, en ce qu'il ne sait que faire de ce trauma. Il a en lui des rêves et des talents, mais il ne sait pas comment les dompter. Il n'arrive pas à les raccrocher à sa réalité. Et j'espère que ce personnage résonnera chez les spectateurs. »

Denzel Washington, qui a produit le film, nous explique avoir vu la pièce lors de sa création en 1982, à Broadway, avec Charles S. Dutton dans le rôle de Levee : « Dans les premières scènes, on se dit d'abord que c'est un type marrant, joyeux. Et soudain, le personnage révèle quelque chose d'autre, une facette complètement différente, inattendue. On ne le voit pas du tout venir : ça m'a scotché. » La vedette de *Malcolm X* ou d'*American Gangster* s'occupe depuis quelque temps d'adapter au cinéma les pièces majeures de Wilson – il a ainsi obtenu un Oscar en 2016 pour le film *Fences,* qu'il a réalisé et dans lequel il a joué. Ayant en mémoire la performance de Dutton, il espérait que George C. Wolfe trouve un acteur contemporain qui produise le même effet de surprise sur les spectateurs. Il n'a pas été déçu : Chadwick Boseman, habitué aux personnages de héros, a tout de suite semblé parfait pour le rôle. « Malgré toute son arrogance et son impulsivité, le Levee que j'avais en tête devait absolument se faire adorer du public, confie Wolfe. On doit tomber amoureux de lui en le voyant à l'écran. C'est important de pouvoir l'envisager comme une personne réelle, de souffrir avec lui lorsqu'il lui arrive malheur. Il fallait quelqu'un qu'on puisse aimer sans hésiter – et pour ça, Chadwick était idéal. »

Le tournage a eu lieu à Pittsburgh, la ville natale d'August Wilson, à l'été 2019, après deux semaines de répétitions intensives. Chadwick Boseman, Viola Davis, mais aussi Colman Domingo, Glynn Turman, Michael Potts, Taylour Paige et Dusan Brown se sont imprégnés du texte – très dense, avec des scènes qui dépassent parfois les vingt pages de dialogue – à un degré presque charnel : « Il était déterminant pour moi que les acteurs réussissent à évoluer à l'intérieur de la langue de Wilson dans la pièce », explique Wolfe. Boseman a ainsi adopté une voix rauque, presque râpeuse, avec l'accent traînant typique du Mississippi de l'époque. Son exemplaire du scénario est couvert d'annotations sur l'histoire personnelle de son personnage ou sur les notes de musique qu'il joue au cornet. Il a d'ailleurs appris les rudiments de l'instrument grâce au saxophoniste Branford Marsalis, qui lui a envoyé les tablatures des doigtés. ↠

LE TRIO NE RÉPOND PLUS
Viola Davis (Ma Rainey), le réalisateur George C. Wolfe et Chadwick Boseman.

« Comment puis-je faire tomber les barrières avec mes rôles? EN TANT QU'ARTISTE AFRO-AMÉRICAIN, c'est le seul but de mon travail. »

CHADWICK BOSEMAN

» Sa maîtrise basique mais suffisante lui a permis, selon le musicien, de « faire la différence dans ce qu'on voit à l'écran ». Marsalis raconte qu'en revanche, lors des premières prises, Boseman avait adopté la posture voûtée de Miles Davis avec sa trompette. « Je lui ai conseillé de s'inspirer plutôt du langage corporel de Louis Armstrong dans les années 1930. Il est allé regarder des vidéos sur YouTube le soir même. Le lendemain, il bougeait comme Armstrong ! Exactement comme lui ! Et ce n'est pas si facile d'y arriver aussi bien, mais il avait le talent, la force de travail et le sens de la nuance nécessaires pour choper le truc aussi vite. » Il faut dire que l'acteur avait déjà une certaine expérience de l'imitation de personnages célèbres : pour incarner James Brown et reproduire ses pas de danse, il a ainsi pris des cours avec le chorégraphe Aakomon Jones à raison de cinq à huit heures par jour ; pour son rôle de Jackie Robinson, il a passé des mois à étudier la gestuelle du joueur en regardant des vidéos de ses matchs et, quand les gens de la production l'ont informé qu'un cascadeur se chargerait des scènes de baseball, il a tout fait pour les convaincre de lui faire confiance – à lui et non à une doublure. « J'ai eu raison d'insister parce que ça a rendu le film encore meilleur, a déclaré Chadwick par la suite. Quand on rentre à ce point dans son personnage, on finit par basculer directement en lui, par ressentir les choses qu'il a ressenties. Je pouvais éprouver sa fatigue, mais sa solitude aussi. C'était palpable pour moi. »

LA CAVE SE REBIFFE
Michael Potts, Chadwick Boseman et Colman Domingo.

« À la fac, Chadwick était TELLEMENT CHARISMATIQUE que ça vous happait. Tout le monde voulait devenir son pote. C'ÉTAIT DINGUE. »

LOGAN COLES, AMI ET COAUTEUR

Chadwick Boseman a grandi en Caroline du Sud, dans la ville d'Anderson. Né en le 29 novembre 1976, il est le benjamin d'une famille très unie. D'abord passionné par le basket, il est encouragé par son frère Kevin (devenu ensuite danseur pour la compagnie Alvin-Ailey) à se tourner vers le théâtre après avoir perdu un ami de lycée, tué par balles. Il exorcise le traumatisme en écrivant une pièce. Son talent et sa passion s'épanouissent ensuite à Howard, fac prestigieuse connue comme le « Harvard noir » (elle fait partie de ces universités américaines dites *« historically black »*, fondées avant la fin de la ségrégation), où il étudie la dramaturgie et la mise en scène : « Être comédien, ce n'était pas son objectif de départ, se rappelle sa professeure Phylicia Rashad. C'était un simple complément. Il apprenait surtout à jouer pour comprendre le travail de metteur en scène. Quand on voyait les questions qu'il posait en cours et l'approche du théâtre qu'il développait, on ne pouvait pas se douter qu'il allait devenir acteur. »

« Comme une graine d'espoir »

Il s'y lie d'amitié avec d'autres futures célébrités, comme l'actrice Susan Kelechi Watson et Ta-Nehisi Coates, auteur notamment de l'adaptation de *Black Panther* au cinéma. Logan Coles se rappelle l'allure de son ami à l'époque : pattes d'éph, bottes *seventies,* mini afro où il glissait quelques bâtons d'encens allumés. On le voit souvent assis sur les marches du bâtiment des arts, en train de jouer de la guitare, de déclamer un monologue ou de prendre des notes sur une pièce. « Il était tellement charismatique que ça vous happait. Vous aviez absolument envie de le connaître ! lâche Coles. Tout le monde voulait devenir son pote. C'était dingue. »

Pendant son cursus, Boseman et plusieurs de ses camarades sont admis en stage d'été à Oxford, mais ils sont contraints de décliner l'offre parce que le voyage et le logement ne sont pas pris en charge. Leur professeure ne peut s'y résoudre : « C'est un des programmes les plus incroyables que puissent suivre des étudiants en théâtre. Et j'ai dans ma classe des gens qui ont gagné le droit d'y aller, mais qui doivent y renoncer pour des histoires d'argent ? Non, non et non ! » raconte Phylicia Rashad. L'enseignante prend son téléphone et appelle une célébrité de sa connaissance : Denzel Washington. Au bout de quelques minutes, l'acteur accepte de payer les frais de la petite troupe de Howard. En 2019, Chadwick Boseman le remerciera publiquement lors d'une cérémonie en son honneur : « Il est à la fois un sage et un roi et ce qu'il nous a offert valait plus

DAVID LEE / NETFLIX

que l'argent et l'or. C'était comme une graine d'espoir, une conviction qui bourgeonnait. Sans lui, il n'y aurait jamais eu *Black Panther. »* Denzel Washingtopn se rappelle ces mots et dit de Chadwick Boseman qu'il était « un véritable poète, doublé d'un vrai gentleman ».

Après son diplôme, Boseman emménage à New York et commence à enseigner au Schomburg Center for Research in Black Culture, à Harlem, tout en courant les auditions. De son côté, Logan Coles bloque sur l'écriture d'un scénario à propos d'un footballeur injustement accusé de viol. Il demande donc à son ami de l'aider et les deux hommes vont écrire et réécrire cette histoire durant les sept années suivantes. Ils le reprennent sans cesse, pour l'enrichir ou le peaufiner, essaient toutes sortes de choses pour l'améliorer. Il n'en sortira jamais de film, mais cette expérience leur apprend le métier et leur sert de carte de visite. Ils montent à cette occasion une société de production, X·ception Content, que dirige toujours Coles. En parallèle, Boseman écrit et met en scène pour le théâtre et accepte des petits rôles pour la télévision. Puis, au début des années 2010, il passe l'audition pour le personnage de Jackie Robinson – et à ce moment-là, sa vie va changer.

Un djembé sur le plateau

Le scénariste et réalisateur de *42,* Brian Helgeland, se rappelle très bien leur rencontre : « C'était seulement la deuxième personne que nous faisions passer. Lorsqu'il a quitté la pièce, j'ai lancé à ma directrice de casting : "Nous venons de voir une star de cinéma." » Logan Coles raconte quant à lui que son ami lui avait dit qu'il n'avait pas été loin de plier l'affaire mais qu'il avait échoué de peu. « Et il m'a emmené sur un terrain de base-ball tout proche et on a dû passer cinq heures à faire des lancers et à taper dans la balle. » Chadwick Boseman n'était pas forcément un perfectionniste obsessionnel, mais sa conscience aiguë de la puissance des grands films le faisait « dépenser toute l'énergie possible pour permettre à cette puissance d'exister », analyse Coles. « Quand il avait une idée, il donnait tout ce qu'il avait pour la rendre puissante et significative. Il faisait tout pour qu'elle puisse se concrétiser, qu'elle se manifeste aux yeux des spectateurs, sans compter les efforts que ça impliquait. »

De scènes difficiles, Boseman/Levee n'en a pas manqué dans *Ma Rainey.* Il y a ce monologue sur son enfance, ou cet accès de rage où son personnage tonne contre ce Ciel hypocrite qui a laissé sa mère être violée par des hommes blancs, puis son père tué lorsqu'il a voulu la venger. Il faut aussi évoquer ce face-à-face avec le directeur (blanc) de maison de disques, M. Sturdyvant, joué par Jonny Coyne, qu'il tente de convaincre de lui donner une chance en solo. La scène résume les enjeux du film : l'art noir contre le commerce blanc, la domination et l'exploitation face à la création et la liberté. Interprété sur le même escalier où l'acteur allait se reposer après les scènes, c'est un moment d'une force unique, notamment parce qu'il a décidé de modifier une indication du scénario en se plaçant non pas plus bas mais plus haut que son patron. Au terme de cette longue semaine pleine de scènes plus exigeantes les unes que les autres, Wolfe n'a pu que constater l'épuisement de son comédien, l'attribuant aux efforts quasi surhumains qu'il venait d'abattre. Il revient sur leurs conversations entre les prises ou au restaurant en fin de journée : « On parlait de tout et de rien, de la vie, de la façon qu'il avait de garder un espace sacré. » Un espace qu'il a entretenu au cours du tournage en apportant un djembé sur le plateau. « Il en jouait vraiment bien », raconte Viola Davis, qui de son côté connaissait l'instrument pour avoir vu des femmes s'en servir lors de cérémonies au cours d'un voyage de jeunesse en Gambie. « C'est un groupe de femmes appelées Kanyeleng, qui ont la particularité de ne pas être fertiles. Elles adressent leurs plaintes aux dieux en tapant sur la peau du djembé. C'est tout un rituel. Elles crient très fort, maquillées et habillées un peu comme des clowns. Elles hurlent sur les divinités qui les ont privées d'enfants en espérant que les cieux puissent se briser et faire tomber sur elles leurs bénédictions. Pour moi, c'est ça qu'évoquait le djembé quand je voyais Chadwick en jouer. C'était tellement puissant que j'en ai des frissons rien qu'en y repensant. » Elle marque une pause, avant d'ajouter : « Je n'arrive pas vraiment à voir sa vie comme une tragédie : j'ai l'impression qu'il a fait tellement de choses de son vivant. Même s'il n'est plus là aujourd'hui, hélas. » □

ÉCLATS DE CUIVRES
Glynn Turman, Chadwick Boseman, Michael Potts et Colman Domingo.

Le Blues de Ma Rainey
de George C. Wolfe (2020). Sur Netflix.

Vanity Fair, 2021.
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Étienne Menu.

L'ESPRIT LIBRE *d'Abidjan*

Marie Paule Okri est à la tête de la Ligue ivoirienne des droits des femmes. Infatigable, elle a aussi créé une association qui milite pour leur autonomisation, et envisage de se lancer en politique. Par Florence Richard. Photographie Noella Elloh.

RAISE YOUR VOICES

Vanity Fair poursuit sa série de portraits de jeunes femmes dans des pays en développement. Elles ont toutes en commun d'avoir réussi à façonner leur destin. Destination : la Côte d'Ivoire.

Marie Paule Okri n'a pas beaucoup dormi. Au brinquebalant maquis (bar-restaurant) à la musique assourdissante, très ironiquement nommé « La fac », en plein centre de la petite ville ivoirienne de Maféré, elle ne laisse pourtant rien paraître de sa nuit courte et agitée. Elle a été réveillée à 4 heures par la sonnerie de son téléphone et la voix terrorisée d'une femme battue par son mari. S'en est suivie une très longue négociation avec des policiers municipaux pour qu'ils envoient une patrouille à son secours. « Ils ont fini par me répondre que ce n'était pas une urgence », dit-elle. Elle souffle, hausse les sourcils, dépitée mais pas surprise. Elle raconte alors tous les appels à l'aide de femmes brutalisées, les messages sur WhatsApp de jeunes filles violées, de familles brisées par l'inceste... Ce ne sont pas de vagues souvenirs mis bout à bout : Marie Paule Okri garde toujours en mémoire les lieux et les noms. Elle consigne tout dans un cahier. Un jour, elle en fera un livre. Pour le sommeil, on verra plus tard.

Des pagnes 8-Mars officiels

À 28 ans, cette étudiante en agronomie, employée pour quelques mois par une entreprise privée dans la région agricole du Sud-Comoé, a cofondé la Ligue ivoirienne des droits des femmes. Cette association née sur les réseaux sociaux en avril 2020 est devenue une vigie pour toutes ses compatriotes victimes de violences et de discriminations. C'est une bouée de sauvetage pour celles qui ont trouvé du soutien auprès de ce petit groupe de neuf militantes. « Nous partageons un idéal commun : que les femmes ne soient plus seules. Nous les aidons à se relever quand elles sont battues, violées, quand la société leur tourne le dos ou les pointe du doigt. Nous voulons que la honte change de camp. »

Les membres de l'association coordonnent leurs actions par messageries ↠

UN CERTAIN SOURIRE
Marie Paule Okri, mars 2021.

instantanées, multiplient les débats et les campagnes de prévention, forment des bénévoles, éditent des dépliants comme celui sur la procédure à suivre après un viol, secouent le ministère ivoirien de la femme, de la famille et de l'enfant qu'elles jugent déconnecté des réalités. Leurs ressources : quelques dons privés, des ventes de T-shirt, des cotisations, une incomparable énergie et un sens de la communication aiguisé. Leur dernier coup d'éclat : une campagne sur les réseaux sociaux pour dénoncer la vente de pagnes « spécial 8-Mars » du ministère. « Lorsque nos droits seront respectés, lorsque les lois seront appliquées, lorsqu'on aura la possibilité d'avoir une autonomie financière, on pourra s'acheter des pagnes », s'agace Marie Paule Okri. En Côte d'Ivoire, plus de la moitié des femmes adultes ne savent ni lire ni écrire et vivent en dessous du seuil de pauvreté. Elles sont les grandes oubliées de ce pays de 24 millions d'habitants d'Afrique de l'Ouest à l'économie pourtant dynamique.

Elle me montre la photo d'une femme souriante, un turban bleu et blanc sur la tête surmonté d'un long tissu orange, qui tend à l'objectif sa récolte d'oignons. Le cliché a été pris dans le village de Banvayo, dans le nord-est du pays. C'est là-bas que Marie Paule Okri forme une cinquantaine de mères de famille à l'agriculture grâce à son autre association, We For Her.

> « On me disait que j'étais féministe, alors je suis allée voir sur Internet ce que c'était. J'ai trouvé ça super. »
> MARIE PAULE OKRI

Grâce à l'argent de la vente des légumes, ces femmes illettrées sont en mesure de payer les frais de scolarité de leurs enfants. Une grande victoire pour celle qui se démène aussi pour créer des bibliothèques dans les écoles – c'est le cas à Banvayo ; bientôt à Maféré, espère-t-elle –, bien consciente de l'importance pour les filles de comprendre qu'un autre monde est possible au-delà de leurs villages et de leurs familles : « À travers les livres, elles voyagent. Elles découvrent les parcours de femmes qui les inspirent. Elles ont envie de réussir ». Elle juge « fade et vide » l'éducation dans son pays : « On ne nous apprend pas à penser de manière profonde. Rien ne permet un éveil de conscience. » Qu'à cela ne tienne, elle s'en chargera.

« Marie Paule, c'est mon idole », dit Sandrine d'une voix fluette. Les deux femmes partagent un studio à Maféré dans un bâtiment de plain-pied tout du long qui compte trois autres logements. On peine à comprendre pourquoi il a été construit ici, bizarrement situé, un peu de biais, face à une maison inachevée. À l'intérieur, un lit à deux places fait au carré, pas de décoration aux murs, pas d'objets personnels visibles. Dehors, une petite terrasse impeccablement balayée, une table et deux chaises de jardin. Marie Paule et Sandrine se connaissent depuis le lycée. La première a demandé à la seconde de venir lui tenir compagnie. « C'est une peureuse », ironise Sandrine à propos de sa « sœur », provoquant un éclat de rire général. En réalité, Marie Paule Okri n'a peur que du tonnerre.

« J'ai toujours été féministe, affirme-t-elle. Seulement, je ne savais pas le nommer. On me disait que j'étais comme ça, alors je suis allée voir sur Internet ce que c'était. J'ai trouvé ça super. C'était ça. » Être féministe en Côte d'Ivoire, c'est inévitablement s'exposer aux railleries et aux insultes : « vendue à l'Occident », « célibataire aigrie », « mauvaise femme ». Marie Paule Okri s'en moque. Elle s'en amuse même. Ça ne l'empêche pas de s'exposer médiatiquement en acceptant les invitations à des débats télévisés très regardés. Son appel à une société plus juste et inclusive pour les femmes doit passer. Pour elle, c'est l'essentiel.

Ne jamais manquer un appel

Marie Paule Okri a grandi à Issia, en plein cœur du pays, au côté d'un père progressiste qui mettait sur un pied d'égalité ses quatorze filles et garçons. Elle lui doit sa fièvre militante. « Quand ma mère me disait de laver les assiettes parce que j'étais une fille, lui ne voyait pas ça d'un bon œil. Il voulait que je sois la meilleure à l'école. » Elle décrit avec tendresse sa mère comme « une bonne femme africaine » qui n'a pas eu la chance d'aller à l'école – elle n'aime pas le mot « ménagère ». « Elle gérait beaucoup de choses », tient-elle à préciser. À la mort de son père,

RÊVER D'UN AUTRE MONDE
Journées d'action de l'association We For Her à Banvayo : discussion avec les femmes de la coopérative, accompagnement pédagogique, démonstration d'agroécologie...

NOELLA ELLOH

alors qu'elle n'est qu'adolescente, que la Côte d'Ivoire sort d'une crise politique majeure et s'apprête replonger dans un cycle de violences, Marie Paule Okri s'accroche pour poursuivre ses études. Elle est accueillie un temps chez un oncle, puis chez des proches. « Il arrivait même que des inconnus me donnent de quoi manger que je parte à l'école, se souvient-elle. Aujourd'hui, je veux rendre ce qu'on m'a donné ».

> « Je n'ai aucune envie qu'on décide pour moi toute ma vie. Je veux prendre part aux instances de décision. »
> MARIE PAULE OKRI

Elle réfléchit sérieusement à une candidature aux élections législatives de 2025 dans sa région natale, convaincue que l'engagement politique est une nécessité pour faire bouger la société dans un pays où trois grands partis noyautés par des hommes se partagent le pouvoir depuis trente ans et où les femmes ne représentent que 12 % de l'assemblée. « La politique décide de ce que je vais manger, de comment je dois m'habiller. Je n'ai aucune envie qu'on décide pour moi toute ma vie. Je veux prendre part aux instances de décision. Et puis ceux qui sont élus le font tellement mal que je veux prendre leur place », explique-t-elle en souriant.

À « La fac », au milieu de son récit sur ces vies brisées par la violence, Marie Paule Okri s'arrête sur celui de cette « maman ». C'était l'année dernière. « Elle cherchait à retrouver sur Facebook un oncle de la famille qui avait abusé de sa fille. L'inceste est tellement tabou ici qu'elle a été harcelée en ligne. Quand j'ai cherché à la rappeler, sa sœur m'a annoncé qu'elle s'était donné la mort. Je ne l'ai pas digéré. » Elle boit son Sprite, déglutit difficilement, la gorge nouée, les yeux voilés de larmes. Elle dit avoir passé les trois jours suivants enfermée chez elle, incapable de sortir, assommée par le chagrin et la culpabilité. « Je me suis alors juré de toujours répondre rapidement, de ne jamais manquer un appel, d'être toujours là. » Elle n'a pas failli à cette promesse. Peut-on dire qu'elle est « hantée » par ces histoires ? « On peut dire ça. » Au petit matin, elle a appris que la jeune femme battue dans la nuit était tombée dans le coma après une nouvelle salve de coups. Marie Paule Okri n'est pas près de dormir. □

Ce programme est financé par le European Journalism Centre à travers les bourses European Development Journalism avec le soutien de la Bill & Melinda Gates Foundation.

BILL & MELINDA GATES foundation
European Journalism Centre

L'HEURE D'ÉTÉ

Les montres de la saison sont comme les bijoux de la déraison. Leurs cadrans ont l'allure solaire du temps qui ne bouge plus.

Photographie Thomas Cristiani.
Stylisme Camille Bidault-Waddington.
Sélection horlogerie et bijoux Bénédicte Burguet.

À GAUCHE
MONTRE NANTUCKET **HERMÈS**.
BAGUE MENOTTES 3 DOIGTS **DINH VAN**.
JEAN ET T-SHIRT BLANCS **LEVIS**.
JEAN BEIGE **GUESS**.

À DROITE
MONTRE TWENTY~4 « MANCHETTE » **PATEK PHILIPPE**.
BRACELET ICONICA **POMELLATO**.
T-SHIRT **LEVIS**.
COMBINAISON **HERMÈS**.

MONTRE LUDO SECRET
VAN CLEEF & ARPELS.
CHEMISE
DOLCE & GABBANA.
PANTALON
GIORGIO ARMANI.

THOMAS CRISTIANI

MONTRE DE VILLE
TRÉSOR **OMEGA**.

MONTRE J12 ELECTRO STAR **CHANEL HORLOGERIE**.
BAGUE CAMBON LES BIJOUX DE MADEMOISELLE **CHANEL HAUTE JOAILLERIE**.
MANTEAU **CHANEL**.
CHEMISE **CHARTE**.

MONTRE PANTHÈRE SONGEUSE ET BAGUES **CARTIER**. BOMBERS **GIVENCHY**.

THOMAS CRISTIANI

MONTRE
OYSTER PERPETUAL
DATEJUST 31 **ROLEX**.
BAGUE CHANCE
INFINIE PAR ANNELISE
MICHELSON **FRED**.
BRACELET VINTAGE
LE VASE DE DELFT.
CHEMISE
GIORGIO ARMANI.
TOP **IRO**.

THOMAS CRISTIANI

MONTRE ET BAGUES
JOSÉPHINE AIGRETTE
CHAUMET.
MANTEAU
MAISON MARGIELA.
PANTALON
MAX MARA.

MONTRE L'HEURE
DU DIAMANT
CHOPARD.

MONTRE BIG BANG RAINBOW **HUBLOT**.
MONTRE LIMELIGHT GALA **PIAGET**.
BLAZERS **CELINE**.
CHEMISES **CHARTE**.

THOMAS CRISTIANI

MONTRE, BRACELET
ET BAGUE GEM DIOR
DIOR JOAILLERIE.
CHEMISE **DIOR**.

MONTRE ROYAL OAK QUARTZ **AUDEMARS PIGUET**.
MONTRE ABSTRACT ET BAGUES **GRAFF**.
BLAZER **RALPH LAUREN**.

ASSISTANTS DU PHOTOGRAPHE
PAULINE SCOTTO DI CESARE ET ADRIEN TURLAIS.
ASSISTANTES DE LA STYLISTE
ALINE MIA KAESTLI, KARO ROSE ET LINA VELASQUEZ.
OPÉRATEUR NUMÉRIQUE
MATIAS BRIGIDANO.
MANNEQUINS
ANASTASIYA GUROVA @ LE BUREAU BOOKING ET SARA VAN PEE @ SPORT-MODELS.
COIFFURE
AKEMI KISHIDA @ ATOMO. PRODUITS ORIBE.
MAQUILLAGE
CÉLINE MARTIN @ ARTLIST.
MANUCURE
JULIE VILLANOVA @ ARLIST.

THOMAS CRISTIANI

CULTURE

▶ **Musique** pp. 122, 126 et 127
▶ **Actualité** p. 128 ▶ **Chronique** p. 129
▶ **Questionnaire de fin** p. 130

« SE LIBÉRER PREND DU TEMPS »

Art, sexe, musique : trois mots résument le projet émancipateur de Cosey Fanni Tutti et de ses avatars – Coum Transmissions, Throbbing Gristle, Chris and Cosey… Ça tombe bien, c'est aussi le titre de son autobiographie qui vient de sortir en français.

Entretien **Philippe Azoury**

Si le nom de Cosey Fanni Tutti vous est inconnu au moment de lire cet article, sachez que vous pénétrez dans un monde complexe. Autant que nos pulsions les plus profondes. Complexe et peut-être dangereux comme rarement la musique ou l'art ne l'ont été dans le siècle. Car Cosey est une femme qui ne ferme pas les yeux sur ce que nous sommes. C'est aussi une artiste qui sait exactement quels sont ses objectifs pour que nous nous affranchissions de ce qui nous étouffe.

Cosey a œuvré au sein du collectif artistique Coum Transmissions, dès 1969, puis à partir de 1975 avec Throbbing Gristle, le groupe qui inventa la musique industrielle et dont la sauvagerie comme le discours continuent de nous sidérer, jusqu'à Chris and Cosey, qu'elle fondera avec son partenaire Chris Carter (quand elle se séparera de Genesis P-Orridge). Une entité sensuelle, capable un jour de jouer du plus grand romantisme *(October Love Song,* la parfaite chanson pop) pour le lendemain atteindre des sons synthétiques, tout de beauté plastique, qui sont la sexualité même *(Sweet surprise)*. À côté de cela, ou plutôt à l'intérieur de cela, comme sa vérité même, Cosey, espèce de Marie Laforêt des sex-shops de Londres, mena une carrière dans le monde du strip-tease et de la pornographie. Il y a cinq ans, sortait en Angleterre *Art Sex Music,* une autobiographie qui reliait toutes ses vies, un texte direct, de combat. Ce livre est devenu un indispensable des jeunes femmes d'aujourd'hui et la génération qui vient y a vu un chemin qui va au-delà des contradictions. Il vient de sortir en français. Et voilà pourquoi on se retrouve, tremblant, à composer un numéro de téléphone un dimanche après-midi de mars, pour parler à celle qui a toujours eu plus d'avance sur notre monde. Allô, Cosey ?

Vous avez un attachement aux mots, à leur sens précis. Le titre même de votre livre, *Art Sexe Musique*, le prouve.
Je voulais trois mots, les plus directs possibles, qu'ils disent de quoi a été faite ma vie. C'est aussi simple et immédiat que cela. Ce sont des Mémoires. C'est moi qui me souviens de toutes les étapes de ma vie en repartant des carnets que j'ai toujours tenus. ↠

Cosey Fanni Tutti et Chris Carter du groupe Chris and Cosey en 1985.

Cosey en studio avec Throbbing Gristle en 1979.

« Les gens de 25 ans aujourd'hui ont une intelligence politique sur les questions liées au genre, à la transition, au vivant. J'attendais leur venue depuis quarante ans. »

COSEY FANNI TUTTI

Ces trois mots s'interpénètrent ?

Ma musique est influencée par mon art, mais aussi par ma vie sexuelle ou par ma traversée des différentes industries du sexe, que ce soit le strip-tease, les photos ou les films pornographiques. Ma première exposition importante s'intitulait « Prostitution ». On y découvrait combien nous étions tous des prostitués. Ceux qui venaient la voir pas moins que moi. Donc oui, ces trois mots s'interpénètrent.

Votre livre frappe d'abord par une chose : il décrit un combat permanent pour être une femme libre – une personne libre…

J'accepte sans aucun problème le mot « femme ». Je me sais féminine. J'en ai tous les attributs [rires]. Ce combat est une exploration qui peut prendre une vie – c'est un travail de vivre. La mienne est mon œuvre et j'avance d'expérience en expérience. Avancer, il n'y a que ça qui compte. Avancer et ne pas se répéter. Je ne comprends pas l'idée de répétition. Et comme je ne refais pas deux fois les mêmes choses, les notions d'échecs et de succès me sont totalement étrangères. Un de nos slogans au sein de Coum Transmissions, c'était de se vivre comme une « déception permanente ». N'attendez pas que nous vous donnions ce que nous vous avons déjà donné par le passé.

Quand Throbbing Gristle a commencé la scène vers 1975, c'était aussi pour dénoncer la routine ridicule dans laquelle était tombé le rock'n'roll ?

Oui, le rock était devenu un *business model.* On l'a dénoncé en inventant une musique qui n'avait plus grand-chose à voir avec la pop. Puis j'ai eu envie de faire autre chose encore avec Chris and Cosey. Les noms changent car le son change. L'entité ne peut plus s'appeler de la même façon. Il faut de l'honnêteté pour avancer dans l'expérimentation.

Certaines de vos expériences peuvent être vues comme très dures ou engendrant de puissantes contradictions…

Je n'ai pas peur des mauvaises choses. Pour être une personne absolue, il faut être passé par là aussi. Si on veut juger séparément les différentes formes avec lesquelles je me suis exprimée dans ma vie, on n'y comprendra rien : elles constituent un tout. Certaines semblent plus acceptables que d'autres ? Sûrement, encore que j'en doute.

Dans Throbbing Gristle, l'imagerie était aussi importante que les disques. Elle jouait de provocation. Certaines références évoquaient le Troisième Reich ou un masochisme poussé à l'extrême. Quel sens donniez-vous à ces images ? Quel en était l'objectif ?

Pour nous, il n'y avait pas d'ambiguïté. On ne s'amusait pas à jouer avec le feu ; nous incorporions toute la violence du siècle quand tout le reste du monde voulait la laisser sous le tapis, la taire. Nous la faisions revenir pour que l'on se souvienne et pour que cela ne se reproduise plus jamais. Notre idée est que nous ne pouvions pas fermer les yeux sur ce qui avait été fait. Il fallait l'affronter. Les camps d'extermination ou l'attirance pour l'uniforme sont des choses qui menacent toujours de revenir. Alors nous les avons utilisés dans l'espoir de les manipuler, de contrôler ceux qui ont voulu nous manipuler. C'était une technique de récupération.

Tout votre art est-il comme un grand point d'interrogation pour commencer à faire la critique du monde ?

Je dirais cela autrement. Pour alerter, alerter sans cesse, conduire ceux qui nous suivent à être au courant du fonctionnement des choses et à construire leur subjectivité. J'ai besoin de savoir comment fonctionne une chose pour l'utiliser ou pour la combattre. J'en fais l'expérience de l'intérieur. C'est ma position.

Il faut une force et une résistance hors norme pour traverser les zones les plus négatives de l'humain…

Vous disiez que Throbbing Gristle et Chris and Cosey étaient de grands point d'interrogation. On peut voir ma carrière de travailleuse du sexe de la sorte. Je n'ai pas reculé devant l'interrogation profonde qu'elle suscitait en moi. L'objectification du corps de la femme est là et je l'interroge. Mais attention quand même à une chose : il faut resituer la pornographie telle qu'elle était considérée alors, quand on pensait qu'il était possible de la ranger du côté de la contre-culture. Les années 1960 étaient encore très prudes, mais pas chez mes parents qui avaient un rapport sain au corps. Et puis, j'ai eu de la chance : les premières

fois sont souvent catastrophiques ; pas la mienne. Ma première relation sexuelle a été magique, merveilleuse. Alors j'ai eu envie d'explorer cette force émotionnelle et tous les possibles qu'elle semblait suggérer. Je n'ai pas toujours eu autant de chance par la suite. Ce premier amant était quand même exceptionnel [rires].

Ça vous a mené à faire des photos, du strip-tease puis des films de façon quasi naturelle ?

Je suis une personne que l'on peut qualifier de physique. J'aime toucher et être touchée. Je ne suis pas du tout introvertie. Alors dans ma propre investigation autour de mon corps et de mes désirs, l'industrie des plaisirs adultes a pu susciter une sorte de curiosité poussée. J'y ai vu une forme d'exploration expérimentale en opposition totale avec le monde guindé et coincé des *sixties.* Je sais maintenant qu'il s'agissait d'une société dominée par le désir masculin imposant aux filles quelque chose sans se préoccuper de leurs propres désirs. Mais l'industrie du porno à cette époque était peuplée de gens parfois pas si inintéressants. J'y ai rencontré des personnes qui menaient une recherche forcenée sur leur liberté, qui avaient besoin de cet univers clos pour pouvoir respirer pleinement. Dans le monde officiel, leur vie aurait été bridée, mais eux étaient là de leur plein gré. Ils étaient expérimentaux.

Throbbing Gristle a toujours été un groupe intimidant, qui faisait l'expérience du négatif…

Intimidants ? Mais nous voulions le contraire ! Nous étions généreux ! Nous allions loin, mais pour mieux donner. Je sais que nous ne doutions pas de ce que nous *pouvions* donner ni, surtout, de ce que nous *devions* donner. Mais je n'ai jamais intimidé qui que ce soit. L'intimidation, c'est le pouvoir, c'est sombre. Nous, les pouvoirs, on les a quand même fait vaciller. L'intention n'était pas d'effrayer, mais de provoquer pour libérer. Peut-être que ça produit une sorte d'intimidation, mais ça se paye en retour de beaucoup de liberté. Nous n'avons jamais pris personne en otage. Chacun était libre de s'en aller.

Vous percevez enfin l'usufruit de tant d'années d'expérimentation aujourd'hui ?

Oui. La jeune génération se pose des questions que nous formulions à notre façon et dans une grande solitude. J'en suis terriblement émue. Je ne peux même pas dire quelle est mon émotion devant l'intelligence politique des gens de 25 ans aujourd'hui sur les questions liées au genre, à la transition, au vivant. Ils ont une stratégie articulée, unifiée, pour faire changer la société et elle changera. Ils sont beaux, non ? J'attendais leur venue depuis quarante ans.

Tout était déjà là dès 1972-1974 ?

Non ! Ça a été un travail lent, patient. Le lire dit bien combien mon histoire intime avec Genesis P-Orridge a pris du temps à appliquer les objectifs même de Throbbing Gristle dans notre quotidien. Notre couple n'y a pas résisté. Les hiérarchies que nous détruisions avec le groupe étaient encore là le soir, lorsque nous étions ensemble. Se libérer, se déconstruire prend un temps fou. Je crois aussi qu'à ce moment, nous libérions tellement d'énergie, nous quatre, Gen, Chris, Sleazy et moi, nous dégagions sur scène tant de puissance de saccage, les spectacles de Throbbing Gristle étaient des expériences si particulières, que revenir à la maison après cela, se confronter au réel était difficile pour des gens aussi jeunes. Throbbing Gristle puisait trop en nous. Ça nous laissait sur les nerfs, perdus au centre même de notre propre saccage. C'était une thérapie. □

Art Sexe Musique de Cosey Fanni Tutti, traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Fannie Quément (Audimat).

Strip-tease, 1980.

Pharoah Sanders et Floating Points.

UN SOUFFLE AU CŒUR

L'un des disques les plus émouvants de ces derniers mois, *Promises*, est une histoire à trois : celle du légendaire saxophoniste Pharoah Sanders, du producteur de musique électronique anglais Floating Points et du London Symphony Orchestra. Ensemble, ils fantasment une musique céleste.

Texte **Joseph Ghosn**

À l'époque où il existait des magasins de disques spécialisés dans des genres musicaux, ceux consacrés au jazz pullulaient un peu partout dans les grandes villes : ils étaient les héritages des années 1950 et 1960, lorsque cette musique était à son apogée esthétique et sociale. Dans les années 1990, on y croisait des amateurs qui, regroupés autour d'un album, s'amusaient à leur jeu préféré : reconnaître le saxophoniste à son souffle. Parce que le souffle, voyez-vous, ce n'est pas seulement la vie, c'est aussi votre voix, vos cordes vocales mêlées à ce qui vient du plus profond de votre corps : c'est votre identité. Personne, par exemple, ne fait chanter son saxophone comme John Coltrane. Et personne, non plus, comme Pharoah Sanders, qui se fit connaître d'ailleurs auprès de Coltrane : leurs souffles conjugués étaient alors les voix unies d'un genre, le *spiritual jazz,* en pleine envolée.

Soixante ans plus tard, Pharoah Sanders, 81 ans, a sorti un disque, parmi les deux ou trois plus beaux de sa longue odyssée, dans lequel, dès le premier souffle, il est immédiatement reconnaissable : certes, la tessiture s'est patinée, aggravée avec les années, mais tout est encore là, beau à pleurer. Et le génie de cet album, sorti il y a un mois mais qui n'arrête pas, depuis lors, de tourner en nous, c'est d'avoir laissé le souffle de Pharoah Sanders exister dans un espace très ouvert où rien ne l'étouffe mais où tout le cadre ou le souligne. Tout l'illumine et l'enlumine.

Précision : il est signé à trois. Pharoah Sanders, mais aussi le producteur anglais Floating Points et le London Symphony Orchestra. De l'électronique et des cordes pour tisser une cosmologie sonique autour du saxophone. Une tapisserie sonore d'une délicatesse rare, qui évolue en progressions subtiles, en strates fines se superposant les unes aux autres, se ménageant de la place, disparaissant progressivement, laissant l'espace se faire habiter au gré des harmonies qui se succèdent. Mettez ce disque et vous verrez : l'atmosphère se calme tout autour, d'un coup. La musique emplit l'environnement, se met à l'habiter mais y laisse aussi du silence, y impose un étrange ordre sonore. Comme si la matière de l'espace était soudain emplie et apaisée dans le même . Quelque chose se produit aussi qui semble transporter à travers les époques.

Le souffle de Pharoah Sanders, pris dans l'entrelacs des machines et des cordes, s'affirme plus céleste que jamais, fondamental et nécessaire aussi, à la façon d'un esprit qui s'élève et vous raconte tout ce qu'il a été, tout ce qu'il a traversé et tout ce qu'il demeure encore. Un souffle vital. □

Promises de Floating Points, Pharoah Sanders & The London Symphony Orchestra (Luaka Bop).

ERIC WELLES-NYSTRÖM

« POUR MOI, L'ÉCHO, C'EST LE PLUS BEAU SON DU MONDE »

Ethel Cain se décrit comme la femme malheureuse d'un prêcheur corrompu. À 23 ans, cette musicienne originaire de Floride sort un mini-album rêveur.

Texte **Toma Clarac**

Une frêle silhouette crucifiée dans la nuit du Midwest, une jeune femme en string perchée sur des escarpins compensés de 30 cm, la même posant sagement devant un break bleu comme le ciel ou son ensemble en jean... Scroller sur le compte Instagram d'Ethel Cain (@mothercain) revient à remonter le cours sinueux d'une vie qui ne fait pourtant que commencer – elle a 23 ans. Les images défilent comme un road movie monté à l'envers. Retour aux sources d'une jeunesse américaine à la fois mythologique et ultramoderne : ici, la petite église de l'Indiana retapée en maison dans laquelle elle a déménagé en 2020, venant de sa Floride natale ; là, une baignade semblable à un baptême ; plus loin, un corps androgyne flashé dans sa nudité chimérique ; un peu partout, des armes à feu et des néons à la gloire de Dieu, mélange de provoc et d'introspection sombre... Et puis on la retrouve, les mêmes traits gracieux mais les cheveux courts, assise en tailleur devant un clavier. C'était en 2018, avant qu'elle n'entame sa transition.

Trois ans plus tard, Ethel Cain – Hayden Silas Anhedönia à la ville – sort *Inbred,* un mini-album porté par deux singles magnifiques, dont on n'a pas décollé depuis qu'on les a entendus pour la première fois vers la fin de l'hiver : le bien nommé *Crush* et *Michelle Pfeiffer,* hommage à son actrice préférée (on ne sait pas pourquoi mais ce seul détail nous l'a aussitôt rendue irrésistible). Voix éthérées et guitares *shoegaze* dérivent dans un torrent de reverb où brillent aussi quelques reflets grunge et trap. Imaginez la rencontre de Lana Del Rey, Slowdive et Avril Lavigne, avec un supplément d'âme *emo.* Un idéal de *dream pop* narcotique, ivre de ses délires satanistes et de ses échos ensorceleurs. « La plus grande partie de ma vie, j'ai chanté dans une chorale », explique Ethel depuis Hondo, au sud-ouest du Texas, où elle tourne le clip de *God's Country,* parce qu'un panneau planté à l'entrée du bled indique que le voyageur s'apprête à pénétrer en terre sainte. « J'associe l'écho à des voix qui résonnent dans une vieille église. J'en mets dans tout ce que je fais. Pour moi, c'est le plus beau son du monde. »

« J'ai besoin que tu n'aies plus d'espoir. » Image tirée du compte Instagram d'Ethel Cain.

BRISCOE PARK/INSTAGRAM@MOTHERCAIN

Première arme à 9 mois

Ethel Cain a grandi non loin de Tallahassee, capitale de la Floride, dans une région « un peu marécageuse et très humide ». Une enfance heureuse façon chasse, pêche, nature et religion, avant que l'ennui et une certaine anxiété ne la gagnent à l'adolescence. Vu d'Europe, son récit oscille entre le conte *southern gothic* et l'americana malade. On s'étouffe quand elle confie qu'on lui a donné sa première arme à l'âge de 9 mois. Un geste réitéré chaque Noël, sait-on jamais. « Mon père doit stocker chez lui les armes offertes aux enfants au fil des ans, sourit-elle. En vous parlant, je me rends compte à quel point tout cela est bizarre. Les armes occupent une place importante dans la culture américaine, surtout dans le Sud où les gens les adorent. Elles font partie du décor comme l'église. Je me suis éloignée de la religion mais elle a été si englobante dans ma vie qu'elle est constitutive de mon travail. Ma musique est religieuse. » Jusqu'à présent, le gospel d'Ethel Cain s'est décliné en formats courts, mais un album à la durée fleuve devrait voir le jour à l'été 2022 et élargir le cercle des *« daughters of Cain »,* ses adeptes. Comme d'autres fans de films d'horreur, l'artiste admet un penchant candide pour les communautés sectaires *sixties.* Elle compte accompagner son disque d'un livre, parle d'un projet immersif, rêve d'une grande histoire. On espère une bible, au minimum. □

Inbred d'Ethel Cain (Daughters of Cain Records).

TERRITOIRE DES ADDICTIONS

Le dernier texte de Will Self et la réédition en DVD d'un film d'Abel Ferrara s'entrecroisent. Ils ont la même préoccupation : la drogue dure. Hantée, exclusive, excluante, vampirique.

Texte **Philippe Azoury**

Lili Taylor dans *The Addiction*.

Le nouveau texte de Will Self porte le plus beau des titres, un jeu de mot à la fois subtil et sincèrement parlant entre l'autoportrait et la volonté. *Will* est effectivement le récit d'une descente aux enfers dans la poudre, étalé entre le milieu des années 1970 et celui des années 1980. L'auteur a été ce post-adolescent qui a trouvé refuge dans le dur, le speed, la coke et l'héroïne, accompagnements nerveux d'une jeunesse sans espoir qui s'exprimait par jaillissements dans le punk, alors que l'Angleterre devenait de plus en plus néolibérale.

Tout cela, Will Self ne le raconte pas pour s'en expliquer ou s'en dédouaner – le repentir n'est pas le projet. Il entend créer rétrospectivement (ce qui en double la difficulté) une langue qui entre en résonance avec les effets de la drogue ou de son corollaire, le manque : écriture de l'accélération, de la confusion, de la paranoïa, d'un chevauchement des phrases, de l'embouteillage étrange de situations et d'idées en une seule et même page. *Will* n'a bien qu'un sujet : la dope. Qui avale tout, qui lance des OPA sauvages sur toutes les réflexions, qui dicte son emploi du temps sur la journée du drogué, sur son corps et sur son mental. La dope comme vortex théorique, siphon par lequel tout passe, tout lasse et tout finit par casser.

La couverture de *Will* montre Self dans une série de portraits d'époque, le vieux film Ilford des années analogiques, avec un noir et blanc qui semble être celui de la drogue dans sa représentation la plus partagée : le poison de synthèse fait rarement couple avec le soleil d'été, dans nos imaginations (dans la vie, c'est plus compliqué).

Le hasard veut qu'au même moment, on peut enfin revoir *The Addiction*, un des plus beaux films d'Abel Ferrara, trempé dans un noir et blanc d'eaux-fortes qui méritait bien un DVD restauré et non la copie pisseuse qui circulait depuis trop longtemps sur YouTube. Ceux qui l'ont vu au cinéma à sa sortie, en 1995, le savent déjà : c'est un film morsure qui vous prend par sa lumière blanche comme par la profondeur de ses noirs, un film court (une heure dix, tout au plus), sec, métallique, qui raconte une histoire de vampires avec l'économie de moyens propre à la série B.

On est mordu par une bête, on a la rage, on en demande à son tour et on tuera pour une injection de ce sang noir qui vous apaisera un temps seulement. Nosferatu est un junky. La métaphore, à l'époque, avec un Abel Ferrara dont les excès poudreux étaient notoires, n'avait échappé à personne. Là encore, la drogue fait office de territoire encerclant tout. Mais, une métaphore en cachant une autre, une scène nous a impressionnés plus que tout. L'héroïne (sans mauvais jeu de mot) du film, interprétée par Lili Taylor (visage pur, sage, pas du tout caricature de la toxicomane) gît dans une mare de sang dans une rue de New York. Un homme grand, presque un ogre de contes, s'approche d'elle et la soulève. On dirait une enfant. Et, alors qu'il la sauve, elle le mord dans le cou pour l'emporter dans sa propre descente aux enfers. C'est une scène fantastique, tout en plan-séquence, qui croise le vampirisme, la drogue et surtout l'amour. Car la dépendance à la drogue est aussi un substitut à la dépendance amoureuse. À la passion. À la demande amoureuse qui se consume, s'exprime en se désagrégeant, et ne sait se dire qu'à travers le manque.

Will et *The Addiction* ne sont peut-être que cela : deux cris d'amour. □

Will de Will Self, traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Francis Kerline (Éditions de l'Olivier).

The Addiction d'Abel Ferrara, en DVD et Blu-ray (Carlotta).

OCTOBER FILMS/EVERETT COLLECTION/CARLOTTA

L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE NE RÊVE PAS

Nous sommes déjà en train de fabriquer des avatars humains en série. Les « *digital humans* » sont-ils une menace pour le réel ? Texte **Olivier Séguret**

Pour le dire aussi platement qu'un communiqué de presse récemment parcouru : « L'intelligence artificielle fascine et inquiète. » L'inquiétude ne cesse de croître et c'est en partie pour cette raison que l'IA est promise à devenir un grand sujet politique *mainstream* des prochaines années. La fascination, elle, est de moins en moins porteuse d'optimisme : on peut être fasciné par ce qui nous inquiète autant que par ce qui nous séduit et c'est le premier terme qui semble actuellement l'emporter.

L'une des difficultés avec l'IA, c'est de cerner ce qu'elle n'est pas. Nous transposons dans le mot « intelligence » ce que nous savons de la nôtre, l'intelligence humaine. Or ce qui la distingue, le plus radicalement peut-être, de toutes les autres, c'est que cette intelligence n'existe pas sans imaginaire ou sans imagination. L'IA ne propose pas une telle chose, elle en est au sens strict incapable, et ce n'est d'ailleurs pas son objet. L'imaginaire, c'est ce qui nous permet, depuis au moins Chauvet et Lascaux, de peindre des trucs sur les murs après les avoir conçus dans nos esprits. Un programme d'IA ne rêve pas.

En revanche, parce que nous en avons encore le temps, nous devrions tous réfléchir à une intelligence artificielle qui se plierait à notre imagination, qui serait le support servile de notre libre imaginaire, le jouet de nos rêves. On peut envisager sous cet angle, par exemple, cette nouvelle espèce des « *digital humans* », qui commence à peupler certains secteurs du monde numérique. L'un de leurs promoteurs est Epic Games, le gigantesque studio américain qui fabrique à la fois des jeux (Fortnite) et un moteur de développement, Unreal Engine, adopté par une large part de l'industrie. Un nouveau service d'Unreal propose à tous les *game-designers* du globe de faire surgir à volonté une infinité de « méta-humains ». Une sorte de bibliothèque borgesienne et évolutive de personnages est à leur disposition pour être dispersés comme ils le souhaitent dans leurs jeux, auxquels leur intelligence artificielle les adapte instantanément. Un gain de temps et de ressources considérable pour les développeurs, qui s'évitent ainsi de lourdes tâches de programmation.

Derrière le jeu, c'est à peu près toute l'industrie du spectacle qui est concernée. Bien sûr, de nombreux personnages de films et séries sont déjà des faux humains, des avatars, des silhouettes numériques assemblées en foule, etc. Mais ce que proposent ces nouvelles technologies, c'est un passage de l'artisanat à la fabrication en série, l'IA assurant une adaptation personnalisée à chaque contexte.

La série *WandaVision* est sans doute la première à avoir conceptualisé cette nouvelle donne. Certains vivent avec leur chat empaillé ou cryogénisé : pourquoi ne vivrions-nous pas avec nos morts virtualisés ? Le deuil est le moteur de Wanda et la réponse qu'elle donne à cette tristesse est celle de l'imaginaire qui nous habite depuis nos origines : retourner le temps, mettre en scène le monde, vivre dans un film où la mort est conjurée, dissoute. Si nous le pouvions, ne souhaiterions-nous pas ramener nos disparus dans nos vies ? Même Manoel de Oliveira *(Le Passé et le Présent, Je rentre à la maison, L'Étrange Affaire Angélica)* s'est posé la question.

Parce que les astuces, sinon les ironies du langage ne nous lasseront jamais, il faut ajouter à l'émergence des *digital humans* celle des « *digital humanities* » au croisement des sciences humaines et sociales et de l'informatique. Ces humanités numériques constituent un champ prometteur de recherches et d'applications mais là aussi, les progrès de l'IA, qui est de nature polymorphe et darwiniste, ne cessant de s'adapter à tout ce qu'on lui demande, pourraient leur donner un essor inouï. La sociologie, la linguistique en explorent déjà les potentiels. Des millions de tablettes mésopotamiennes en écriture cunéiforme, ou une infinité de bandelettes de tissu sur lesquelles sont calligraphiés les premiers versets du Coran pourraient bientôt profiter de cette puissance d'analyse.

Entre *digital humans* et *digital humanities*, nous sommes programmés pour faire place à une représentation toujours plus – et mieux – virtualisée de notre univers. Nous guérir du monde ou le rendre meilleur revient-il à faire le deuil de sa réalité ? □

Elizabeth Olsen et Paul Bettany dans la série *WandaVision* (Disney +).

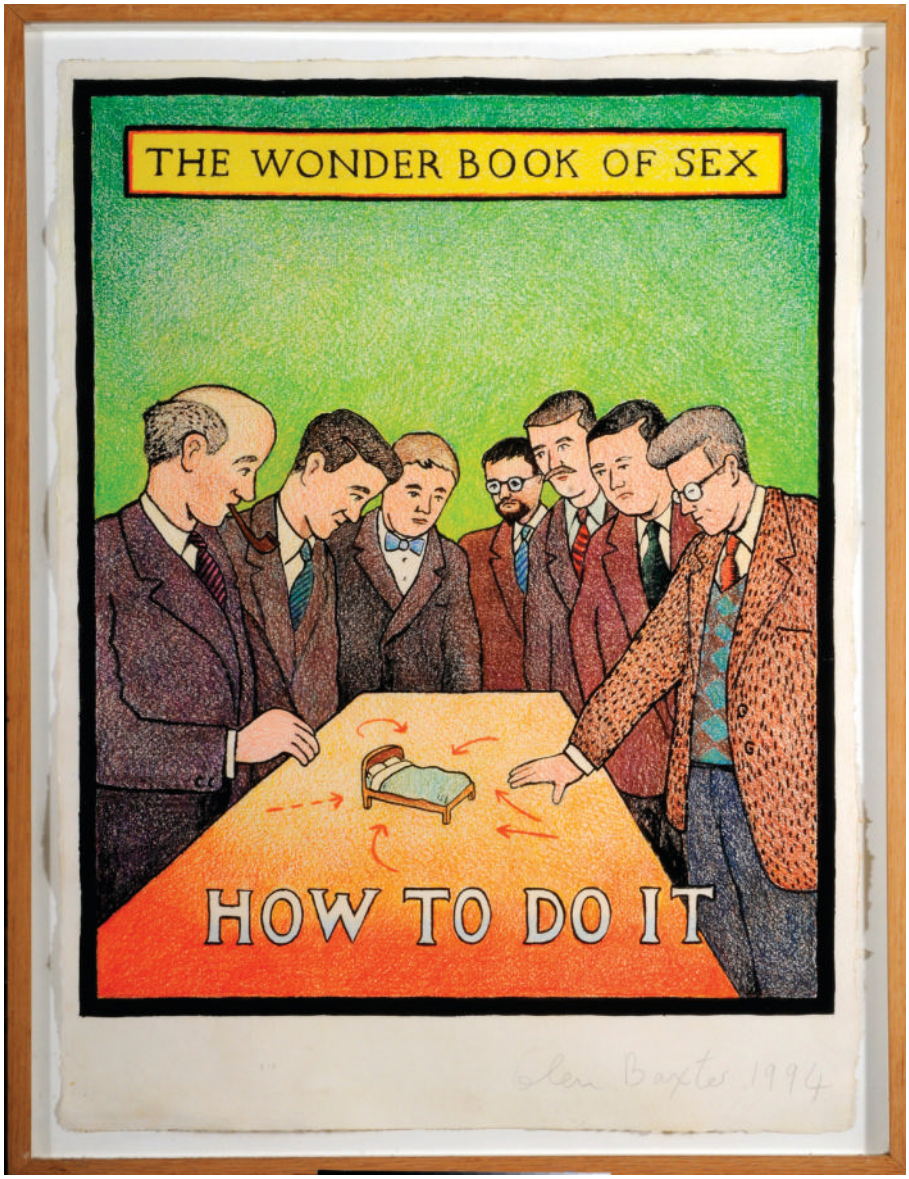
DISNEY+

Glen Baxter, dessinateur

« J'espère ne pas progresser »

Le dessinateur anglais a créé un monde poétique et absurde. Il se livre ici, à la manière de ses croquis, entre non-sens et surréalisme.

Entretien **Arnaud Laporte**



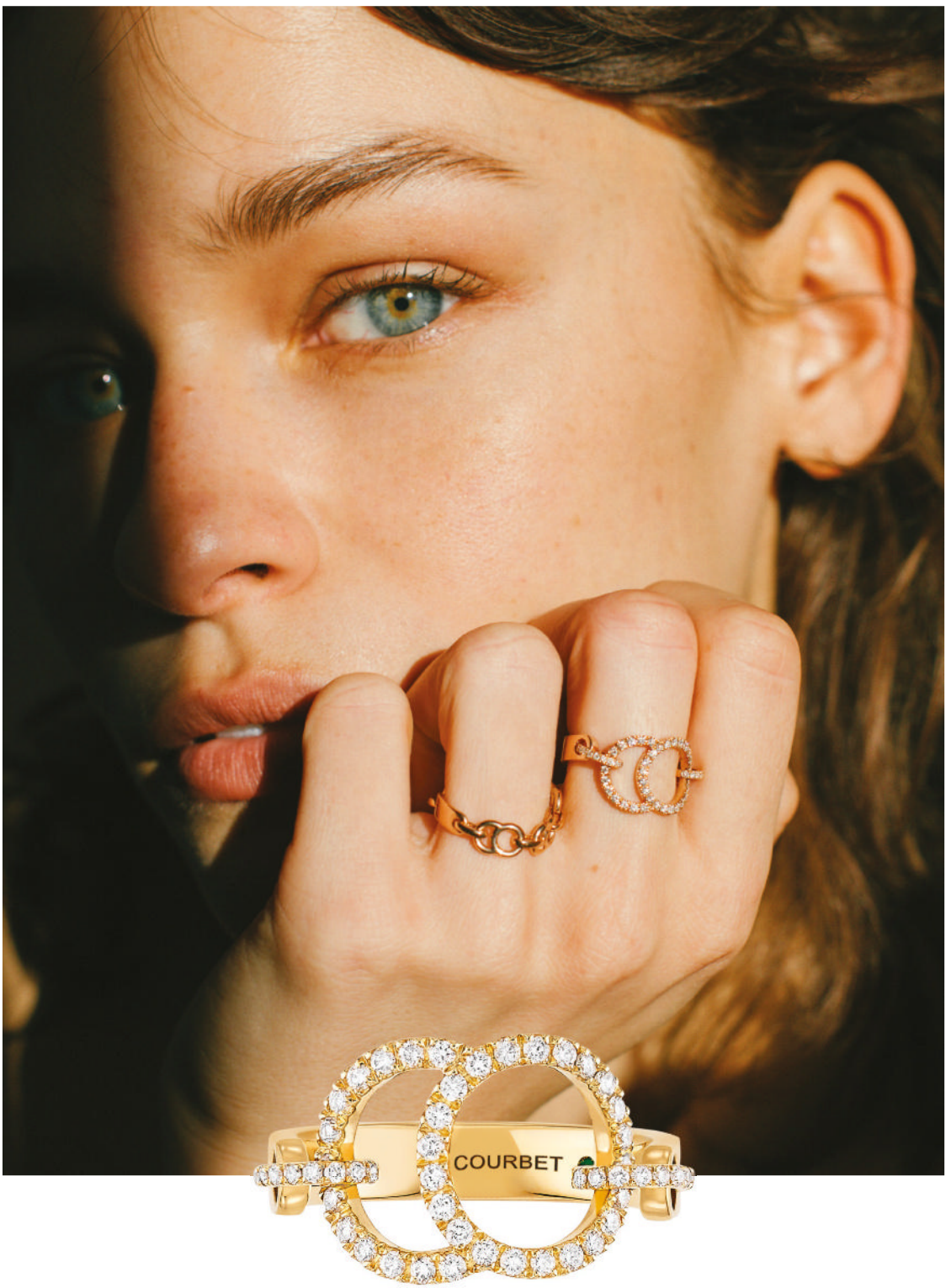
1. Quel est le dernier rêve dont vous vous souveniez ? J'ai rêvé que j'étais éveillé. Puis je me suis réveillé. **2. Quelle a été votre plus grande émotion lors d'un spectacle ?** Je suis allé à la première de l'opéra de Philip Glass, Robert Wilson et Lucinda Childs, *Einstein on the beach*, à New York, en 1976. Tout le théâtre bourdonnait et je me souviens avoir pensé que ça devait être le même genre d'émotion, de frisson, à la première représentation du *Sacre du printemps* d'Igor Stravinsky, en 1913.

3. Quel est le meilleur conseil qui vous ait jamais été donné ? Celui d'essayer de choisir un chapeau approprié. **4. Qu'est-ce qui est le plus difficile pour vous ?** Parler au téléphone parce qu'ayant souffert d'être bègue durant mon enfance et mon adolescence, je me dis qu'à tout moment, mon bégaiement pourrait revenir. **5. Progressez-vous dans votre art ?** J'espère bien que non ! **6. À quel événement historique auriez-vous aimé assister ? Et pourquoi ?** J'aurais aimé être là quand le premier homme de Néandertal s'est arrêté pour ramasser une huître au bord de la mer, avant de l'ouvrir et de l'avaler. Cela a dû être un moment incroyable qui a ouvert la voie à la révolution des fruits de mer ! **7. Quel artiste du passé vous semble injustement oublié ?** Félix Vallotton. **8. Qu'aimeriez-vous apprendre à l'avenir ?** Comment yodler ! **9. De quoi avez-vous peur ?** De porter une *lederhose* [il s'agit d'une culotte courte traditionnelle à pont s'arrêtant au-dessus des genoux, originaire de Bavière. Son appellation française est « short tyrolien »]. **10. Vivez-vous la vie dont vous rêviez quand vous étiez enfant ?** Je rêvais d'être un cow-boy avec un chapeau Stetson. Au moins, maintenant, j'ai le chapeau. □

BRIDGEMAN IMAGES

COURBET

JOAILLIER ÉCOLOGIQUE



CÉLESTE

7 PLACE VENDÔME PARIS

COURBET.COM

A LA POURSUITE DU RÊVE

LOUIS VUITTON